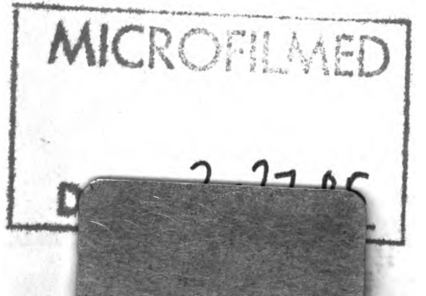



MICROFILMED

VOYAGE

SUR

L'ISTHME DE TEHUANTEPEC

DANS L'ÉTAT DE CHIAPAS

ET LA RÉPUBLIQUE DE GUATÉMALA

EXÉCUTÉ DANS LES ANNÉES 1859 ET 1860.

PAR

Étienne Charles

M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG,

Membre des Sociétés de Géographie de Paris, de Mexico, etc.
Ancien Administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal,
Chargé d'une mission scientifique de S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique
et des Cultes dans l'Amérique-Centrale.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

21, rue Hautefeuille.

1861

Extrait des Nouvelles Annales des Voyages de Novembre 1861.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.

VOYAGE

SUR L'ISTHME DE TEHUANTEPEC,

DANS

L'ÉTAT DE CHIAPAS ET LA RÉPUBLIQUE DE GUATÉMALA,

EXÉCUTÉ DANS LES ANNÉES 1859 ET 1860.

PREMIÈRE PARTIE.

I. *De la Nouvelle-Orléans au Guazacoalco.*

Le 12 mai 1859, je pris place à bord du steamer américain *Guazacoalcos* (1), frété par la *Société Louisianaise de Tehuantepec*, pour porter sur l'isthme de ce nom les voyageurs que leur bonne ou mauvaise étoile avait poussés à prendre cette voie pour aller en Californie. Je n'étais pas de ce nombre; comptant simplement passer au Mexique par Tehuantepec et l'État d'*Oaxaca*, je n'étais pas fâché de faire connaissance avec cet isthme célèbre, dont la route, alors si vantée par les journaux de la Nouvelle-Orléans,

(1) *Guazacoalcos* est une corruption américaine de *Guazacoalco*, adouci par les Espagnols du mot mexicain *Coatzacualco* qui, avant la conquête, était le nom d'une localité située sur les bords du fleuve qui en a hérité depuis.

avait été ouverte depuis peu par une compagnie de cette ville. Après plusieurs jours d'une pluie battante, qui avait rendu quasi-impraticables les rues mal pavées de la *Cité du Croissant* (1), le temps paraissait revenu au beau et le ciel se découvrait au loin pur et serein sur les rives basses du Mississippi. Depuis deux heures la machine chauffait à grand bruit, et de nombreux passagers allaient et venaient de la terre au navire et du navire à terre, lorsque la cloche sonna le départ. Il était neuf heures du matin. En ce moment on détache le câble qui amarrait le steamer aux poutres du quai et il commence à se mouvoir avec calme vers le milieu du fleuve. Le *Guazacoalcos* était un grand et magnifique bâtiment, ayant un vaste salon qui couvrait presque toute l'étendue du pont, de belles cabines, extrêmement commodes, de ehaque côté, meublées avec tout le confort des vapeurs américains, et d'amples promenoirs en haut et sur les flancs : il n'avait d'autre défaut que d'avoir été construit pour le fleuve ou les lagunes de la côte et n'était nullement fait pour la mer; aussi, le capitaine Wilson, qui le commandait, nous assurait-il, au moment d'arriver, qu'il lui eût été fort difficile de tenir la mer si le temps avait été mauvais, et que rien n'eût été plus aisé que de le voir sombrer dans une tempête. Mais on fait bon marché des accidents de ce genre aux États-Unis,

(1) *The Crescent City*; c'est le nom que les Américains donnent à la Nouvelle-Orléans, située sur une courbe du fleuve qui a la forme d'un croissant.

et les Américains ont l'air de compter presque toujours sur la chance la plus favorable..

A quelque dix ou douze milles de la Nouvelle-Orléans, on avait remorqué en chemin un autre steamer de petite dimension, sorte de *ferry boat*, appelé *the Alleghany Belle;* il était destiné à transporter les voyageurs du port de *Minatitlan* qui était le but de notre voyage, jusqu'à l'intérieur de l'isthme, en remontant le fleuve Guazacoalco, et *vice versâ.* Ainsi escorté, notre bâtiment descendait majestueusement le Père des Eaux, dont le cours profond, au lieu de s'élargir, se rétrécit légèrement en se rapprochant de son embouchure. Rien n'est monotone comme les rives de ce grand fleuve, surtout aux approches du golfe du Mexique. A part quelques rares plantations, dont les toits réfléchissent durement au soleil l'éclat de leurs grandes tuiles rouges, dans un océan de verdure, on ne voit rien qui soit véritablement capable de distraire les regards ou l'imagination du voyageur. On a de la peine à se figurer où Chateaubriand a pu trouver les images brillantes dont il orne ses tableaux du Mississippi : même pour se faire une idée de son immensité, on est réduit à rassembler tous ses souvenirs géographiques et à se rappeler les innombrables rivières et les masses d'eaux que, du lac de *la Biche* et des chutes du *Saint-Antoine,* il engloutit à mille lieues environ de son embouchure, sans augmenter beaucoup la largeur habituelle de son cours. Hormis le temps d'une inondation où la campagne entière paraît s'unir aux

lacs qui s'étendent entre la Nouvelle-Orléans et le golfe, le fleuve n'a guère plus de deux milles de large en se rapprochant de l'Océan. Dans les terrains marécageux où ses diverses bouches serpentent entre d'épaisses forêts, la végétation revêt déjà, dans son exubérance, toute la magnificence des tropiques : le cyprès américain y dresse avec majesté sa tête altière d'où s'échappent en guirlandes des tresses de mousses filamenteuses (1), dont la vue annonce le voisinage des contrées tempérées de l'Amérique équinoxiale.

Le bâtiment filait rapidement vers le golfe, emporté par le courant et la vapeur. La température, d'une douceur extrême et le calme de la nature nous présageaient une traversée heureuse : assis à l'une des extrémités du navire, je jouissais du spectacle pacifique que présentaient les rives du fleuve ; dans sa monotonie même je trouvais quelque chose qui satisfaisait l'esprit sans fatiguer l'attention. Quand il est sur le point d'entrer dans l'Océan, la terre tout autour est si basse et de si peu de consistance, qu'on se demande souvent si c'est bien-là la terre ou seulement un marécage recouvert de plantes aquatiques. C'est le séjour des fièvres perpétuelles, des reptiles et des insectes de tout genre : solitude sauvage, où l'on est environné d'un horizon stérile et uniforme ; quelques troupeaux dispersés de loin en loin et un petit nombre de huttes qui annoncent encore la pré-

(1) *Tillandsia usneïdes.*

sence de l'homme, sont les uniques indices que l'onde n'est pas la seule maîtresse en ces lieux qui sont exposés, d'ailleurs, à toute la furie des vents de mer.

Aux approches du soir, ces dernières limites de la vie terrestre disparaissent à leur tour; le soleil, en se couchant, achève de nous en séparer et l'Océan reste seul autour autour de nous. Cependant, plus d'une heure encore après avoir abandonné les bouches du Mississippi, on pouvait discerner, à la lueur resplendissante des feux du firmament, la teinte turbide et jaunâtre de ses eaux que le courant continuait à entraîner dans le golfe sans les mêler avec celles de la mer; elles se colorentainsi de nuances plus ou moins prononcées quelquefois jusqu'à 30 milles de l'embouchure et jusqu'à 4 ou 5, elles conservent leur saveur douce au milieu de l'eau salée. Je passai les premières heures qui suivirent le souper dans la contemplation de ces phénomènes. La nuit était si belle et si calme que personne ne songeait à se coucher; l'air était sec et tiède, et plus d'un passager s'était arrangé de façon à dormir hors de sa cabine. Sous ce ciel d'un sombre azur et dont les nuits les plus splendides de l'Italie ne donnent même qu'une faible idée, on éprouve je ne sais quelle mystérieuse volupté à suivre du regard ces constellations sans nombre dont l'éclat et la richesse étaient incomparables dans la transparence de l'atmosphère.

Ce n'est que le lendemain que je commençai à me mêler à mes compagnons de route et à lier connaissance avec eux. Nous étions à peine une trentaine de

voyageurs. Dans ce nombre il n'y en avait pas plus d'une douzaine dont la Californie fût le but, les autres étaient ou engagés par la *Compagnie Louisianaise* ou désireux de s'engager avec elle, pour travailler sur l'isthme ou obtenir quelque emploi dans l'administration du transit qui continuait laborieusement à s'organiser à cette époque. Cette Société datait à peine de quelques années, quoiqu'elle se fût déjà transformée deux autres fois. Son origine, cependant, remonte aux temps de la conquête du Mexique, Fernand Cortès ayant été le premier à signaler à l'empereur Charles-Quint l'importance d'un passage à travers l'isthme de Tehuantepec. Mais le document le plus ancien qui existe à ce sujet, après les *Lettres de Relation* de Cortès, est le rapport de l'ingénieur Don Agustin Cramer, lieutenant du roi d'Espagne au château de San-Juan de Ulloa, qui fut chargé, en 1774, par Don Antonio Bucareli, vice-roi du Mexique, de reconnaître la praticabilité d'un chemin, de l'embouchure du Guazacoalco au port de Tehuantepec. A la suite de la proclamation de l'indépendance mexicaine, le gouvernement fédéral et celui de la Véra-Cruz ordonnèrent simultanément, le premier à Don Tadeo Ortiz, le second au général Don Juan Orbegozo, de reconnaître s'il y avait moyen d'ouvrir sur l'isthme en question un canal ou une route d'un océan à l'autre.

Des travaux, cependant, ne furent entrepris sérieusement qu'à une époque plus rapprochée de nous. Don José de Garay ayant proposé au gouver-

nement mexicain d'ouvrir une voie de communication entre les deux mers, obtint, le 1er mars 1842, le privilége exclusif d'exécuter cette œuvre importante: elle fut confiée par M. Garay à un comité scientifique, composé de Don Cayetano Moro, de M. Théodore de la Troupliniѐre, ingénieur français, et du colonel, aujourd'hui général D. José Robles. Ces messieurs se transportèrent immédiatement sur les lieux et les travaux qui les occupèrent durant les années 1842 et 1843, reconnus vers ce temps-là par M. Michel Chevalier, ont depuis servi de base à tous ceux qui furent entrepris par les Américains du Nord. Un mémoire intéressant fut publié à Mexico en 1844, par D. José de Garay, dont le travail également a servi de base à celui du major Barnard qui n'a fait que l'amplifier.

M. Garay se trouvant plus tard hors d'état d'exécuter, dans le délai voulu, les clauses de son contrat, doublement annulé dès lors par cette circonstance et par la non-ratification du congrès mexicain, vendit son privilége à la maison Hargous de New-York. Le gouvernement, inquiet de voir passer entre des mains étrangères une concession qui livrait aux Américains, en propriété quasi-souveraine, mille lieues carrées de pays, touchant d'un océan à l'autre, entre les États les plus riches du Mexique, profita de ces irrégularités pour refuser sa sanction à ce marché. Mais les nouveaux concessionnaires étaient trop bien représentés alors dans la capitale pour qu'il fût possible de leur arracher cette belle proie. Ils semèrent

si à propos l'argent et les promesses, qu'on leur permit d'aller provisoirement reconnaître le terrain, et en attendant la décision du congrès, le steamer *Alabama*, portant les ouvriers et les ingénieurs, envoyés par la maison Sloo de la Nouvelle-Orléans, sous la direction du major Barnard, débarqua son monde à Minatitlan au mois de décembre 1850.

C'est à la suite de cette expédition que se fit le tracé du chemin de fer entre ce port et celui de la Ventosa, sur la côte de l'océan Pacifique. Conformément aux instructions du major Barnard, M. W. C. Temple, officier de marine, commença les travaux de reconnaissance du fleuve à Minatitlan, tandis que M. Q. E. Trastour, Français, levait les côtes du Pacifique. Ces travaux furent terminés avec plus ou moins de perfection dans le courant de l'année 1852. Mais les changements qui survinrent fréquemment dans le gouvernement et la politique du Mexique, sans compter une foule d'autre circonstances, retardèrent la construction du chemin de fer; en attendant son exécution, on ouvrit une route carrossable de la Ventosa à Tehuantepec, et de cette ville à *Xuchil*, station qui commande la tête de la navigation du Guazacoalco, au confluent de ce fleuve avec le *Rio Jaltepec*, le reste du voyage devant se faire par bateau à vapeur jusqu'à Minatitlan et *vice versâ*. Ce ne fut toutefois qu'en 1858 que cette voie fut ouverte au transit américain pour aller de la Nouvelle-Orléans à San-Francisco.

Les détenteurs du privilége, par un traité célébré

avec Don Benito Juarez, chef du parti libéral qui venait d'être reconnu président à la Véra-Cruz par le ministre des États-Unis, en opposition à Miramon, président du parti contraire à Mexico, obtinrent alors une extension aux concessions déjà si larges que leur avaient faites les gouvernements antérieurs. Organisés à la Nouvelle-Orléans, sous le titre de *Louisiana-Tehuantepec-Railway-Company*, ils avaient établi une ligne de bateaux à vapeur de cette ville à *Minatitlan*, puis de là à Xuchil, et enfin une ligne de voitures qui, une fois par mois, portaient la malle avec les voyageurs de Xuchil à la *Ventosa*, d'où un autre vapeur les transférait à San-Francisco de Californie. Les journaux de New-York et de la Louisiane élevaient aux nues la nouvelle entreprise ; au temps où je pris mon passage, il se publiait même un journal illustré, rempli de vues, de croquis et de paysages pris sur l'isthme, et qui paraissait avoir été créé uniquement pour attirer les chalands. J'en fus ébloui comme beaucoup d'autres, et au moment de m'embarquer sur une goëlette pour le Yucatan, je me sentis entraîné à commencer mon nouveau voyage au Mexique et dans l'Amérique Centrale par l'isthme de Tehuantepec que j'avais d'ailleurs grande envie de connaître.

A la tête des passagers du *Guazacoalcos*, engagés par l'administration, était M. John M'Leod Murphy, aujourd'hui sénateur de l'État de New-York ; il était envoyé en mission particulière sur l'isthme par les principaux bailleurs de fonds de la Compagnie,

et on lui avait donné pour compagnon de voyage un tout jeune homme, fils de M. Louis Hargous, que son père désirait familiariser dès lors avec le climat et les gens de Tehuantepec. J'avais connu, dix-sept ans auparavant, M. Murphy, midshipman à bord de l'escadre américaine, qui croisait, en 1843, dans les eaux de la Méditerranée, et je me souvenais avoir dîné souvent avec lui et les autres officiers à la table d'hôte de l'*hôtel Favre* à Gênes, aujourd'hui l'*hôtel Fœder*. Ayant été introduits l'un à l'autre dans les bureaux de la Companie Louisianaise, par son président, M. Lasère, à qui j'avais été présenté par M. Louis Hargous, nous avions retrouvé mutuellement les souvenirs de notre ancienne connaissance; aussi redevînmes-nous promptement à bord les meilleurs amis du monde. Murphy est un garçon distingué, de beaucoup d'esprit, de verve et d'*humour*, et son seul défaut, à mes yeux, était de prendre un peu trop souvent un *grog* ou un *cocktail* à jeun. Du reste, c'était un compagnon charmant et d'une obligeance à toute épreuve; il se faisait adorer de ses compagnons et employés, et les masses, qui l'ont *voté* sénateur, le portent aux nues à New-York. D'aspirant de marine il s'était fait ingénieur, et c'était lui qui, dans l'expédition du major Barnard, avait dirigé avec autant d'activité que de talent les travaux de la route entre Xuchil et Tehuantepec. Cette fois il retournait en apparence avec le même objet; mais, ainsi que je l'ai dit plus haut, il était chargé d'une mission spéciale qu'il tenait en-

core secrète et dont j'aurai occasion de parler plus tard.

En arrivant au fond du golfe du Mexique, j'avais espéré revoir le pic d'Orizaba qu'on signale ordinairement d'une grande distance en mer, quand on se rapproche de la Véra-Cruz : mais la terre ne se montra que lorsque nous fûmes sur le point d'entrer dans l'embouchure du Guazacoalco. On était au 16 mai. Au lever du soleil on avait aperçu les crêtes irrégulières des monts de *San-Martin* et du *Pelon* qui se dressent à peu de distance des côtes en avant de la *Sierra-Madre*, entre le fleuve Papaloapan ou Alvarado et le Guazacoalco : mais elles ne tardèrent pas à se dérober derrière les nuages qui, d'ordinaire, en cette saison, voilent les cimes des hautes montagnes au lever de l'astre du jour. Le temps était magnifique et en arrivant à la barre du fleuve, je contemplai avec admiration le paysage imposant qui déroulait à nos regards les splendeurs de cette nature tropicale. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on ne découvrait que forêts et prairies verdoyantes, terminées à gauche par un horizon sans bornes et à droite par les lignes vaporeuses de la Sierra de San-Martin qui se perdait dans le lointain. L'embouchure, qui a une largeur de 500 mètres, se présente entre deux collines de peu d'élévation : sur la plus haute qui se rattache à l'ouest par une chaîne de mamelons sablonneux au pied du Pelon, apparaît un vieux fort espagnol en ruines qu'on appelle la *Batterie*, ainsi qu'une tour qui sert de vigie à la douane mexicaine.

En dedans de la barre qui n'a jamais moins de 6 mètres de profondeur, le fleuve s'élargit de plus du double, formant une baie commode où les navires sont parfaitement abrités des coups de vent du nord, si terribles dans la rade de la Véra-Cruz. Il semble que la nature ait formé ce site à dessein pour une grande ville maritime : aussi attira-t-il dès le commencement l'attention des conquérants en vue des avantages et de la sécurité qu'il présente. Dans sa correspondance avec l'empereur Charles Quint, Cortès raconte en ces termes comment il en obtint la connaissance de Montezuma : « Je priai ce prince, « écrit-il (1), de me dire s'il y avait sur la côte quel« que fleuve ou havre où les navires, en arrivant. « pussent entrer ou mouiller avec sécurité. Il me ré« pondit qu'il ne le savait pas, mais qu'il me ferait « dessiner toute la côte avec ses havres et ses riviè« res ; que je pouvais y envoyer des Espagnols pour « les voir, ajoutant qu'il leur donnerait des guides « et c'est ce qu'il fit. Le lendemain on m'apporta « toute la côte peinte sur une toile : on y voyait un « fleuve qui débouchait sur la mer et suivant le des« sin, plus ouvert que les autres : il paraissait situé « entre les montagnes qu'on dit de *Sanmyn* (2) et la « rade était de telle sorte que les pilotes avaient cru « jusque-là que la terre s'y partageait en une pro« vince appelée *Mazamalco* (3). Montezuma me dit

(1) *Carta segunda de Relacion*, apud Lorenzana, p. 91, 92.

(2) *Sanmyn*, abréviation pour *San-Martin*.

(3) *Mazamalco*, erreur apparemment du copiste pour *Guazacualco*.

« que je visse qui je voulais envoyer et qu'il pre-« nait sur lui de mettre mes gens à même de tout « voir et de tout connaître. Je choisis alors dix hom-« mes, dont plusieurs pilotes et experts de la mer. « Avec la recommandation qu'il leur donna, ils se « mirent en chemin, parcoururent toute la côte de-« puis le port de *Chalchihueca* (1), qu'on appelle de « San-Juan, où j'avais débarqué : ils marchèrent « plus de 60 lieues sans trouver nulle part ni fleuve « ni havre où les navires fussent en état d'entrer, « quoique sur cette même côte il y en eût un grand « nombre de très-grands qu'ils sondèrent en canots, « jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la province de « *Quaçalco* (2), où est ledit fleuve. Le seigneur de « cette province, nommé Tuchintecla, les reçut fort « bien et leur donna des canots pour reconnaître le « fleuve : ils y trouvèrent à l'entrée 2 brasses et 1/2 « de profondeur ; ses rives sont parsemées de *gran-« des et nombreuses cités* (3) ; toute la province est fort « plane, riche et abondante en toutes les productions « du pays qui est *habité par une immense population.* »

A ce passage si intéressant pour l'histoire de l'isthme de Tehuantepec, Cortès ajoute, dans une autre lettre à l'empereur, qu'après la prise de Mexico, ayant envoyé Diego de Ordas, avec une troupe d'Es-

(1) *Chalchihueca*, pour *Chalchiuhcuecan*, nom d'une ville mexicaine, voisine de la Véra-Cruz actuelle et qui n'existe plus aujourd'hui.

(2) *Quaçalco*, autre mode d'écrire *Coatzacualco*. Ces variantes se retrouvent à chaque ligne dans les manuscrits espagnols.

(3) Aujourd'hui comme en tant d'autres lieux, il n'y a plus qu'un désert ; mais on retrouve beaucoup de ruines dans les forêts.

pagnols pour fonder une colonie au Coatzacualco, celui-ci trouva toute la province soulevée et prête à résister aux conquérants du Mexique. A peu de distance du fleuve s'élevait une ville du même nom, que Burgoa appelle *Pechugui* (1), où régnait une princesse, célèbre encore aujourd'hui dans les traditions locales et probablement la veuve ou la fille du prince dont il est parlé plus haut. Instruite des cruautés commises par les conquérants, elle refusa de reconnaître la mission d'Ordas et le reçut en ennemi, les armes à la main. Mais quelques jours après, le capitaine espagnol s'étant approché de nuit de la cité du fleuve, l'emporta d'assaut, à la faveur des ténèbres, et s'empara de la personne de la princesse, dont le cœur trop sensible ne sut pas résister aux séductions du conquérant. A sa voix les peuples se soumirent et les autres princes vinrent rendre hommage à la couronne de Castille. Ordas doublement vainqueur, voyant toute la province réduite à son obéissance, fonda non loin de Pechugui une colonie qui fut appelée de l'*Espiritu-Santo*, mais qui est aujourd'hui réduite à quelques huttes.

Les voyageurs s'étonnent généralement que les Espagnols aient pu négliger les avantages inappréciables que le fleuve Guazacoalco présente au commerce : mais on ne réfléchit pas que cet abandon faisait partie de leur politique coloniale. A dater de

(1) *Pechugui* était en langue zapotèque le nom de la ville que les Espagnols, d'après les Mexicains, appelèrent Coatzacualco : elle était dans les temps anciens l'entrepôt du commerce de l'isthme au nord, comme Tehuantepec l'était au sud.

l'époque où les entreprises audacieuses des forbans anglais, français et hollandais commencèrent à leur inspirer des inquiétudes sérieuses, ils délaissèrent la plupart des établissements que les premiers conquérants avaient fondés sur les côtes de l'Amérique. Trop faibles pour pouvoir défendre des lignes si étendues, ils concentrèrent toute leur force dans l'intérieur, en limitant leur commerce au port de la Véra-Cruz, d'un côté et à celui d'Acapulco, de l'autre : ceux-ci demeurèrent, en réalité, les seuls ports ouverts sur les mers qui baignent le Mexique ; c'est la même raison qui fit abandonner dans l'Amérique-Centrale, Truxillo, d'abord capitale du Honduras, pour la ville de Valladolid ou Comayagua, à la suite du sac de ce port par les flibustiers, en 1643.

Depuis la déclaration de l'indépendance, le monde aurait promptement utilisé les avantages que présente le Guazacoalco, sans la guerre civile qui n'a cessé de dévorer la vitalité du Mexique et qui est aujourd'hui si près de l'anéantir. Mais ce triste état de choses n'a jusqu'ici profité qu'aux seuls Américains qui y contribuent par leurs intrigues : en devenant concessionnaires du privilége Garay, ils jetèrent les yeux sur Minatitlan et ils y ont établi le principal entrepôt de leur commerce et le centre de leurs opérations. Ce village, fondé au commencement de la révolution, fut nommé ainsi en l'honneur du général Mina (1) ; il succédait à un hameau ap-

(1) *Mina-ti-tlan* est un nom qui sonne d'une manière tout à fait mexicaine ; mais l'idée étymologique en est absurde ; *ti* est une élé-

pelé la *Fabrica*, situé sur la rive gauche du fleuve, à 20 milles de son embouchure et au point où finit la navigation maritime. Sa position, moins insalubre que celle dont je viens de parler, ne lui est inférieure sous aucun rapport : ce sont les mêmes facilités pour la navigation intérieure ; au-dessous et au-dessus, le fleuve reçoit plusieurs grands affluents qui communiquent à droite et à gauche, avec les lagunes salées, bordant le rivage en arrière des dunes, entre Alvarado et Champoton, à la frontière yucatèque.

Du moment où le steamer eut franchi la barre, tous les visages s'épanouirent; il paraissait aux Américains que le monde entier fût gagné pour eux en entrant dans le fleuve. Venant d'Europe ou des États-Unis, après plusieurs jours de navigation, les contrées tropicales, il faut l'avouer, ont pour le voyageur un charme et une attraction qu'aucune autre ne présente. La nature est plus belle et plus souriante; la grandeur et la richesse colossale des forêts, l'éclat, la variété du feuillage, la splendeur inaccoutumée du soleil, ce luxe, enfin, de lumière, d'eaux et de végétation, réunies dans un seul tableau, prépare aussitôt l'esprit à des scènes d'un caractère tout à fait nouveau, même pour celui qui les a déjà contemplées auparavant. La plupart des passagers du *Guazacoalcos* arrivaient avec l'espoir de s'établir sur

gance ou ligature, et *tlan* une position, entre, au milieu, auprès; elle suppose malheureusement une sorte de généralité ou de pluralité : *Minatitlan* dit donc exactement *Entre* ou *Auprès des Mina*. Les Mexicains qui composèrent ce nom, comme *Hidalgo-titlan* et les autres, ne comprenaient pas un mot de mexicain.

l'isthme et d'y obtenir des emplois lucratifs : aussi avec quelle avidité ils considéraient ce paradis sauvage où chaque détour du fleuve offrait une nouvelle et plus riante perspective. A droite et à gauche, des lagunes, des rivières, ouvraient à nos regards émerveillés de longues perspectives d'une eau calme et limpide, un moment resplendissante et azurée sous le soleil du matin, s'enfonçant mystérieusement l'instant d'après sous les arceaux ombreux de la forêt, dont les masses se courbaient mollement sur le fleuve. Des oiseaux aquatiques au plumage étincelant couvraient ses rives, guettant leur proie entre les bambous élancés et les roseaux, dont les tiges flexibles reflétaient gracieusement dans la nappe unie et glacée leur feuillage incliné : des flamants aux couleurs de feu, des hérons d'un fauve doré se balançaient sur leurs longues jambes, pêchant des petits poissons, jusqu'au moment où le bruit du bateau à vapeur portant l'épouvante dans leurs rangs, ils se dispersaient à tire-d'aile entre les mangliers qui recouvraient de leur verdure exubérante les marécages voisins. Des faisans d'espèces diverses se faisaient voir par intervalles, perchés sur quelques grands arbres ; des troupes de perroquets verts, des hordes entières de perruches traversaient le fleuve d'un vol rapide au-dessus de nos têtes, troublant seuls par leurs cris le silence des bois et défiant la main meurtrière de l'homme.

Sous les massifs de futaie ondoyante qui s'étendent à droite et à gauche dans un lointain désespé-

rant et qu'on croirait impénétrables aux rayons du soleil, on trouve cependant de nombreuses habitations, éparses d'ordinaire entre la milpa (1) et la prairie. Ce ne sont pas seulement des Indiens qui ont fixé là leurs pénates : on y rencontre des Américains du Nord, des Européens, des Français surtout, qui, instruits par les désastres des premiers colons du Guazacoalco (2), ont appris à y vivre et à s'y créer une douce aisance. Cependant c'est à peine si dans cette mer de verdure que le regard embrasse, en avançant, on parvient à découvrir les huttes qui s'y dérobent : seule la prairie s'avance quelquefois, séparant les grands bois jusqu'au bord du fleuve : des milliers de chevreuils, de vaches et de mulets, de chevaux à demi sauvages, y paissent en liberté, ayant de l'herbe jusqu'au poitrail ; aux ronflements de la vapeur, on les voit dresser l'oreille, caracoler et s'enfuir au galop de la savane à la forêt. L'étranger qui voudrait les y suivre serait arrêté à chaque pas : le soleil à peine tamise un rayon oublié dans ces four-

(1) *Milpa*, nom mexicain du champ préparé ou ensemencé, surtout du champ de maïs, généralement usité dans l'espagnol de ces contrées.

(2) M. Laisné de La-Ville-l'Évêque en société avec d'autres Français, ayant obtenu une vaste concession de terres sur les bords du Guazacoalco, y tenta une colonisation qui, par l'incurie, l'ignorance ou la mauvaise foi des concessionnaires, eut les plus facheux résultats pour les colons qu'ils y envoyèrent ; elle commença en 1830, et la plupart des malheureux Français qui s'attendaient à un pays de Cocagne, ne trouvèrent en arrivant que la misère, les fièvres et les insectes, la plupart périrent, et ce ne fut qu'après d'incroyables souffrances que quelques-uns réussirent à se faire un sort dans cette contrée.

rés impénétrables que l'on contemple avec une curiosité inquiète. Une multitude de reptiles, d'insectes, d'animaux, que souvent même on ne voit pas, considèrent silencieusement l'audacieux qui trouble leur demeure. Des oiseaux-mouches voltigent, en battant des ailes avec un ronflement sonore, dans le feuillage; des singes jouent en grimaçant sur les grands arbres, des écureuils se suspendent aux branches, les yeux fixés sur l'étranger, et celui-ci bientôt effrayé de sa témérité, se hâte de rebousser chemin. Le chasseur le plus hardi même se trouve arrêté fréquemment dans ses excursions dangereuses. Sous les mangliers, dont les branches s'enchevêtrent avec mille autres plantes aquatiques, se dérobent des marécages dont l'eau, limpide en apparence, recouvre une bourbe profonde : forcé de suspendre sa marche, il veut reculer; son pied glisse et s'enfonce plus avant. La sueur découle de son front; une nuée de moustiques lui dévorent les mains et le visage, et il retourne harassé et presque méconnaissable à sa cabane. L'Indien seul, les pieds nus, armé de son *machète* (1), se fraye partout des issues : il connaît les dédales les plus tortueux de la forêt; il pose avec sûreté son pas dans le marais, suit la trace des bêtes fauves, et avec un rameau chargé de feuillage, trouve le moyen de défier le tigre le plus cruel. Les épines, les ronces, le venin qui l'environne, sous tant de formes diverses, rien ne l'effraye, il sait qu'il est le maître de cette nature sauvage.

(1) *Machète*, sorte de coutelas en forme de sabre.

A cinq milles environ avant d'arriver à Minatitlan, nous passons devant l'embouchure de l'*Uzpanapan*, le plus considérable des affluents du Guazacoalco ; il descend des hautes montagnes des *Zoqui* (1), qui se dressent au centre de l'isthme de Tehuantepec, sur la frontière de l'État de Chiapas. D'une importance plus grande que celui-ci pour la navigation intérieure, puisque les navires d'un gros tonnage le peuvent remonter plus haut, il a encore l'avantage de présenter moins de sinuosités ; quoique ses sources soient inconnues, les Indiens assurent qu'ils le naviguent en amont durant vingt jours dans un pays magnifique, d'une température admirable, riche en mines d'or et d'argent, et surtout extrêmement productif en coton et en cacao sauvages. C'est de cette contrée que Cortès parlait à Charles-Quint comme si peuplée et si florissante ; mais, au rapport des indigènes, on n'y trouve plus que les ruines de ces antiques cités dont les populations ont disparu devant la domination espagnole. Au moment d'arriver à l'Uzpanapan, on montre au voyageur un hameau indien, appelé le *Paso-Nuevo*, dont les huttes en feuilles de palmier ont succédé, à leur tour, à la cité bâtie par Ordas sous le nom de l'*Espiritu-Santo*, enfouie aujourd'hui comme l'antique Pechugui sous la sombre végétation de la forêt.

(1) Les *Zoqui*, population ancienne et civilisée, qui habitait la partie occidentale de l'État de Chiapas au Mexique.

II. *Un mariage américain à Minatitlan. La politique des Américains.*

Vers sept heures du matin, les premières huttes de Minatitlan apparaissent, penchées sur les bords du fleuve, entre les branches verdoyantes des palétuviers et des mangliers qui les encadrent dans un ombrage délétère. A quelques pas plus haut, des ouvriers européens et indigènes, engagés par la compagnie, sont occupés à dégrossir et à scier des bois sur une plage découverte, où déjà s'élève une sorte de *wharf* ou quai américain de débarquement. Un petit steamer y est amarré : c'est le *Xuchil*, qui doit emporter la malle et les voyageurs en destination pour la Californie. Il chauffe; dès que les passagers s'y seront transbordés, il se mettra en chemin vers le haut du fleuve. — Vous n'êtes pas pressé, me dit Murphy, puisque vous n'allez pas plus loin que Tehuantepec. Restez donc quelques jours avec nous à Minatitlan, nous partirons ensemble, le *Xuchil* revient après demain.

J'accepte et j'attends. En haut de la plage, où déjà se pressent une foule d'habitants de toute classe, avides de saisir les premières nouvelles des États-Unis, j'aperçois une maison, régulièrement bâtie en planches, assise sur des piliers qui l'élèvent considérablement au-dessus du sol; elle est entourée de balcons grossiers d'où l'on peut plonger le regard sur la plaine; c'est l'habitation d'un négociant américain qui cumule avec son commerce les fonctions

de maître d'hôtel où on loge à pied et à cheval. Tandis que je considère avec curiosité cette ville nouvelle, le *Guazacoalcos* s'amarre au quai en face de la grande rue qui s'ouvre sur le port. La foule aussitôt encombre le bord et l'on échange de part et d'autre des poignées de main à l'américaine. J'apprends en même temps que Minatitlan a l'honneur de posséder actuellement un personnage diplomatique d'une grande importance : c'était M. Mac-Lane, Ministre plénipotentiaire et Envoyé extraordinaire du cabinet de Washington auprès du gouvernement mexicain. Au lieu de se rendre à Mexico et de s'associer aux autres résidents étrangers, qui avaient reconnu Miramon, M. Mac-Lane était demeuré à la Véra-Cruz où, depuis peu, il avait présenté officiellement ses lettres de créance à Juarez, président de la faction libérale. Mais comme il s'ennuyait passablement dans cette ville qui lui offrait fort peu de distractions, le nouveau ministre avait poussé jusqu'à Minatitlan, afin de voir de ses yeux les progrès de la Compagnie Louisianaise dont il était le protecteur déclaré. Il était logé chez M. Allen, consul des États-Unis à Minatitlan. Ce *gentleman* achevait de donner lui-même ces détails à mon ami Murphy qui s'empressa aussitôt de nous présenter l'un à l'autre. M. Allen est un négociant placé au premier rang dans ces contrées où il réside depuis longtemps et qu'il paraît connaître parfaitement. En me serrant la main, il m'invita gracieusement à prendre mon domicile chez lui, durant les jours que je de-

meurerais à Minatitlan, et, en attendant, me donna le bras ainsi qu'à Murphy, pour aller prendre le café du matin.

J'acceptai avec reconnaissance. Nous gravissons lestement la pente qui nous séparait de la rue, et pendant que nous montons vers la ville, le *Xuchil* siffle et se met en mouvement pour se rendre en amont du fleuve à la station du même nom. Minatitlan est dans une situation charmante, sur une colline découverte qui domine le fleuve entre deux vallées marécageuses, richement boisées. La ville ne se compose, pour ainsi dire, que d'une seule rue, qui, du port, s'avance en montant jusqu'au pied d'un mamelon où l'on venait de bâtir une nouvelle église ; à quelques pas de là, elle se sépare en fourche à droite et à gauche des deux côtés du mamelon et continue vers la campagne. Du haut de cette rue et surtout du plan où est l'église, on domine pardevant un vaste et riant paysage où le fleuve se déroule entre des pairies et des forêts immenses, et, par derrière, sur d'autres bois où voltigent des milliers de colibris. Le consul américain possède à l'entrée de la ville une belle propriété qui n'était pas même tout à fait défrichée; sa maison, de l'apparence la plus rustique, était exactement ce que ses compatriotes appellent un *log house* : mais elle était parfaitement close et ne manquait pas d'un certain confort à l'intérieur ; elle se composait d'une pièce principale tenant lieu à la fois de salon et de salle à manger; à la gauche se trouvait la chambre

du maître, et à la droite, celle des hôtes où il y avait trois lits, entourés chacun d'une moustiquaire. L'un était occupé déjà par M. Mac-Lane, un second fut donné simultanément à John Hargous et à Murphy qui ne l'occupa point, et l'on me destina le troisième.

M. Mac-Lane achevait de prendre son café quand nous entrâmes; il se leva poliment et, sur la présentation de M. Allen, me fit un accueil fort gracieux. C'est un homme jeune encore et qui n'a probablement pas atteint sa quarantième année; sa physionomie, fine et distinguée pour un Américain, décèle immédiatement un caractère observateur. Il était vêtu d'un habit noir, extrêmement propre et soigné; dans ses manières comme dans sa personne, je crus voir un homme de beaucoup supérieur extérieurement à plus d'un de ses compatriotes que j'ai connus dans un caractère aussi élevé que le sien.

Au moment où M. Allen me présenta, ajoutant à la formule d'usage, *a french clergyman*, je remarquai un mouvement de satisfaction dans le regard de M. Mac-Lane, et je m'imaginai au premier abord que la cause pouvait provenir de la conformité de ses sentiments religieux avec les nôtres. Tout en prenant une tasse de café au lait, je remarquai qu'il était vivement engagé dans une conversation avec Allen, et j'en fus d'autant plus intrigué qu'il me paraissait que j'en étais l'objet. Je fus mis promptement au courant. Ces messieurs attendaient uniquement que j'eusse terminé pour me communiquer

leurs idées. Voici de quoi il s'agissait. Un jeune Américain, habitant Minatitlan, menuisier au service de la Compagnie, s'était amouraché d'une jeune demoiselle, fille d'un négociant européen, alors absent depuis trois ou quatre mois, et il désirait vivement l'épouser. Comme catholique, il s'était adressé déjà au curé d'Acayucan qui avait juridiction sur Minatitlan; mais ce curé, informé que la demoiselle était protestante, s'était refusé à les marier, à moins qu'elle ne consentît immédiatement à se laisser baptiser. Sur ce, refus égal de la part de la demoiselle. Cependant le père devait revenir avant peu, et l'on s'attendait à ce qu'il mettrait un *veto* absolu au mariage; il était riche et le jeune homme n'avait rien. Alors grand désespoir des deux amants qui, ne voyant aucun moyen de se tirer d'affaire, s'adressèrent à M. Allen en le suppliant de les aider de son conseil. Le consul, aussi embarrassé qu'eux, en parla à M. Mac-Lane, et celui-ci les engagea à attendre le retour du bateau à vapeur, le capitaine ayant été chargé d'amener un ministre protestant d'une secte quelconque à la colonie. Ceci se passait la veille de notre arrivée. Malheureusement pour ces pauvres amants, au lieu d'un *clergyman* méthodiste ou presbytérien, il se trouva que c'est un catholique. Ni Mac-Lane ni Allen n'y voyaient une grande différence. Après tout, pensa ce dernier, les Français sont de bons enfants et n'y regardent pas de si près; du moment que le mot *clergyman* fut prononcé, ils se frottèrent les mains, comptant

sur lui pour la solution de toutes les difficultés.

J'avais à peine achevé de prendre mon café, qu'ils me prirent à part l'un et l'autre; ils m'expliquèrent la situation et la nécessité urgente de marier le couple qui, *pour une raison ou une autre*, ne pouvait attendre davantage. Ils terminèrent en me priant de leur rendre le service d'unir les deux amants dans le plus bref délai. — Et le curé! m'écriai-je. — Le curé refuse de les marier; il exige que la demoiselle qui est protestante soit baptisée d'abord. — Cette condition n'est pas absolument nécessaire, répondis-je; on peut écrire à l'évêque d'Oaxaca, ou bien au pape, pour demander une dispense. — Une dispense! mais il faudrait six mois avant de l'avoir, et il faut que ces jeunes gens soient mariés tout de suite. — J'en suis fâché; je puis bien moins encore que le curé; je n'ai pas la moindre juridiction dans ce pays où je suis totalement étranger. Un mariage fait par moi dans ces conditions serait entièrement nul.

J'eus beaucoup de peine à faire comprendre à M. Allen ce que c'était que la juridiction; M. Mac-Lane, en sa qualité de diplomate, saisit plus aisément l'explication que j'en donnai. Mais en dépit de mes raisons, l'un et l'autre paraissaient vivement contrariés de mes réponses. Quant à moi, si j'étais désolé de ne pouvoir leur rendre le service qu'ils attendaient, j'étais encore plus étonné de leur contrariété et surtout de l'acharnement que des hommes dans leur position mettaient à ce que ce mariage se fît. M. Mac-Lane ne connaissait même pas les

jeunes gens dont il était question et son intention était de repartir pour la Véra-Cruz sous deux ou trois jours. Tous deux restèrent quelques instants silencieux, se consultant du regard. Mac-Lane rompit le premier le silence :

— Dites-moi, Monsieur, reprit-il en se tournant vers moi, que feriez-vous à ma place ou à celle de M. Allen, si l'on venait vous demander votre avis sur une matière de cette nature? — Mon Dieu, Monsieur le Ministre, quand on est si peu scrupuleux que ce jeune homme, qu'il lui est indifférent de se marier devant un catholique, un méthodiste ou un presbytérien, il peut se présenter tout aussi bien devant un officier civil. — Un officier civil! interrompit Mac-Lane. — Sans doute. La loi américaine regarde ces mariages comme parfaitement légitimes. Vous ou M. Allen vous avez autant de droit de marier ces jeunes gens que nos consuls et nos Ministres à l'étranger en ont à l'égard de ceux qui se passent de l'église... — J'ignorais qu'une telle loi existât aux États-Unis, s'écria Allen. Croyez-vous donc qu'un tel mariage serait valide?—Valide... Oui, aux yeux de votre législation... Remarquez que je ne fais que vous rappeler un fait qui peut vous intéresser en ce moment.... — C'est parfaitement juste, ajouta M. Mac-Lane. On fait tous les jours de ces mariages-là, et je regrette de n'y avoir pas pensé plus tôt... Allen, vous êtes consul des États-Unis à Minatitlan, c'est à vous à unir ces deux pauvres jeunes gens. — Moi! s'écria Allen en rougissant jusqu'aux oreilles.

Je ne saurais jamais comment m'y prendre. — Je n'en sais pas plus que vous, mon cher Allen ; mais je suis persuadé que vous vous en acquitterez à merveille. Monsieur qui connaît ces choses-là mieux que nous, pourrait vous donner une formule. — Vous l'avez toute faite, répondis-je en riant ; tous vos livres de prière à l'usage de l'église épiscopale la renferment avec ses détails. — Un livre de prières épiscopalien ! je gage qu'on n'en trouverait pas un dans tout Minatitlan, dit Allen. — Il doit y en avoir un à bord du *Guazacoalcos*, repris-je ; je l'ai vu entre les mains du capitaine Wilson. — En ce cas tout est au mieux, mon cher Allen, dit le plénipotentiaire rayonnant. Vous avez l'air respectable et digne ; vous ferez ce soir un excellent ministre. Faites prévenir les fiancés. Allez voir le capitaine Wilson : priez-le de nous prêter le salon du bord, et là nous célébrerons ce mariage sur terre tout à fait américaine.

M. Mac-Lane et Allen me serrèrent la main en me remerciant de l'expédient que je leur avais suggéré, et je sortis pour faire un tour dans la ville, en m'amusant intérieurement de la facilité avec laquelle ces messieurs allaient fabriquer le mariage en l'absence du père de la fiancée. Murphy est catholique. Je brûlais de lui raconter cette aventure, dont je ne saisissais pas encore l'objet : mais il nous avait quittés à l'entrée de la maison du consul et se trouvait en tournée de visites chez les amis qu'il avait à Minatitlan.

Tout naturellement je dirigeai mes pas vers l'église. Les maisons de la rue principale sont presque toutes construites en planches, et plusieurs ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Dans toutes il y a des boutiques approvisionnées de marchandises américaines, et je comptai, avant d'arriver au bout, jusqu'à six *bar-rooms*, ou buvettes, où l'on boit tout le jour des liqueurs fermentées de toute espèce, abominablement droguées sous les titres menteurs de cognac, de rhum ou de vin de Bordeaux. En arrière de ces habitations, il y en avait un grand nombre d'autres, maisonnettes en bois, en torchis ou en *adobe* ou briques séchées au soleil ; les unes étaient couvertes en tuiles, les autres en feuilles de palmier, formant de grands toits pointus. Elles étaient dispersées sans ordre sur les flancs de la colline ou dans le marécage, à l'ombre parfumé des orangers, des cocotiers, des manguiers et d'une foule d'autres beaux arbres, présentant de loin l'aspect le plus riant et le plus varié.

Des travaux de terrassement avaient été entrepris pour donner une forme plus régulière à la colline sur laquelle est assise l'église de Minatitlan. C'était un édifice de modeste apparence, construit en planches, dans le genre des meilleures maisons du village : elle était neuve et avait été érigée dernièrement à l'aide de souscriptions, recueillies au lieu même et ailleurs par le *colector de la aduana*, Don Francisco Soto. Plusieurs ouvriers travaillaient activement à la nettoyer, et j'appris de l'un d'eux que

le lendemain était précisément le jour fixé pour son inauguration. On attendait pour la cérémonie le curé d'Acayucan, vicaire provincial, ainsi que les curés de Chinameca et de Cozoliacaque : aussi dès le matin Minatitlan avait-il commencé à se remplir de monde : Indiens, Mexicains, métis, étrangers, tous arrivaient des villages voisins pour prendre part à la fête. C'était Don Francisco Soto qui en faisait les honneurs et les frais. Justement comme je sortais de l'église, il se présenta devant moi en compagnie de Murphy qui s'empressa de nous introduire l'un à l'autre, en me faisant un grand éloge du zèle et du désintéressement du *señor colector*, ce à quoi celui-ci ajouta lui-même les détails les plus minutieux, enchanté qu'il était de profiter de l'occasion pour donner à un voyageur français *qui écrivait tout ce qu'il voyait*, les preuves les plus complètes de sa probité et de son amour pour les choses de Dieu.

Murphy s'étonna de ne pas voir Allen avec moi. Je lui rendis compte de notre conférence. En apprenant ces détails, il partit d'un grand éclat de rire : Pauvre Mac-Lane, pauvre Mac-Lane ! répéta-t-il, il cherche à se consoler des déceptions qu'il a éprouvées à la Véra-Cruz.

Je ne comprenais rien à ces paroles. — *You are puzzled*, ajouta-t-il, vous êtes intrigué. Ce soir à la noce je vous dirai tout cela et vous comprendrez.

Puis il continua à parcourir avec Soto et moi les alentours de l'église. Nous retournâmes ensemble

chez le consul. Dans l'intervalle, celui-ci avait fait prévenir le couple de ce qui avait été convenu avec le Ministre des États-Unis : il était allé ensuite à bord du *Guazacoalcos*, et le capitaine, enchanté d'avoir une si belle occasion de faire les honneurs de son bâtiment, l'avait mis entièrement à la disposition de Mac-Lane. La nouvelle qu'un mariage allait se célébrer sur le bateau à vapeur mit en émoi tout Minatitlan : la ville était pleine de *señoras*, *niñas* et *señoritas*, accourues des environs pour la fête du lendemain. *Un casamiento americano* était uné nouveauté à laquelle on ne s'attendait aucunement : c'était une fête de plus, et pour ces populations enfantines qui voudraient que l'existence fût une fête perpétuelle, c'était une félicité ajoutée à une autre; on allait faire d'une pierre deux coups.

La célébration nuptiale avait été annoncée pour huit heures du soir. Dès le coucher du soleil le rivage était envahi par la foule avide de voir ce qui allait se passer. Ma cabine, où j'avais provisoirement laissé mes effets, était à l'une des extrémités du salon : du même côté était dressée la table d'acajou qui allait servir d'autel ; elle était ornée de vases remplis de fleurs entre lesquels reposait gravement le *prayer-book* du capitaine Wilson. J'entrai avec Murphy : l'intérieur était décoré de guirlandes et aux deux bouts de la salle les bannières du Mexique et des États-Unis, croisées l'une au-dessus de l'autre, formaient un pavillon dont les courtines flottaient, doucement agitées par le vent du soir. Les lampes

du bord, les lustres et les candélabres réunis à profusion, répandaient une lumière éblouissante sur les dames mexicaines qui déjà remplissaient le bâtiment. Jeunes et vieilles étaient vêtues de blanc pour la plupart, ornées de cette élégance et de cette grâce naturelles aux femmes de l'Amérique espagnole et qu'un étranger s'étonne de rencontrer dans un pays comme Minatitlan. Les *caballeros* étaient en habit de fête, c'est-à-dire en veste blanche ou en redingote européenne ; à peine en voyait-on un ou deux qui portassent le costume de *ranchero*, qu'on voyait si fréquemment dix ans auparavant ; le contact des Américains avait singulièrement modifié la mode antique. Les dames étaient assises, les hommes debout, formant des groupes : partout on chuchotait à demi-voix, on regardait avec curiosité chacun de ceux qui entraient, partout on reconnaissait une anxiété naïve de voir en quoi consistait le *casamiento americano*, si pompeusement annoncé par ces préparatifs.

A huit heures précises je vois paraître M. Mac-Lane avec M. Allen, l'un et l'autre en habit noir de rigueur, suivis de Don Francisco Soto et des principaux habitants du village, naturels ou étrangers. Les fiancés seuls se font encore attendre, et ce n'est guère qu'une demi-heure après qu'ils arrivent dans la salle. La jeune fille donnait le bras au capitaine Wilson qui s'était chargé de représenter son père. Quelques amis de l'un et de l'autre sexe les accompagnent. Ni l'un ni l'autre n'avait l'air embarrassé

en voyant tant de regards curieux se diriger sur eux. M. Mac-Lane s'avançant de quelques pas, conduisit par la main la demoiselle devant la table, tandis qu'Allen, visiblement ému, se préparait à remplir ses redoutables fonctions. Mais il s'en tira à merveille, et l'heureux couple fut uni suivant le rite épiscopalien. Mac-Lane, prenant alors la parole, leur adressa un *speech*, que l'éloignement m'empêcha d'entendre en entier et le termina en donnant un baiser paternel à la mariée. Celle-ci s'y prêta de fort bonne grâce et reçut tour à tour le baiser paternel d'Allen et du capitaine Wilson, enchantés également du rôle que le hasard leur faisait jouer dans cette circonstance. Le capitaine la conduisit ensuite à une table richement dressée : le Ministre des États-Unis, le consul, avec les autres conviés on non conviés suivirent les nouveaux époux. Un souper splendide fut servi par les serviteurs du bord en grande tenue : pâtés, jambons, viandes froides, pâtisseries, conserves de tout genre, fruits, glaces, sorbets, champagne frappé, vins fins d'Espagne et de France, rien n'y manqua ; tout le monde en eut à discrétion. Le capitaine faisait dignement les honneurs de son bâtiment qui ne devait plus revenir et répandait un lustre nouveau sur la Compagnie Louisianaise. Il ne saurait y avoir de noces sans danse. La musique, invitée par Don Francisco Soto, arriva après le souper ; violons, violoncelles et flûtes commencèrent à jouer. Mac-Lane ouvrit le bal avec la mariée. C'était trop tentant pour y résister; quelle est la Mexi-

caine qui ne se serait sentie entraînée? Le bal devint général. On dansa des quadrilles et des polkas jusqu'à deux heures du matin, et en s'en allant les Mexicaines, créoles ou métisses d'Acayucan répétaient avec emphase : — *Ha qué gusto, qué bonito, qué lindo es un casamiento americano!* Ah! quelles délices, que c'est beau, que c'est gentil un mariage américain!

Jamais, sans doute, elles ne s'étaient vues auparavant dans un salon si splendide, jamais elles n'avaient assisté à des repas si bien ordonnés, et il est peu probable que beaucoup d'entre elles en trouvent jamais l'occasion une autre fois. C'était une des dernière nuits que je passais à bord du *Guazacoalcos;* je restai donc jusqu'à la fin spectateur de cette comédie. De temps à autre je quittais la salle où la chaleur était étouffante et j'allais prendre le frais au dehors. La nuit était d'une splendeur inouïe; le ciel d'une limpidité admirable était étincelant d'étoiles, et la lune, levée à l'horizon, donnait une telle transparence à tous les objets, qu'on les discernait comme en plein jour. En sortant du salon, étincelant de feux artificiels et rempli d'une atmospère brûlante, où retentissait le bruit des instruments, je ne saurais exprimer combien la vue du fleuve au bord duquel nous étions amarrés, combien la surface ombreuse de son cours, fuyant dans le lointain entre deux rangées de forêts immobiles et rayonnant dans le voile lumineux dont l'inondait l'astre du soir, répandait de calme dans mon âme. C'est un contraste que je n'oublierai jamais.

J'étais là seul à méditer sur ce que je voyais, quand Murphy vint interrompre mes réflexions. M. Mac-Lane venait de se retirer et le bal se réduisait sensiblement. — Eh bien! me dit-il en riant, la comédie est au bout, tout le monde va se coucher. Venez prendre un verre de punch, et vous en ferez autant après. — Attendez donc, vous m'avez promis une explication. Je ne comprends rien encore à ce qui vient de se passer, et je vous avoue que Son Excellence M. Mac Lane, Ministre plénipotentiaire des États-Unis auprès du gouvernement mexicain, est pour moi absolument inexplicable dans le rôle qu'il vient de jouer. Ce mariage est à mes yeux plus qu'étrange, et certainement un personnage de son caractère se serait compromis en Europe en s'y prêtant comme il vient de le faire. — Ah! bah, nous avons bien d'autres idées en Amérique. Mac-Lane non-seulement ne se compromet pas aux yeux de nos Yankees; il en tirera parti, au contraire, pour augmenter sa popularité. Il a fait une boulette diplomatique dont il redoute les conséquences, et il cherche à la réparer. — Une boulette! comment cela? — Sans doute : il a reconnu la présidence de Juarez à la Véra-Cruz, sans y avoir été suffisamment autorisé par le cabinet, et... — Vraiment! c'est incroyable. Ses dépêches n'étaient-elles donc pas conçues de façon à lui permettre cette démarche?... En vérité, ceci est fort grave. — C'est d'autant plus grave que toute cette affaire est un tripotage de boutique, et Juarez n'a été reconnu officiellement président

du Mexique que pour avancer les affaires de M. Lasère. — Voyons, comptez-moi ça ; j'ai bien entendu des bruits de ce genre à la Nouvelle-Orléans, mais j'avais de la peine à y croire.

— Vraiment, tout le monde connaît M. Lasère, c'est un excellent homme au fond, mais c'est bien le gaillard le plus remuant et le plus fin qui existe. Il veut être député au congrès; aussi met-il en mouvement toutes les cordes tendues à son arc. Après avoir été président de la Compagnie Louisianaise, il voyait, il y a quelques mois, son temps près de finir, et coûte que coûte il voulait être réélu à cette fonction qui lui donne une grande influence à la Nouvelle-Orléans. Comment faire? Les intéressés, surtout ceux de New-York, ne se souciaient plus de lui. Mais Lasère frappera un coup de maître et ramènera de son côté les gens qui le repoussent; il terminera le temps de sa présidence par un acte capable de produire les plus grands avantages à la Société. Mac-Lane venait d'arriver à la Nouvelle-Orléans, en route pour le Mexique, en qualité de nouveau ministre plénipotentiaire. Lasère connaissait plus ou moins les instructions dont il était porteur; le nouvel envoyé avait l'ordre de se rendre à la Véra-Cruz, d'examiner avec soin la situation, de travailler à connaître également les deux partis, d'attendre pour présenter ses lettres de créance soit à Juarez, soit à Miramon, qu'il se fût mis parfaitement au courant de leur position respective, afin de ne se déterminer qu'en faveur de celui des deux qui paraîtrait avoir

un droit plus réel ou des chances plus probables de succès. Mac-Lane est habile, mais Lasère est encore plus habile que lui. Par ses cajoleries, ses caresses, il réussit à le circonvenir, et au moment de son départ s'embarque avec lui pour la Véra-Cruz. En chemin il continue son manège : il lui parle de Juarez et de ses vertus, de la légitimité de ses droits à la présidence ; il lui prouve que les Américains n'ont point d'ami plus zélé et que Juarez est décidé à faire les plus grands sacrifices en faveur des citoyens de l'Union, si on le reconnaît pour président du Mexique. Bref, Lasère gagne entièrement la confiance de Mac-Lane ; il éblouit le nouveau Ministre en faisant briller à ses yeux la gloire qui rejaillira sur sa personne, s'il parvient à obtenir de nouvelles concessions sur l'isthme de Tehuantepec et à assurer, par un nouveau traité, la prépondérance américaine dans ces contrées. On arrive à la Véra-Cruz ; on débarque, et Lasère couronne ses manœuvres en donnant un dîner splendide à Juarez, à ses ministres et à ses amis réunis avec Mac-Lane, à bord du steamer demeuré en rade. Le champagne coule à flots. Mac-Lane assis entre Juarez et Lasère, festoyé, caressé, enivré des éloges et des compliments qu'on lui prodigue avec les toasts, s'écrie imprudemment en élévant son verre : « Je suis entre deux présidents (1) ; je bois à la santé du président constitutionnel du Mexique. » Le pas était fait ; il n'y avait plus à re-

(1) Le président du Mexique et celui de la Compagnie Louisianaise, M. Lasère.

culer. Peu de jours après, peut-être à regret, Mac-Lane présentait officiellement ses créances à M. Juarez et le reconnaissait, au nom des États-Unis, pour le véritable et légitime président de la confédération mexicaine. C'est à la suite de cet acte que Juarez signa l'accroissement du privilége de la *Compagnie de Tehuantepec*, étendant d'une à dix lieues la concession des terres qu'on lui avait faite précédemment, et, en outre, par une clause que le public ne connaît pas encore, ajouta Murphy en souriant, on nous donne le port et le territoire de Guatulco (1), qu'on dit excellents.

..... — Et cette mission particulière dont on vous a chargé, interrompis-je, a sans doute quelque rapport avec tout cela?.... — C'est vrai, répondit-il, je ne vous le cacherai pas; mais ne laissez pas voir encore que vous en savez quelque chose. Je n'ai jamais pu m'accorder avec M. Sidell, qui est l'ingénieur en chef de la route, et j'ai voulu donner ma démission. Mais, pour m'occuper sans me mettre sous ses ordres, on m'a commissionné pour explorer Guatulco et ses environs, et c'est là que je compte me rendre avec mes compagnons à mon arrivée à Tehuantepec... — Et M. Mac-Lane?... — Eh bien! Mac-Lane en est pour sa reconnaissance de Don Benito Juarez, reprit Murphy en riant. Aujourd'hui il s'en mord les doigts, le cabinet a désapprouvé sa

(1) Le plus beau port et le plus sûr de l'État d'Oaxaca sur l'océan Pacifique, mais négligé depuis fort longtemps à cause de la dépopulation croissante de cette partie du pays.

démarche comme intempestive; car il est dans l'impossibilité de se rendre à Mexico et de voir ce que fait le reste du corps diplomatique. C'est un pas de clerc : aussi lui en laisse-t-on la responsabilité et le soin de s'en tirer lui-même le mieux qu'il pourra… — Mais qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec le mariage de tout à l'heure ? — Avec ce mariage ? plus que vous ne vous l'imaginez probablement. Mac-Lane a perdu par sa faute quelques années de sa carrière ; il cherche à les rattraper. Il est jeune et sans doute il en aura le temps. Il faut qu'il gagne de la popularité, qu'il fasse parler de lui dans les journaux ; c'est le seul moyen. Son secrétaire a pris note exactement de tout ce qui s'est passé : il en embellira le récit, et d'ici à bientôt nous le verrons paraître dans la *Tribune* de New-York ou quelque autre organe de la même couleur. Nos Yankees apprendront avec étonnement qu'un couple intéressant a été repoussé avec inhumanité à Minatitlan par les prêtres romains ennemis du mariage, et qu'à défaut d'un ministre éclairé et charitable, ces deux amants ont trouvé dans M. Mac-Lane un protecteur contre l'intolérance catholique, pour faire sanctionner leur hymen par le consul Allen, sous la bannière étoilée de la liberté américaine. — C'est parfait, m'écriai-je ; mais savez-vous bien, mon cher ami, qu'il y a là dedans matière à un article curieux pour une revue parisienne et que je suis tout disposé à l'écrire. — Pourvu que ce ne soit pas tout de suite, cela m'est égal. Il s'écoulera plus d'une année avant

que vous rentriez en France; d'ici là il se sera passé bien autre chose... — Et maintenant en quels termes sont MM. Mac-Lane et Lasère vis-à-vis l'un de l'autre? — Ils ne se sont pas pas revus depuis la signature du traité. Il y a quelques jours, un ami de ce dernier était arrivé de la Véra-Cruz à la Nouvelle-Orléans. M. Lasère lui demanda des nouvelles de notre ambassadeur. « Il s'ennuie beaucoup à la Véra-Cruz, répondit l'autre, et regrette de ne pouvoir aller à Mexico... — Pauvre Mac-Lane! s'écria Lasère avec un sourire significatif. » Mais il ne s'en inquiète guère; il a été réélu président de la Compagnie, et maintenant il intrigue à *Bâton-Rouge* (1) pour se faire envoyer à la législature.

Sur ces paroles, Murphy m'emmena prendre un verre de punch; puis il me serra la main en me souhaitant une bonne nuit.

Un bruit confus et éloigné de pétards et de cloches, de caronades et de coups de fusil me tira au matin du sommeil profond où les événements et la fatigue de la nuit m'avaient plongé, malgré les moustiques qui inondaient ma cabine. C'était la fête de la bénédiction de l'église de Minatitlan qu'on annonçait à grand bruit. Il était sept heures. Je m'habillai à la hâte et après les préliminaires ordinaires, je m'acheminai paisiblement vers le haut du village. Le temps était superbe, mais la chaleur était excessive. Les rues avaient un air d'entrain et de gaieté

(1) *Bâton Rouge*, ville capitale de l'État de la Louisiane sur le Mississippi.

comme la population, et sur ma route je rencontrai beaucoup de monde s'acheminant du même côté que moi. Sur l'esplanade du temple un grand nombre d'indigènes se pressaient pour être témoins de la cérémonie : hommes, femmes, vieillards, enfants se bousculaient mutuellement avec les métis et les créoles, tandis que les premiers venus, étendus sur leurs nattes à l'entour de l'église, se reposaient à leur aise ou préparaient leurs aliments en plein air. Leur costume n'avait rien de bien remarquable. Avec un pantalon de coton blanc, large et descendant aux talons, les hommes portaient une veste de la même étoffe et un chapeau grossier en tissu de feuilles de palmier. Les femmes avaient un jupon de toile de couleur, la poitrine enveloppée d'un huipil ou chemisette de mousseline blanche flottante, et les cheveux tressés en deux nattes sur les épaules.

Je trouvai dans la sacristie le curé d'*Acayucan :* en sa qualité de vicaire provincial, il avait été commissionné par l'évêque d'Oaxaca pour présider à la fête. La veille, j'avais fait sa connaissance par l'intermédiaire de Don Francisco Soto ; il était là avec le curé de Chinameca et celui de Cozoliacaque, en attendant l'heure fixée pour commencer la cérémonie. C'était le premier qui allait chanter la messe, le curé d'Acayucan devait donner le sermon et celui de *Chinameca* faire l'office de sous-diacre. Il en manquait un quatrième qui avait été invité pour remplir les fonctions de diacre ; mais comme il n'arrivait point et que l'heure était avancée, le curé d'Acayu-

can me pria de prendre l'étole à sa place ; et aussitôt chacun se revêtit de ses ornements respectifs. La cérémonie de la bénédiction eut lieu suivant les rites ordinaires de l'Église, par un soleil d'une ardeur extrême. Je brûlais et suais sang et eau à la fois sous la dalmatique qui me recouvrait. Suivant l'usage, personne n'était admis à pénétrer dans l'intérieur de l'édifice jusqu'à l'achèvement de la cérémonie, qui se pratique en grande partie extérieurement. L'esplanade du temple, ainsi que les versants de la colline jusqu'aux issues d'alentour, étaient couvertes de masses humaines compactes qui se ruèrent dans l'église du moment qu'on leur permit d'entrer. C'était une cohue incroyable, une mêlée comme j'en avais rarement vues.

La messe commença aussitôt après, au milieu d'un vacarme effroyable de cris, de chants incohérents, de pétards, de coups de fusil, dont l'ensemble était fait pour assourdir les oreilles les moins chrétiennes. Ce n'était là encore rien, cependant, car à l'instant où l'officiant avec ses ministres parut au pied de l'autel, le chœur entonna l'*Introït* ou le ***Kyrie Eleison*** d'une facon si grotesque et si cruelle à la fois pour mon ouïe, que je ne savais si je devais en rire ou en pleurer. Quel chœur, mon Dieu ! j'en suis encore tout étourdi, quand j'y pense. L'instrumentation était analogue au chant. Le plus affreux charivari ne saurait donner une idée de cette prétendue musique sacrée, dont j'eus le tympan écorché pendant une semaine entière. J'en étouffais encore plus

que de la chaleur. Au reste, tout était à l'avenant, chantres, musique, curés et spectateurs. Jamais je n'assisterai plus à une messe de ce genre! Le sermon, prêché par le curé d'Acayucan, ne valait guère mieux ; pour couronner dignement son discours, il vanta les bienfaits des institutions américaines et de la civilisation yankee, non sans appeler les bénédictions du ciel sur les armes libérales.

J'éprouvai un soulagement indicible lorsque tout cela fut terminé. Don Francisco Soto vint aussitôt me prendre à la sacristie, ainsi que les autres officiants, et nous conduisit dans sa maison. Un déjeuner splendide nous y attendait. Il s'y trouvait déjà beaucoup de monde, Mexicains, créoles, métis, Américains et autres étrangers qui avaient été conviés. Tout le monde fit également honneur à la munificence du receveur des douanes : on porta des toasts en masse ; on fit des *speeches* en espagnol et en anglais où le curé d'Acayucan ne se distingua pas moins que dans son sermon : aussi fut-il vivement applaudi de tous les coryphées du parti libéral. Il n'y eut que le curé de Chinameca, le plus blanc des trois, qui y trouva à redire ; il me confia tout bas à l'oreille que le *speech* comme le sermon avait, dans son idée à lui, un parfum par trop révolutionnaire. Tout cela, cependant, ne manqua pas de m'étonner considérablement. Jusque-là j'avais cru, d'après les journaux, que Juarez n'avait que point ou fort peu de partisans dans le clergé de son pays et que les prêtres étaient en général les ennemis les plus achar-

nés des Américains et des libéraux. A Minatitlan je commençai à me détromper; mais ce ne fut qu'après mon séjour à Tehuantepec que je vis tout à fait clair dans les contradictions apparentes que présente la situation politique au Mexique.

Pour éviter de gêner M. Mac-Lane et ne pas me gêner moi-même en couchant dans la même chambre chez M. Allen, je retournai le soir à bord du *Guazacoalcos* et repris ma cabine. Malheureusement les moustiques m'empêchèrent de fermer l'œil : je passai une partie de la nuit à combattre ces insectes incommodes et l'autre à me promener au salon ou sur le pont. Vers le matin, harassé et hors d'état de résister plus longtemps à la fatigue, je me jetai sur mon lit tout habillé. Je m'assoupis. A peine avais-je commencé à reposer que je fus éveillé par un sifflet aigu, comme celui d'un vapeur lointain. C'était le *Xuchil* qui revenait avec la malle de San-Francisco et les voyageurs de Californie pour la Nouvelle-Orléans. Je me lève en maugréant contre ma mauvaise étoile qui m'a empêché de dormir. Il est à peine cinq heures et le soleil n'est pas encore sur l'horizon : mais on nous engage à laisser la place aux nouveaux venus qui ne tardent pas à paraître sur le petit steamer en amont du fleuve. Bientôt il est amarré au *Guazacoalcos* : on y descend à la hâte les effets des passagers restés à bord de celui-ci, et, dans l'espace de quelques instants, les Californiens ont envahi nos cabines. A six heures tout était prêt. Le capitaine Wilson nous fait ses adieux de la main :

le canon donne le signal du départ ; le *Guazacoalcos* ayant délié ses amarres, file rapidement vers l'embouchure du fleuve et en une minute ou deux disparaît à nos regards.

Du moment que j'ai vu mes malles en sûreté sur le *Xuchil*, je descends à terre. Je remonte chez M. Allen, et après avoir pris une tasse de café, je me jette sur le lit qu'il m'avait offert, afin de réparer par une heure de bon sommeil la mauvaise nuit que j'avais passée.

Le lendemain, 19 mai, c'était notre tour. Il y avait trois jours que nous étions à Minatitlan : Murphy, qui aimait à s'amuser, n'avait guère envie de partir : mais le capitaine du *Xuchil* lui fit observer que s'il voulait arriver sans trop d'embarras au poste de ce nom, il fallait qu'il profitât de l'élévation des eaux, qui avaient cru suffisamment depuis quelques jours, à cause des pluies tombées dans les montagnes : que s'il tardait un jour de plus, la rivière baissant, il faudrait la remonter en canot. Cette menace lui fit peur : au lieu d'un jour et une nuit, nous en aurions certainement employé trois ou quatre. C'était là une perspective qui n'était nullement agréable. Après quelques pourparlers avec M. Allen, il en prit son parti et donna ordre de chauffer. Je fis mes adieux à l'excellent consul qui, de son côté, se préparait à accompagner M. Mac-Lane à la Véra-Cruz. A huit heures et demie tout le monde était à bord du *Xuchil ;* il ne manquait plus que Murphy qui arriva à neuf heures. Aussitôt on lève les

amarres, et nous voilà naviguant sur le Guazacoalco.

III. *L'isthme de Tehuantepec. Travaux et condition de la Compagnie.*

A compter de Minatitlan on peut dire qu'on entre véritablement dans le territoire de l'isthme de Tehuantepec. Géographiquement parlant, cet isthme appartient à l'État mexicain d'Oaxaca au sud-ouest, et à celui de la Véra-Cruz au nord-ouest, touchant par ses limites orientales aux États de Tabasco et de Chiapas. De tous les passages reconnus en Amérique, pour traverser d'un Océan à l'autre, celui-ci est le plus rapproché de la Nouvelle-Orléans et de New-York; c'est le plus court, comme le plus commode et le moins malsain, pour aller en Californie. De l'embouchure du Guazacoalco, situé au 18°, 8′, 20″ de latitude septentrionale et au 94°, 32′, 50″ de longitude ouest, au méridien de Greenwich, on compte jusqu'au port de la Ventosa, sur l'Océan Pacifique, qui se trouve au 16°, 11′, 45″ de latitude et au 95°, 15′, 40″ de longitude, au même méridien, une distance directe de 143 milles anglais. Les côtes, sur les deux mers, courent généralement de l'est à l'ouest. Au point de vue topographique, l'isthme peut se partager en trois sections bien distinctes, celle du nord, celle du centre et celle du sud. La première, qui embrasse une zone de 40 à 50 milles de largeur du côté de l'Atlantique, est occupée par plusieurs grandes et fertiles vallées, arrosées par les eaux qui descendent

de la cordillère au golfe du Mexique : ces vallées, qui s'élèvent rarement à plus de 2 ou 300 pieds au-dessus du niveau de la mer, sont, comme on l'a déjà vu, généralement couvertes de hautes forêts. La plus remarquable est celle du Guazacoalco, ainsi nommée du fleuve qui en arrose le centre et dont le cours est du sud-sud-est au nord-nord-ouest. A l'ouest de son embouchure se dressent les hautes cimes du volcan de *San-Martin* et du *Pelon* qu'on aperçoit au loin en pleine mer et qui caractérisent d'une manière particulière la côte de la Barrilla où elles forment, en se tournant au nord, un angle presque rectangulaire avec celle de l'est. Ces cimes sont à l'extrémité d'une grande chaîne de montagnes qui porte le nom de Sierra de Tuxtla. De la au Rio de Jaltepec, qui est le principal des affluents à la gauche du Guazacoalco, les seules montagnes dignes d'être mentionnées sont le *Cerro de la Encantada*, qui s'élève à 800 pieds environ au-dessus des plaines qui l'environnent, à 30 milles du golfe et le *Cerro de Tecuanapan*, haut de 12 à 1,500 pieds au-dessus de la surface de la mer. Si l'on en excepte ces deux montagnes, tout le pays, dans la section du nord, ne présente d'autre aspect que celui d'une plaine immense, entièrement recouverte de bois épais.

Il s'y trouve cependant encore un certain nombre de gros bourgs et de villages, dont plusieurs ont une population considérable. C'est d'abord, à la droite du fleuve, *San-Cristobal-Izhuatlan*, dans une

situation délicieuse, et parfaitement salubre, à 3 milles du fleuve et non loin de là le *Paso-Nuevo*, qui peuvent contenir ensemble de 12 à 1,400 habitants, Indiens pour la plupart. A 3 milles à l'est d'Izhuatlan vient un autre bourg indigène, celui de *Santiago-Moloacan*, avec 800 habitants ; ce qui distingue cet endroit, c'est une source considérable d'huile de pétrole dont l'écoulement s'étend sur un espace de plusieurs acres. A la gauche du fleuve, derrière Minatitlan, on rencontre, à 7 milles environ de ce village, celui de *Cozoliacaque*, peuplé par plus de 2,000 Indiens d'origine aztèque, parlant tous la langue mexicaine, tous éminemment pacifiques et laborieux. A 2 ou 3 milles plus à l'ouest, se montre *Otiapa*, avec une population mêlée d'Indiens de la langue mexicaine et de métis, et un peu plus au nord le bourg de *Chinameca*, habité par 1.500 Indiens aztèques, non moins industrieux que ceux de Cozoliacaque.

De toutes ces bourgades, cependant, la plus célèbre est celle de *Jaltipan*, où la tradition encore vivante entre les Indiens fait naître Marina, d'abord l'esclave et ensuite la maîtresse de Cortès, à qui elle rendit de si grands services au commencement de la conquête. Du même côté que Jaltipan, on trouve *Teziztepec*, avec une population de plus de 2,000 Indiens de la langue mexicaine, et enfin *Acayucan*, ancienne résidence d'un des princes du pays et devenu, depuis l'abandon de la ville espagnole d'*Espiritu-Santo*, la capitale de l'arrondissement du même nom.

C'est le séjour du chef politique ou préfet, du ressort duquel dépend l'embouchure du Guazacoalco : sa population, qui s'élève à plus de 6,000 âmes, est principalement composée de métis et de créoles, ainsi que de quelques étrangers. Cette ville jouit d'une température douce et salubre ; elle n'est située qu'à 27 ou 28 milles de Minatitlan, et communique avec la mer par le *Rio San-Juan*. Son marché est le principal entrepôt des productions de la vallée du Guazacoalco et des pays environnants. Sans les guerres qui n'ont cessé de désoler le Mexique, la prospérité d'Acayucan, au lieu de diminuer, n'aurait fait qu'accroître ; il y a quelques années à peine l'exportation annuelle du coton et de l'*ixtle* de l'isthme (*Bromelia pita*), pour le port seul de la Véra-Cruz, dépassait la somme de 1,256,000 dollars.

Sous le triple rapport de la fertilité, du climat et de la situation géographique, la vallée du Guazacoalco doit être considérée comme un des pays les plus magnifiques du globe. La terre rend au centuple ce que la main de l'homme lui confie, et, pour la même somme de travail, produit au moins six fois autant qu'aux États-Unis le sol le plus favorisé. Il serait difficile de donner dans une revue si rapide une idée exacte de la variété et de la richesse des produits de l'isthme de Tehuantepec et surtout de la vallée du Guazacoalco. C'est la patrie des bois précieux de toute espèce, du caoutchouc et de la gomme élastique, de la vanille, de la salsepareille, de l'indigo, du sang-de-dragon, du cacao, du café,

du sucre. du tabac, du coton, du maïs, du miel, de la pita, etc., et ces produits ne demandent qu'un travail insignifiant pour enrichir un peuple actif et industrieux. Le maïs, dont, à grand'peine, on obtient une récolte par an dans le Nord, ici n'en produit pas moins de trois et, pour ainsi dire, sans aucun labeur. Les indigènes, pour préparer leurs milpas ou champs, se contentent de brûler les bois jusqu'à moitié du tronc; quant aux semailles, ce sont presque toujours les femmes et les enfants qui s'en chargent, sans plus d'instrument qu'un bâton pointu avec lequel ils font un trou dans la terre, le refermant ensuite du pied à mesure qu'ils y jettent le grain. Les terres les plus fertiles rendent jusqu'à trois et quatre cents pour un, et les moindres jusqu'à soixante ou quatre-vingts; mais le terme moyen est de cent cinquante pour un. L'élève seule des abeilles, qui était une des principales branches d'industrie, avant la conquête, suffirait à la fortune d'un homme par le rendement de la cire brute, dont la piété mexicaine consomme une quantité si considérable dans les églises et les oratoires. Malheureusement il ne vient à l'esprit de personne aujourd'hui de recueillir les essaims sauvages qu'on rencontre à chaque pas dans les forêts et qui s'établissent jusque dans les murs des maisons (1).

(1) Les murs de la maison que j'habitais naguère à Rabinal étaient, en plusieurs endroits, percés comme une éponge par des abeilles qui y avaient établi leurs cellules; il faut dire que ces murs étaient d'adobe ou brique crue séchée au soleil.

Entre les productions spontanées de ces contrées, une des plus curieuses et des moins connues en Europe, est l'*ixtli* de l'isthme, sorte d'agave, mais différente à certains égards de l'*agave americana*, du *maguey de pulque* du Mexique et de l'*agave sisalana* de Campêche. Il y a des variétés infinies de cette plante féconde, qui toutes produisent de la pita ou fil de diverses classes, depuis le chanvre le plus commun jusqu'au plus fin lin. Tous les terrains lui sont bons; il est indifférent au climat et à la saison, et la simplicité de sa culture, aussi bien que l'art d'extraire et de préparer ses produits, est telle, qu'il est d'un usage général. On en fabrique à la fois du fil, des cordes, des nattes, des sacs, des habits; les Indiens en font les hamacs où bien souvent ils ouvrent les yeux à la lumière, où ils se balancent et se reposent durant la vie, enfin où ils meurent. Ses filaments servaient aux anciens à faire du papier, et l'on en a fabriqué de nos jours d'une beauté et d'une durabilité extrêmes : le suc qu'on exprime de la plante sert de caustique pour les plaies; de la rosée que l'on recueille le matin dans le creux de ses larges feuilles les Indiennes se lavent pour se guérir ou se préserver des maladies de la peau, pour conserver la fraîcheur de leur teint, en la préservant de rides prématurées, et de ses épines elles se font des aiguilles ou des épingles. J'ajouterai que de ses racines on extrait une eau-de-vie délicieuse, dont une variété se connaît à Guatémala sous le nom de *comiteco*. La culture de l'ixtli est extrêmement

étendue sur l'isthme de Tehuantepec, principalement autour des bourgades indiennes de Chimalapa et de San-Juan-Guichicovi,

La population toutefois reste insensible pour ainsi dire devant ces immenses richesses ; mais les Américains qui commencent à les connaître apprennent aussi à les apprécier. C'est bien pour cela qu'ils travaillent avec tant d'ardeur à s'approprier le privilége Garay. Ils ont ouvert une route qui pour un grand nombre devait être celle de la fortune : durant environ une année, elle s'est couverte de voyageurs qui se rendaient en Californie ou qui venaient tenter cette fortune sur l'isthme. Les intrigues des uns, la mauvaise foi des autres, l'incurie générale, l'absence d'unité d'action dans les employés de la Compagnie, l'orgueil insensé du plus grand nombre, ont fait avorter l'entreprise qui n'a eu d'autres résultats que la banqueroute, et cette voie, naguère si vantée, après avoir englouti d'énormes capitaux, est aujourd'hui délaissée entièrement. Les avantages qu'elle offre sont néanmoins trop éclatants pour que les Américains, qui l'ont exploitée une fois, ne la reprennent point un jour, et ce jour ne peut être bien loin.

La seconde section de l'isthme de Tehuantepec, et qui en forme comme le centre, est particulièrement remarquable par la grande variété des terrains qu'elle présente. La chaîne immense des Cordillères qui, sous différentes dénominations, s'étend, pour ainsi dire, sans interruption dans toute la longueur

des deux Amériques, traverse cette section de l'est à l'ouest; mais au lieu de ces volcans altiers, qui forment ailleurs un accident si remarquable, cette grande chaîne s'abaisse tout à coup sur l'isthme, au point de se partager presque entièrement à l'endroit même que la Providence semble avoir d'avance désigné, comme la ligne la plus courte du chemin d'un océan à l'autre. En cet endroit, la cordillère se rapproche beaucoup du rivage du Pacifique, et sa pente, du côté du sud, terminant d'une manière abrupte, s'étend presqu'en ligne droite de l'est à l'ouest à une distance fort considérable. Au sud du Rio Jaltepec se présente une série de montagnes, renfermant des plaines élevées, baignées par les rivières de *Jaltepec* et de *Chachiyapas*, l'une et l'autre tributaires du Guazacoalco et qui descendent à l'ouest des hautes montagnes des Mijes. Plus au sud encore viennent les monts de *Xochiapa*, entre lesquels roulent le *Malatengo*, l'*Almoloya* et le *Chichihua* qui apportent également au Guazacoalco le tribut de leurs eaux, s'ouvrant ainsi un passage naturel entre les anneaux de cette chaîne qui, autrement, eussent été impraticables pour un canal ou un chemin de fer. Entre ces hauteurs et le passage le plus élevé, le pays se compose de plateaux ondulés, divisés par des cordillères de mamelons, et connus sous le nom de *Llanos de Xochiapa*, *de Lachivela* et *de la Tarifa*. Ces hauteurs, qui s'élèvent graduellement, présentent une superficie plus uniforme à mesure qu'on se rapproche du passage qui conduit à l'océan Paci-

fique; ils ont pour limites, au sud, les monts de la *Guacamaya* et de *Mazahua* qui se terminent tous en cimes inégales de pierre calcaire, présentant une élévation de 1,500 à 2,000 pieds au-dessus du niveau du Pacifique. Ce sont là les seuls anneaux qui unissent la haute chaîne des Cordillères venant de l'État d'Oaxaca, à l'ouest, à celle qui s'étend à l'est vers l'État de Chiapas et la république de Guatémala.

Par une sorte de rétrécissement que la nature a formé dans ces montagnes, on descend tout à coup des plateaux supérieurs aux plaines basses de la côte du Pacifique, dont se compose, au sud, la troisième section de l'isthme. La largeur moyenne de ces plaines est de 20 milles, de la base des monts au rivage de l'Océan, avec une déclivité de 10 à 15 pieds par mille jusqu'aux lagunes de Tehuantepec, formant ainsi un immense plan incliné de 250 pieds de hauteur au-dessus de la mer, au point où commence la descente, avec une superficie remarquablement égale, quoique avec une légère pente vers la côte. De distance en distance, on y rencontre un mamelon ou colline isolée, d'origine volcanique, qui donne au paysage un caractère éminemment pittoresque. Huit rivières descendent de ces montagnes et, après avoir arrosé les plaines inférieures, débouchent dans les lagunes qui s'étendent sur la côte, en s'unissant à la mer par une passe étroite, appelée la *Boca-Barra;* la plus importante de ces rivières est le *Rio-Loteca* ou de *Santa-Maria*, qui descend des montagnes d'Oaxaca au nord-ouest de Tehuante-

pec, traverse cette ville et débouche dans l'Océan au port de *la Ventosa*.

Le *Xuchil*, avec lequel nous avions commencé à remonter le fleuve Guazacoalco, n'était pas un grand bateau, mais il avait des cabines assez bien emménagées et qui, sans offrir à beaucoup près le luxe du *Guazacoalcos*, étaient commodes et aérées. Le fleuve, grossi deux jours auparavant par les premières pluies de mai, tombées dans les montagnes de Guichicovi, roulait rapidement ses ondes bourbeuses, charriant des plantes et des arbres qu'il arrachait à ses berges. A quelques milles plus haut que Minatitlan, on passe devant l'embouchure du *Coachapan*, tributaire du Guazacoalco où il vient tomber du sud-est. Il présente cette particularité assez curieuse, que, durant la saison des pluies, il communique encore une fois avec le fleuve, à 30 milles en amont, par le *Rio-Coapan*, formant ainsi une grande île montagneuse et boisée. Un peu plus haut, le Guazacoalco se partage lui-même en deux branches, le *Miztan* et l'*Apotzonco*, qui ceignent dans leurs cours l'île de *Tacamichapa*, longue d'environ 12 milles. C'est une propriété réclamée par la commune de Jaltipan qui prétend, sur la foi d'une tradition, l'avoir héritée de la célèbre Marina, à qui elle aurait été concédée par la couronne d'Espagne, en considération des services qu'elle avait rendus à Cortès. De belles plaines remplissent les intervalles que les bois laissent ouverts sur cette île; elle est le séjour favori des chevreuils et des faisans, les

plus beaux que j'aie pu voir en passant; le bétail y a de l'herbe par-dessus le corps, et tout le monde indifféremment y fait paître ses troupeaux, sans que personne y trouve à redire. De loin en loin, une clairière s'entr'ouvre pour laisser voir un *rancho*, ou quelque milpa, avec une hutte au toit pointu en euilles de palmier. Mais dans l'ensemble du paysage, ce qu'on retrouve sans cesse, c'est la forêt géante, au feuillage métallique, varié à l'infini, dominée par des palmiers en éventail ou des cocotiers dont les aigrettes brillantes se balancent élégamment au-dessus des masses de la futaie.

Nous passons rapidement en revue tous les tableaux de ce panorama de verdure, où chaque courbe du fleuve apporte un changement nouveau. Vers midi, le bateau s'arrête quelques instants en face du village de Hidalgo-titlan, autrement dit *Los Almagres*, situé à 20 milles environ de Minatitlan, sur la rive droite du fleuve. Les chaumières de ce *pueblo*, ombragées d'orangers et de beaux cocotiers au fût élancé, sont groupées d'une manière riante sur les pentes des collines qui bordent le rivage, rompant agréablement la monotonie splendide des bois que nous passons en revue depuis plus de trois heures. Dans le feuillage j'entrevois une femme debout sur la berge, venue pour recevoir quelques marchandises qu'on débarque du vapeur. Ses traits sont européens et sa figure, pâle et mélancolique, inspire naturellement de l'intérêt. Murphy, à qui je m'en informe, me dit son nom: c'était une Française,

madame Raimond, veuve aujourd'hui d'un des premiers colons de l'expédition désastreuse de M. de la Ville-l'Évêque ; ainsi que son mari, elle avait beaucoup souffert, et leurs aventures, dont j'avais entendu parler, offriraient la matière d'un roman. Raimond avait surmonté le malheur ; il était mort depuis peu d'années dans l'aisance, laissant sa famille dans une condition prospère. Une grande et belle fille que je vis à côté de sa femme était la sienne, mariée quelque temps auparavant à un Américain.

Le steamer continue sa marche en amont. Quelques milles plus haut que *Los Almagres*, nous franchissons le pas de la *Horqueta*, où les deux bras du Guazacoalco se rejoignent à la suite de l'île de Tacamichapa. Les eaux, les bois présentent ici les scènes les plus ravissantes : ce sont des lacs limpides, entremêlés de jardins enchantés, où la main de la nature a réuni en profusion les végétaux les plus riches, les fleurs les plus belles, les plus merveilleuses par leur grandeur et leur éclat. Quelques chaumières, au toit pointu, se présentent encore de loin sur l'une ou l'autre rive ; mais à mesure qu'on avance, la solitude devient plus réelle et plus grande ; les bois prennent, en perdant les dernières traces de la vie humaine, un aspect plus majestueux et plus gigantesque. La berge disparaît entièrement sous le feuillage ; mais les branches énormes qui s'avancent en arceaux au-dessus du fleuve, recouvrent en plus d'un endroit le marécage bourbeux où leurs racines, enchevêtrées avec les lianes et les plantes

aquatiques, servent de retraite aux reptiles et surtout aux caïmans qu'on aperçoit tour à tour dormant mollement sur la vase échauffée au soleil, ou nageant comme des troncs d'arbres flottants sur l'eau.

Au bruit du bateau à vapeur, on les voit soulever lentement leur tête hideuse et se hâter de gagner l'abri que leur présentent les sombres entrées du marécage. J'aperçus un de ces monstres qui pouvait avoir de 25 à 30 pieds de long; il était horrible à voir avec sa gueule béante et ses petits yeux rouges hypocritement entr'ouverts. Apparemment moins épouvanté que les autres, il était resté étendu sur une branche épaisse qui se projetait entre deux eaux en saillie du rivage; mais le monstre tout entier était parfaitement visible. Du plus loin qu'ils le découvrent, mes compagnons de voyage s'apprêtent à tirer dessus : tous étaient Américains ou américanisés; c'eût été un miracle qu'il s'en fût trouvé un seul dépourvu d'armes à feu, de rifles ou de revolvers. L'un d'eux qu'on appelait *le Docteur*, ancien flibustier de la Société Walker et Comp., à Nicaragua, saisit son *colt* (1) et atteint le monstre sous la ligne blanche; le vilain amphibie fait une pirouette effroyable de sa branche dans l'eau et roule mort sur lui-même avec un mouvement convulsif horrible, en tachant la surface du fleuve d'un grand cercle de sang.

(1) *Colt* est le nom de l'inventeur des premiers revolvers à New-York; c'est encore lui qui fabrique les plus estimés qui s'appellent comme lui.

A partir de l'extrémité de l'île de Tacamichapa, l'isolement devient de plus en plus notable. On marche encore environ 10 ou 12 milles, après quoi se présente le premier des rapides du Guazacoalco. On le rencontre à la base des collines argileuses du *Loro* : là le fleuve, resserré entre les rochers, roule avec impétuosité sur des bas-fonds toujours dangereux pour la navigation ; son cours, tantôt paisible à sa surface, tantôt tumultueux et retournant sur lui-même avec fracas, ne permet au vapeur que de s'avancer lentement et avec précaution. Le voyageur commence dès lors à s'apercevoir qu'il approche des montagnes : dans leurs contours anguleux, les eaux se heurtent avec violence contre les berges abruptes qui les étreignent comme entre deux murailles, ravageant avec leurs anciens atterrissements les masses superbes de la forêt qui s'écroulent à droite et à gauche comme les remparts d'une citadelle ruinée. La nuit qui ne tardera pas à envelopper le ciel et la terre, commence à ajouter un autre caractère à ces tableaux éloquents. Du milieu de la rivière déjà plongée dans l'ombre, on discernait encore les derniers rayons du soleil, dorant la cime arrondie des grands arbres, que de l'extrémité opposée, on voyait monter la lune dont les gerbes lumineuses s'élançaient à travers les éclaircies de la forêt. Aux émanations chaudes et embaumées du soir qui pèsent sur l'atmosphère après la chute du jour, succède une brise légère qui ondule dans la feuillée : le fleuve, en ce moment, est d'une solennité immense, mêlée

de je ne sais quel enchantement mystérieux qui fait vibrer toutes les cordes de l'âme : éclairé tour à tour par la lueur vacillante des étoiles et les rayons de la lune, il présente des effets d'ombre et de lumière dont je saurais difficilement redire la beauté ; on se sent pris sous le charme et l'on éprouve dans toute sa force l'influence des eaux, des bois et de la solitude, si puissante dans les nuits équinoxiales. Jusqu'à la rapidité même avec laquelle nous avancions par la vapeur, tout ajoutait une tournure étrange et fantastique au spectacle de notre marche nocturne. Parfois nous étions enveloppés dans une sorte de crépuscule douteux qui couvrait la rivière, en laissant entrevoir dans ses détours lointains l'immensité d'un paysage sans bornes ; parfois, lorsque l'astre du soir pénétrait les ombres de la forêt, c'était une splendeur douce et vaporeuse comme le songe d'une nuit d'été ; tous les objets s'y distinguaient avec une netteté incroyable et sa clarté inondait tous les tableaux de cette nature endormie, comme les décors d'une féerie dans nos théâtres magiques.

Mon esprit se plaisait à la contemplation de ces scènes ravissantes, et ce ne fut que bien avant dans la nuit que je me décidai à prendre le chemin de ma cabine. Le lendemain, vers sept heures du matin, nous passions devant le site d'*Abasolo-titlan*, ancien centre de la concession de la colonie française du Guazacoalco. Un mille plus haut, le vapeur s'arrête en face d'un mamelon qui se dresse à la droite du fleuve, avec une maisonnette perchée à son sommet.

Ce lieu est connu sous le nom de *Brewer's*, d'un Américain qui est venu y planter ses choux et son industrie, en attendant mieux. Le capitaine du *Xuchil* nous annonce ici qu'il faut débarquer : les eaux du fleuve, qui n'ont cessé de baisser depuis deux jours, ne lui permettent pas de nous conduire plus haut avec le vapeur.

A commencer de Brewer's, on ne trouve plus aucune habitation jusqu'au poste de Xuchil : dans la zone intermédiaire où nous allons entrer, il n'y a plus de villages indiens jusqu'à *San-Juan-Guichicovi*, d'une part, et *Santa-Maria-Chimalapa*, de l'autre : le *rancho* dit du *Mal-Paso*, situé au confluent du *rio Sarabia* et du Guazacoalco, et, un peu plus haut, la *hacienda* ou métairie de *San-Gabriel-Boca-del-Monte* étaient, avant les travaux des Américains, les seules localités habitées au-dessus d'Abasolo-titlan. Ceux-ci, qui avaient établi le poste de Xuchil à la tête de la navigation du fleuve, en avaient encore quelques autres, servant de relais pour les voitures qui de Xuchil transportaient les voyageurs à Tehuantepec et à la Ventosa. Pour nous, actuellement, il s'agissait de gagner celui de Xuchil : par eau, la distance était d'environ 18 milles, tandis que par terre elle était un peu plus courte. Murphy avait résolu d'avance que ses compagnons continueraient à remonter le fleuve en *bongos* ou pirogues, en les chargeant en même temps d'escorter nos bagages. Quant à lui et à John Hargous, ils avaient des chevaux en réserve chez Brewer ; ils en mirent obli-

geamment un troisième à ma disposition. J'en fus d'autant plus aise que je redoutais de devoir remonter le reste de la rivière en canot : pris à l'improviste, on n'avait pas eu le temps de dresser sur ces pirogues les tonnelles en feuillage, qu'on y élève le plus souvent, pour garantir le voyageur de l'ardeur du jour : car il était de bonne heure et on devait se résigner à supporter toute la force du soleil, qui deviendrait d'autant plus incommode, que sa réverbération serait plus grande sur la surface de l'eau. Ces pirogues ne sont rien moins que des canots creusés dans un immense tronc d'arbre, et d'ordinaire c'est un tronc d'acajou, ce bois étant fort commun dans les forêts du Guazacoalco : il y en a de dimensions considérables, et j'ai vu de ces pirogues qui avaient jusqu'à 60 pieds de long sur une largeur de 8 ou 10. Indiens et métis les conduisent avec une égale adresse et une vitesse extrême ; mais comme elles n'ont point de quille, il faut les lester avec précaution et éviter de s'y trop remuer, crainte de chavirer. On leur donne, suivant leur grandeur et la charge qu'elles portent, de deux à six rameurs : si deux suffisent, et c'est l'ordinaire dans un petit bongo, l'un se place à l'arrière pour le faire avancer, l'autre sur l'avant, où il le gouverne avec sa pagaie, car il n'y a pas de gouvernail.

Tandis qu'on y descend les bagages, je monte à la maison avec Murphy et Hargous ; on nous présente pour nous rafraîchir quelques tranches d'ananas. A dix heures, nous sommes à cheval : à peine sortis

de l'enclos de Brewer's, nous traversons à gué la rivière de Chalchiyapa et nous lançons nos montures dans l'épaisseur de la forêt. Il n'y avait jusqu'à Xuchil qu'un sentier à peine tracé : mais Murphy l'avait pratiqué trop souvent pour s'y perdre. On était vers la fin de la saison dite d'été, et, quoique le fleuve se fût déjà grossi une ou deux fois des eaux tombées dans les hautes montagnes, on n'apercevait encore à l'entrée de ces grands bois que fort peu de signes de la saison nouvelle : la terre était dure et crevassée, les torrents à sec, et les lianes dont les longs bras s'arrondissaient autour des arbres, ressemblaient à des sarments morts. La forêt trop fréquentée par les Américains avait déjà perdu en grande partie sa beauté virginale : trop d'éclaircies s'y étaient faites et le soleil, en y pénétrant, avait absorbé l'humidité qui se nourrit autrement dans l'épaisseur de la futaie. De temps à autre, cependant, celle-ci se représentait haute, sombre et solennelle : en passant des allées ouvertes où l'on était exposé à toute la dureté d'un soleil brûlant, on pénétrait tout à coup sous des arceaux étoilés de fleurs, de sauvages orchidées, aux couleurs étincelantes, auxquels succédaient bientôt après des bois plus épais encore : on chevauchait sous une voûte massive et ténébreuse où la lueur du jour à peine tamisait d'imperceptibles rayons. Devant ces fourrés impénétrables, repaires du jaguar et du chat-tigre, si dangereux quand la faim les presse, ma curiosité s'arrêtait mêlée d'inquiétude : un moment je m'imaginais voir briller dans l'obscu-

rité les yeux sanglants de l'ocelot; mais le moment d'après dissipait mes appréhensions. Ces animaux fuient les regards de l'homme, et de jour il est rare de les rencontrer dans les sentiers fréquentés par lui.

En retournant à la lumière, nous retrouvions les broussailles sèches, les lianes arides, enroulées comme des serpents de toute grandeur aux branches et aux corps des arbres, interceptant souvent la route où leurs débris gisaient pêle-mêle avec ceux des troncs poudreux, couchés par la vétusté. C'était une perspective fort peu plaisante pour moi que de chevaucher dans un tel gâchis de branchages : je n'étais certes plus novice dans ces sortes de voyages; mais une absence de plus de deux ans m'en avait fait perdre l'habitude. Murphy riait à gorge déployée quand il remarquait en moi quelque hésitation : heureusement les chevaux mexicains sont accoutumés à ces embarras des forêts et, tout mauvais que me parût le mien, il me faisait faire des tours de force que m'eussent envié, je crois, les écuyers de Franconi. Une fois même il prit si bien son élan, que je manquai de le voir disparaître d'entre mes jambes : une liane que je n'avais pas vue m'accrocha dans le sentier par le milieu du corps; elle se rompit heureusement grâce à la violence du coup, sans quoi je restais suspendu dans la forêt, non par les cheveux comme Absalon, mais par la ceinture.

Notre course était rapide en dépit de tous ces obstacles, et nous les franchissions sans nous donner la

peine de les regarder. Quelquefois, cependant, l'un ou l'autre de mes deux compagnons s'arrêtait court, soit pour tirer un coup de fusil dans une troupe de perroquets ou d'aras, au plumage brillant, qui volaient en croassant comme des corbeaux au-dessus de nos têtes, soit pour s'amuser des grimaces d'un singe gambadant sur les hautes branches d'un *amate* ou d'un acajou. En sortant d'une de ces futaies épaisses que je viens de décrire, Hargous avisa tout à coup un faisan royal, perché sur un des plus grands arbres de la forêt. C'était un oiseau magnifique : son plumage noir et blanc était bigarré de teintes cuivrées, azurées, aux reflets métalliques et sur sa tête se dressait une crête superbe de plumes frisées du plus bel effet. Il nous laissa approcher suffisamment pour se faire admirer à l'aise ; mais au moment où Hargous allait lâcher la détente de son rifle, ce roi des forêts étendit soudain les ailes avec majesté et alla s'abattre sur un arbre voisin.

Ce n'était pas le moment de courir après : il fallait arriver à Xuchil avant la nuit. Nous venions de nous rapprocher des bords du fleuve : il y avait plus de quatre heures que nous étions en chemin : bientôt nous descendons sur le rivage sablonneux que nous suivons une demi-heure, après quoi nous rentrons dans la forêt comme auparavant. Malheureusement les sentiers qui nous restent à parcourir sont à ciel découvert : le gâchis de lianes, de vignes sauvages, de branches mortes, de troncs d'arbres tombés de vétusté, est plus complet encore qu'avant : nos

chevaux sont haletants de chaleur, de soubresauts et de courses au clocher ; c'est à peine si nous nous sentons nous-mêmes la force de les pousser davantage. Ce mauvais pas dura encore une heure ; puis le fleuve reparut devant nous, large et majestueux, s'entr'ouvrant comme une fourche dont les pointes grandioses se perdaient à droite et à gauche dans les profondeurs des bois. C'était le confluent du Jaltepec et du Guazacoalco : durant un mille environ, nous continuons au sud à suivre le rivage, en face des collines boisées qui s'élèvent entre les deux rivières, et je vois apparaître à la gauche du fleuve trois ou quatre grandes constructions en planches de la plus laide apparence. Ce sont les magasins de la Compagnie Louisianaise, titre pompeux auquel ces vilaines baraques sont loin de correspondre, mais dont l'ambition est surpassée, toutefois, par celui d'*hôtel* que prend une baraque voisine. Nous sommes devant Xuchil.

Le site me paraît agréable et bien choisi. Le Jaltepec et le haut Guazacoalco, dont les eaux se réunissent ici pour former le Guazacoalco proprement dit, sont deux grandes rivières à peu près égales : la première qui prend sa source dans les montagnes de *Lachixila* et de *Quetzaltepec*, dans l'État d'Oaxaca, coule au sortir de la Sierra, entre les savanes ondulées de *Tuxtla*, reliant un petit nombre de hameaux à la mer. Le haut Guazacoalco, qu'on appelle indifféremment *rio del Corte*, *rio del Paso* ou *rio de Xuchil*, sort des montagnes inexplorées des Zoqui

qui s'élèvent à l'est de Chimalapa, se grossissant, en passant, de plusieurs autres cours d'eau importants. Vu de la station de la Compagnie, son aspect est imposant, et l'œil le suit avec complaisance entre les collines, où il serpente comme un large ruban d'argent dans un lointain gracieux de bois et de pâturages.

En arrivant en face de Xuchil, nous descendons sur la grève, et je me délasse de la fatigue d'une première journée à cheval en me roulant sur le sable : il était quatre heures du soir. Déjà l'on nous avait aperçus du bord opposé, et une pirogue, montée par deux Indiens vigoureux, était en train de venir nous chercher. Un de ces Indiens, entièrement nu, se met à l'eau à quelques pas de nous, et nous porte l'un après l'autre dans le canot qui s'éloigne l'instant d'après, et nous débarque ensuite de la même façon sur la rive de la Compagnie. Murphy est reçu comme un vieil ami des préposés des magasins : il me présente, et ce sont des poignées de main à l'américaine, à n'en plus finir. Nous entrons ensemble au magasin principal, vaste pièce sans plafond ni parquet d'aucune sorte, où tout est accumulé pêle-mêle : l'une des extrémités est séparée du restant par une cloison, et partagée en deux petites chambres. Elles ont chacune un lit de sangle, surmonté d'une moustiquaire. C'est le seul meuble réel qu'on y voie : le reste se compose d'instruments de travail, de malles, de caisses de vin et de liqueurs, les unes encore remplies et empilées

l'une sur l'autre, les autres vides et renversées, servant de siéges et même de tables ; quant à des bouteilles, il y en avait partout, de toute forme et de toute grandeur, avec des boîtes à cigares. Ce fut la première chose qu'on nous offrit, un cigare et un petit verre. Mais Murphy et Hargous avaient faim autant que moi : après quelques instants de conversation, nous passâmes à l'hôtel pour voir nos chambres et commander le dîner.

IV. *L'hôtel de Xuchil. Le Paso de la Puerta et les plaines du Sarabia.*

Cet hôtel était une grande baraque comme le magasin : il était partagé en trois compartiments. Dans le plus grand était le dortoir, composé de vingt lits de sangle, ayant chacun sa moustiquaire, mais à peine séparés l'un de l'autre par un pied d'intervalle : la chaleur du climat exemptait le propriétaire d'y mettre des matelas, et la literie consistait d'ordinaire en un oreiller avec un drap pour se couvrir; car, dans ce pays de la liberté, les Américains, si prudes chez eux, se déshabillent sans crainte de blesser les regards du voisin, et se couchent tout juste comme les gens du pays, c'est-à-dire comme certain personnage fort peu décent du *Juif-Errant* d'Eugène Sue. Mais on est au Mexique, et au Mexique tout est permis, dit-on. Le reste de la baraque forme deux pièces, l'une en arrière qui sert de chambre et de cabinet au maître de la maison, et celle de devant qui sert d'entrée, et en même

temps de *bar-room*, c'est-à-dire de buvette, comme il en existe dans tous les hôtels aux États-Unis. Une douzaine d'individus étaient réunis là quand nous y entrâmes. L'arrivée de Murphy fut accueillie par des *hourrahs*, des poignées de mains et des *grogs* de toutes les façons ; je fus présenté comme un *savant*, voyageant pour la science, et je me trouvai dans l'instant même improvisé *docteur* par une foule d'amis nouveaux qui me serrèrent la main à me la déboîter. Tous, d'ailleurs, étaient complément titrés, capitaines, colonels, docteurs, jusqu'à Murphy qui fut salué colonel à son entrée et à M. Chamberlain, notre hôtelier, qui était lui-même un capitaine. Sur la recommandation de Murphy, celui-ci se montra aussi poli que peut l'être un Américain de cette classe, tout fier de son hôtel en pays étranger. Il me fit voir ma chambre, c'est-à-dire mon lit ; ensuite il nous conduisit à la salle à manger. C'était une autre baraque, au fond d'une cour boueuse et malpropre, où couraient pêle-mêle les porcs, les poules et le chiens du capitaine Chamberlain. Le dîner se composa de sardines à demi gâtées et de porc salé, frit avec des œufs, d'un plat de riz cuit à l'eau, et d'une tasse de café comme je n'en ai bu ensuite qu'à Belize, à l'hôtel de miss Waldron ; au lieu de pain on servit du mauvais biscuit de mer. Ce dîner succulent se répéta également, précédé d'un déjeuner en tout semblable, durant les trois jours que ma mauvaise étoile m'obligea à rester à l'hôtel Chamberlain,

payant le tout ensemble avec la chambre à coucher, à raison de deux piastres et demie par jour, c'est-à-dire un peu plus de 14 francs.

A cette récrimination contre l'ordinaire du capitaine Chamberlain, on pourrait objecter la difficulté de se procurer des vivres frais en ces lieux sauvages et déserts ; mais l'objection ne serait pas recevable. Xuchil était en communication constante avec les États-Unis ; il en recevait de la farine qu'il expédiait au Barrio et ailleurs ; il avait chez lui des moutons et toute espèce de volaille ; du lait, il aurait pu s'en procurer dans les *ranchos* voisins. Mais les Américains ne sont pas si délicats : du moment que les liqueurs ne leur manquent pas, ils se passent du reste, et quant à Chamberlain, il se consolait sans doute de la mauvaise idée que les voyageurs emportaient de son hôtel, en songeant qu'il ne les reverrait probablement jamais, et qu'à tout prendre il fallait bien qu'ils en passassent par là. Pour moi, j'ai beaucoup voyagé en Amérique ; je me suis souvent trouvé entre les Indiens, manquant de beaucoup de choses, mais jamais obligé de m'en tenir à une nourriture aussi exécrable qu'entre les citoyens de la nation *civilisée par excellence*, et ils s'en vantent, car il n'y a personne chez eux, disent-ils, qui ne sache lire, écrire et surtout calculer.

Du reste, sur tous les points de l'isthme de Tehuantepec, occupés par les Américains, c'est-à-dire par les employés de la compagnie Louisianaise, tous indistinctement cherchaient à s'appliquer la

part la plus large possible, les uns pour s'indemniser des dépenses qu'ils croyaient avoir faites pour y arriver, les autres pour se dédommager de leur travail qui, disaient-ils, ne leur était pas assez payé ; les autres, enfin, pour ne pas perdre le temps à rien ; tous, enfin, tripotaient, *volaient* en plus ou en moins, à l'avenant des circonstances, et c'était la compagnie, c'est-à-dire les commanditaires qui payaient, payaient toujours, dans l'idée que les choses marchaient admirablement. Sur l'isthme, la compagnie était représentée par un ingénieur en chef, M. W. Sidell, qui, avec le secrétaire, M. Rieken, et plusieurs autres employés de haut grade, que je me garde de confondre avec ceux dont je viens de parler, dirigeaient l'ensemble des travaux qui restaient à exécuter. Ces messieurs avaient sous leurs ordres les bateaux et voitures, servant au transport des voyageurs, du port de la Ventosa à la Nouvelle-Orléans. Malheureusement M. Sidell, qui avait amené à sa suite quatre ou cinq neveux et une douzaine de créatures, abandonnait beaucoup trop de choses entre leurs mains, et lors de mon passage, tout y était dans le pire état possible ; il faisait son séjour ordinaire à *Lachivela*, le point le plus élevé de la route entre les Cordillères. Quant aux ouvriers, la plupart étaient des Indiens ou des métis des villages d'*El Barrio* et de *Petapa;* ils étaient partagés en diverses sections et distribués sur les différents points du tracé en exécution et qu'on désignait sous le nom de *Camp*.

La compagnie qui jouissait, par son traité avec le gouvernement de Juarez, du droit de franchise pour ce qui était nécessaire à ses travaux, à sa nourriture et à son vêtement, s'était chargée d'alimenter les ouvriers et employés de tout grade qu'elle avait à son service. Vivres, habillements, instruments et outils de toute espèce venaient donc des États-Unis, et c'était le magasin de Xuchil qui en était l'entrepôt principal. Sous ce prétexte une quantité immense de marchandises entraient en contrebande sur l'isthme ; mais ce qui, dans les mains d'une administration régulière, d'agents intègres et amis de l'ordre, eût produit des bénéfices magnifiques, ne produisait, dans la situation actuelle, qu'une perte continue, occasionnée par une scandaleuse dilapidation. Chaque *Camp* ayant à sa tête un ingénieur ou soi-disant, faisait venir de Xuchil les vivres et les instruments qui lui étaient nécessaires, et on les lui fournissait suivant que son ingénieur était plus ou moins d'accord avec les gardes-magasins ; ceux-ci disposaient de tout à leur convenance, refusaient si bon leur semblait, prétextant que l'on avait épuisé les objets demandés et disant qu'il fallait attendre qu'il en vînt d'autres de la Nouvelle-Orléans ; mais, de l'autre côté, on les vendait de la main à la main au-dessous du prix, aux indigènes qui venaient en acheter pour leur usage personnel, afin de se faire une pomme contre la soif. Quant à des comptes, on trouvait infiniment plus commode de n'en pas avoir: l'on aurait cherché vainement des livres au bureau;

on n'y eût trouvé que des bouteilles vides ou entamées.

Il n'arrivait donc que trop souvent que les ouvriers ne pouvaient travailler faute d'outils. Au camp chacun s'amusait : les uns dormaient ou dansaient ; les ingénieurs passaient leur temps à chasser des lapins et surtout à boire. Au magasin de Xuchil c'était une débauche continuelle : jambons du Maryland, porc salé, saucissons de Cincinnati, boîte de sardines, disparaissaient entre les bouteilles avec une rapidité effrayante, et les bailleurs de fonds payaient toujours, s'imaginant que tout allait au mieux. M. Lasère leur assurait que jamais la prospérité n'avait été plus grande. Mais la route de Tehuantepec était un gouffre où l'argent s'engloutissait on ne savait comment ; tel était le désordre que le tracé même n'était pas terminé et que les voies manquaient de consolidation. Cependant la saison des pluies arrivait à grands pas ; dès lors il n'y aurait plus moyen de sortir des ornières et des bourbiers qui allaient se présenter entre les coupures de la forêt vierge. Les rivières, sous peu, devaient cesser d'être guéables ; au lieu de ponts en brique que des gens du pays s'étaient offert de bâtir à un prix raisonnable, les ingénieurs, par des vues intéressées, avaient préféré des ponts en bois qui coûtaient le double ou le triple (1), et qui furent emportés presque tous par

(1) Non que les ponts en bois soient plus chers que ceux en brique, mais parce qu'on faisait venir des charpentiers américains pour les construire, tandis que ceux de brique eussent été bâtis par les gens du pays où la main-dœuvre est à beaucoup meilleur marché.

les torrents durant l'hiver. Au lieu d'acheter une certaine quantité de chevaux et de mulets pour traîner les voitures de la compagnie qui en eût été ainsi propriétaire, on les louait, en faisant des contrats onéreux qu'on croyait ou qu'on disait déjà payés à la Nouvelle-Orléans, mais qui ne le sont pas encore. On oubliait, par une incurie incroyable, de construire des hangars pour remiser les voitures qu'on abandonnait en plein air au soleil destructeur des tropiques; on laissait les chevaux s'égarer au hasard, sans leur chercher les pâturages convenables ; on ne payait ni ouvriers ni contracteurs, et le jour où l'arrivai à Xuchil, on y apprit que chevaux et voitures venaient d'être saisis par autorité de justice à Tehuantepec pour payer les dettes de la compagnie.

Dans ce désordre scandaleux, ceux qui en souffraient davantage étaient les petits créanciers, les ouvriers surtout et les voyageurs qui, en payant leur place à la Nouvelle-Orléans ou à San-Francisco, ne se doutaient guère des désagréments qu'allait leur présenter leur passage sur l'isthme. Sur les annonces magnifiques des journaux américains, ils s'embarquaient pour Minatitlan, d'où on les remontait à Xuchil tant bien que mal ; trop heureux s'ils parvenaient à gagner cette station en bateau à vapeur. Au cas contraire, il fallait naviguer en bongo ; tandis qu'on ramait péniblement en amont du fleuve, un canot, monté par des hommes plus vigoureux, emportait la malle qu'accompagnaient un

petit nombre de privilégiés. Ceux-ci arrivaient à Xuchil et de là couraient au galop sur Lachivela pour descendre ensuite à la Ventosa. Le steamer du Pacifique, contracté par la compagnie pour s'arrêter à jour déterminé, prenait aussitôt la malle et partait. Quelques heures plus tard, les autres voyageurs arrivaient à Tehuantepec, où ils étaient obligés d'attendre quinze jours, d'autres fois un mois, logés dans de misérables hôtels où d'ordinaire ils vidaient leur bourse. Plusieurs fois même, grâce à ce désordre, le courrier même arriva trop tard et le bateau partit sans l'attendre. Ce qui avait lieu pour l'aller, se répétait au retour. J'ai rencontré des voyageurs qui, après avoir payé un prix exorbitant pour leur passage, se sont vus ainsi abandonnés sur l'isthme et dans la nécessité de vendre tous leurs effets, habits et bijoux, pour pouvoir solder l'hôtel et continuer leur voyage. Voilà, dans sa triste vérité, l'histoire du chemin inter-océanique de Tehuantepec, telle que je la recueillis de cinq cents témoins et de mes propres yeux, telle que je commençai à l'entrevoir à mon arrivée à Xuchil.

C'est à cette situation ruineuse pour tout le monde que je dus de m'héberger durant trois jours à l'hôtel du capitaine Chamberlain. Je mourais du désir de quitter ce lieu détestable, mais j'avais beau presser Murphy en lui répétant que nous perdions un temps précieux, Murphy n'osait pas encore s'ouvrir à moi sur les misères et la lèpre de cette compagnie, dont il était un des principaux agents. Il n'y avait point

de chevaux pour aller à El-Barrio, et quant aux voitures, elles étaient sous séquestre à Tehuantepec, les créanciers n'ayant laissé partir en dernier lieu que celles qui avaient été strictement nécessaires pour transporter les voyageurs qui avaient pris nos places sur le Guazacoalcos.

Enfin, le dimanche 22 mai, on nous amena vers trois heures de l'après-midi quelques haridelles plus efflanquées que celle de don Quixote, de l'aspect le plus pitoyable, mais harnachées plus pitoyablement encore. Il fallait en prendre son parti. Murphy, Hargous et moi, montons les plus décentes; mais après une marche d'environ dix minutes, ma bête refuse d'aller plus loin; j'étais trop lourd pour elle. Murphy s'amuse un moment de ma détresse, puis il me propose de rentrer à l'hôtel. J'accepte ; encore mieux valait passer la nuit dans cette baraque, que la perspective de voir ma monture tomber d'épuisement au milieu des bois et d'être dans la nécessité de faire cinq ou six lieues à pied dans ces solitudes si brûlantes durant le jour. Je soupçonnai plus tard Murphy de m'avoir fait grimper sur cette misérable bête dans le dessein arrêté de m'empêcher de partir. M. Rieken, secrétaire de l'ingénieur en chef, était arrivé de la veille pour savoir si Murphy apportait des fonds des États-Unis ; je lui avais été introduit comme d'usage, et Rieken nous avait conviés, avec quelques amis, à un souper que j'avais refusé pour pouvoir quitter plus tôt Xuchil. Quant à mon compagnon, il ne s'en allait qu'à regret ; aussi parut-il

enchanté en me voyant rentrer avec lui à l'hôtel. Il donna immédiatement des ordres pour me faire chercher une autre monture, me promettant de se mettre en chemin avec moi sans autre délai après le souper.

Ce souper devait nous offrir les chefs-d'œuvre du cuisinier de Chamberlain. J'avais quelque espoir. Ma déception n'en fut que plus cruelle, en voyant apparaître l'éternelle omelette au jambon rance, le riz à l'eau et le café ordinaire, tout cela accompagné d'un pudding de l'invention du chef, mais que la plus affreuse gargote de Paris ou de Londres n'oserait avouer. Tout le monde, excepté Hargous et moi, en mangea avec délices, arrosant le tout, sans mesure, de xérès, de madère, de champagne et autres liquides magnifiquement titrés à l'instar de nos capitaines américains. On but et mangea depuis neuf heures du soir jusqu'à une heure du matin, et lorsqu'il fallut se mettre en chemin, presque tous étaient ivres. Mais on était accoutumé à ce genre de vie, c'était celle de l'isthme. Tandis que la plupart des conviés s'étendaient lourdement à droite et à gauche pour dormir, Rieken et Murphy enfourchaient en chancelant leurs bidets ; je me mets en selle, de mon côté, ainsi qu'Hargous, et nous voilà vers une heure et demie chevauchant enfin sur la route américaine.

Au sortir de Xuchil, on entre immédiatement dans la forêt que l'on parcourt dans un espace de plusieurs milles par le tracé appelé *la Picadura;* il a remplacé un ancien sentier de mulets du temps des

Espagnols qui s'élevait jusqu'à la Hacienda de Boca del Monte. Au dire de mes compagnons, cette route est fort pittoresque et présente, en quittant Xuchil, les aspects les plus grandioses. Mais il faisait nuit et il m'était impossible, malgré l'éclat étincelant des étoiles, de discerner, si ce n'est d'une manière extrêmement vague, le paysage qui nous environnait. A la hauteur de l'ombre noire qui se projetait des deux côtés, je jugeais de celle des arbres entre lesquels la route était pratiquée. Une autre raison m'eût empêché, d'ailleurs, de remarquer ces beautés, si j'avais été à même de les discerner. Rieken, avec Hargous, était de plus d'un mille en avant; Murphy, avec qui j'étais resté en arrière, avait surmonté les fumées de l'ivresse du souper; mais sa tête s'était alourdie, et un sommeil invincible, accru par l'air balsamique que nous respirions au milieu des bois, le faisait à chaque instant retomber sur le pommeau de sa selle. Son cheval alors s'arrêtait et le cavalier en dormait de plus belle. Je m'évertuais inutilement à le battre et à crier aux oreilles de mon compagnon de route, en lui rappelant les dangers d'une telle position. Je redoutais d'autant plus de le laisser seul, que ces forêts sont remplies de tigres et qu'il serait inévitablement devenu leur proie, lui et sa bête, s'il s'en était rencontré sur son passage. Au bout de deux ou trois heures d'une marche lente et saccadée, se sentant hors d'état de continuer ainsi, il me conjura de le laisser dormir un moment au pied d'un arbre; j'y consentis, espérant qu'une fois

éveillé ensuite, il saurait secouer la pesanteur qui l'accablait. Il dormit une demi-heure, et comme le jour allait poindre, je l'éveillai en lui mettant dans la main une serviette trempée d'eau dont il s'arrosa la tête et le visage. Nous remontâmes aussitôt à cheval.

La route que nous suivions circulait aux flancs d'une chaîne de collines qui, s'élevant au sud du Rio-Jaltepec, vont se relier au sud-ouest aux premiers contre-forts de la Cordillère; des deux côtés se montrait la forêt déjà déflorée et déchirée çà et là par les travaux américains, mais grande encore et majestueuse, surtout en ce moment de ce silence et de quiétude qui précède le lever du soleil. L'étoile du matin, ce soleil passant, comme disent les Indiens qui continuent à l'adorer comme une divinité, montait au firmament avec une splendeur inconnue à nos contrées, et que j'ai prise plus d'une fois pour celle de la lune. Devant son éclat, les autres constellations commençaient à pâlir, et je sentais déjà cette fraîcheur extrême qui accompagne la rosée matinale sous les tropiques. Elle acheva d'éveiller Murphy. Le ciel blanchissant se colorait à l'orient d'une teinte de rose. Nous descendions précisément le sommet d'un des coteaux d'où jaillissent les sources *del Arroyo del Amate;* à nos pieds s'étendait une série de vallons frais et humides où continuait à régner un calme parfait et le silence le plus profond. Mais bientôt les premiers rayons du soleil venant à poindre au-dessus des cimes lointaines des monts de

Chimalapa, la brise se leva sous son action vivifiante, remplissant la forêt de murmures, de sonorité et de vie; puis, sous la force croissante de sa chaleur, la terre et les eaux fumèrent; de toutes parts les vapeurs qui s'élevaient du fond des rivières et des profondeurs humides des bois, enveloppèrent le paysage d'un voile de brumes légères, en lui donnant l'aspect d'un lac immense où les angles aigus de la forêt se projetaient çà et là comme autant de promontoires ou d'îles couvertes de feuillage. La vallée résonnait des mille bruits qui animent au matin les solitudes tropicales; les cris, les gazouillements des oiseaux, le frémissement métallique des insectes aux cent voix stridentes, qui font croire cent fois que la forêt est habitée par des êtres humains; tout dans la nature saluait le retour et la marche de l'astre que les Indiens adoraient comme le maître suprême de la terre et des cieux. A mesure qu'il montait à l'horizon, le voile blanchâtre du brouillard, déchiré par la brise, se roulait comme des masses de neige au flanc des collines où la chaleur croissante du soleil achevait de le dissiper.

C'est au milieu de ces changements merveilleux que nous arrivâmes au poste américain, dit le *Camp de XV Milles*, station ordinaire des voitures de la ligne de Tehuantepec. Il était sept heures du matin. Au fond d'un vallon triste et solitaire se dressait, sur quelques piquets, un hangar ouvert à tous les vents; c'était le reste à demi ruiné d'un des campements installés par les employés de la compagnie

pour les travaux de la route. Quelques étais, supportant des claies formées de bâtons grossiers à quatre pieds au-dessus du sol, servaient à la fois de lits, de bancs et de sofas dans cette demeure qui, elle aussi, se décorait du titre fastueux d'hôtel; mais celui de Xuchil était un palais en comparaison. Pour tout ameublement, on y voyait un fourneau en fer de fonte ou cuisinière américaine, et deux ou trois mauvaises planches établies sur des caisses vides de vin de Bordeaux. Sur le fourneau bouillait une marmite ébréchée avec des frijoles ou haricots mexicains et une antique cafetière privée de son anse et de son couvercle. Au lieu du sabre du capitaine Chamberlain, nous avions ici la robe médicale du docteur Chandler, l'hôtelier de céans; c'était un homme de trente-cinq ans environ, long et maigre, sale et les cheveux en désordre, n'ayant sur le corps qu'une chemise jadis blanche avec un pantalon de toile déchiré aux genoux, un pied chaussé d'une botte à revers sans couleur locale et l'autre d'un antique soulier jaune, garni de marroquin rouge. Les seuls êtres vivants avec le docteur étaient un jeune Indien zapotèque, un peu moins vêtu que son maître, âgé de quinze à seize ans, et un petit bélier en guise de barbet.

En entrant sous le hangar, j'aperçus, étendus sur le sofa, Rieken et Hargous, ronflant comme deux trombonnes de village; à quelques pas d'eux était couché un bon garçon d'Italien, natif de Rome, que je n'ai connu que sous le nom d'Hector. C'était un

fils de famille, déserteur de la maison paternelle et qui était venu sur l'isthme avec Murphy, à qui il avait été recommandé. Durant le souper il avait enfourché une des haridelles de Xuchil et nous avait précédés de quelques heures à l'*hôtel Chandler*, où il avait pris *un lit* en nous attendant. Il dormait profondément, et Murphy ne tarda pas à en faire autant. Pour moi, mon envie de dormir avait disparu avec le jour ; je me contentai de m'asseoir sur une planche et d'observer le logis et ses habitants. Le docteur Chandler s'évertuait autour de moi, charmant de grâce et de gentillesse avec sa botte et son soulier jaune ; il parlait de son hôtel ni plus ni moins que l'eût fait le propriétaire du *Métropolitan* ou d'*Astor-house* à New-York, se plaignant de l'ingratitude des pratiques et de la négligeance de la compagnie à son égard. Je bâillais sans façon en l'écoutant, car je mourais de faim. Dans mes précédents voyages, je m'étais constamment fourni de provisions en abondance, et en passant parmi les Indiens, j'avais rarement manqué de trouver des œufs ou un poulet. Ici, malheureusement, comptant un peu trop sur la civilisation yankee et sur les promesses de mes compagnons de route, j'étais entièrement pris au dépourvu et je ne trouvais même pas une galette à manger. Tout ce que cet aimable docteur put m'offrir fut une tasse de bouillon de frijol qu'il me fit gentiment payer la valeur de six réaux.

Un peu avant neuf heures, Murphy et les autres s'éveillent. Ils prennent comme moi une tasse de

bouillon de frijol : nous serrons la main au docteur, qui nous fait son salut le plus gracieux ainsi que son bélier, et nous remontons à cheval. La route, en sortant du camp de XV Milles, n'offre rien de remarquable durant plusieurs heures ; percée en plaine à travers la forêt, elle était large et belle, présentant de chaque côté une merveilleuse et riche futaie, comme les vieilles avenues de nos châteaux. Vers midi, nous arrivons au bord d'un grand ruisseau : c'est l'*Arroyo de la Tortuga*, l'un des affluents du *Rio Jumuapa*, auquel il s'unit quelques pas plus bas ; ses eaux roulent avec rapidité au fond d'un ravin sous de riches ombrages. Nons y trouvons un campement de charpentiers américains, occupés à construire un bac pour faire passer la rivière aux voitures et aux voyageurs. Comme ils allaient déjeuner, ils nous invitent cordialement à rompre un biscuit et à prendre une tasse de café avec eux. Quelques instants après, nous remontons en selle et passons à gué le ruisseau ; mais à peine avons-nous avancé cinquante pas, que nous trouvons le Jumuapa, en travers duquel j'aperçois la moitié d'un pont de bois qui n'a jamais été terminé.

Cette rivière sort par cascades des montagnes de Guichicovi au sud-ouest, et s'unit au Guazacoalco à quelques milles au-dessus de Xuchil. Son cours ici est large, quoique peu profond ; ses eaux, d'une transparence surprenante, roulent avec lenteur tantôt entre des monceaux de pierres noires et d'ar-

bres bouleversés, tantôt sur un lit de cailloux et de sable fin. A l'un et à l'autre bord, des bois magnifiques s'arrondissaient en arceaux verdoyants au-dessus de la rivière, qui s'éloignait sans bruit à notre gauche, sous une longue perspective d'ombre et de lumière. Au sommet de la berge, on ne voit ni hameau ni village, mais seulement quelques huttes couvertes en feuilles de palmier; l'une d'elles, récemmentconstruite, était encore une hôtellerie américaine, qui prenait le nom de *Ladd's hôtel*, de celui de son propriétaire. C'était un grand garçon, à l'air doux et honnête; malgré la nouveauté de son établissement, il y avait bien plus de propreté et de confort qu'à Xuchil, et, au bout de deux heures d'attente, il nous servit un déjeuner supportable et auquel nous fîmes tous honneur.

Cet endroit porte dans le pays le nom de *Paso de la Puerta;* il est à peu près sur la même latitude et à 10 ou 12 milles de *Mal-Paso*, qui s'appelle ainsi à cause du brigandage auquel les voyageurs y étaient exposés naguère. On entre, aussi bien par l'un que par l'autre côté, aux plaines de *Sarabia*, célèbres dans la contrée pour leur étendue et par leur nudité, qui contraste avec la fertilité luxuriante des parties environnantes; il y a cette différence, cependant, qu'en passant du Mal-Paso à San-Gabriel Boca del Monte, on traverse presque constamment de hautes et sombres forêts, suspendues aux flancs des coteaux qui séparent la rivière de *Sarabia* du haut Guazacoalco. Ici, au contraire, du moment qu'on a laissé

derrière soi le Jumuapa, on entre dans les plaines qui s'étendent de la Puerta jusqu'au pied des monts également dits de *Sarabia*, et qui se détachent de ce côté des montagnes de Guichicovi.

Il était près de quatre heures lorsque nous reprîmes nos montures pour continuer notre route ; il restait environ de 9 à 10 milles pour gagner la station américaine dite de *Sanderson*, du nom de la propriétaire de la maison qui y servait d'hôtellerie. Murphy m'assure qu'il n'y a qu'un seul chemin de tracé dans la plaine, qu'il est tout droit et qu'on ne saurait s'y perdre. Désireux de voir le pays avant le coucher du soleil, je m'élance en avant avec Hector, et nous chevauchons gaiement, comptant bien arriver de bonne heure au gîte. La savane où s'étendait la route était telle qu'on me l'avait décrite, légèrement ondulée, et le regard l'embrassait au loin avant de rencontrer les hautes cimes des forêts qui couvrent le pays environnant. Le sol rouge et sablonneux ne présente qu'une couche mince de terre végétale, qui donne naissance à une herbe courte et rabougrie ; les ruisseaux sont pauvres et se dessèchent après la saison des eaux, et ce n'est guère qu'au fond de ravins, formés par les pluies, qu'on rencontre quelques bouquets d'arbres et des terrains propres à la culture.

Hector espérait, tout autant que moi, arriver promptement à l'auberge, mais nous comptions sans notre hôte. Déjà nous avions marché deux bonnes heures sans nous arrêter, le soleil était tombé

tout à coup derrière les hautes montagnes qui se dressent à l'ouest et qui allongèrent rapidement leurs ombres sur la plaine. Le crépuscule n'avait duré que quelques minutes, et nous n'avions plus pour nous guider maintenant que la lueur incertaine des étoiles, qui brillaient au firmament. Dans un bois, un sentier se retrouve, si légers que soient ses indices ; mais, dans ces immenses savanes que l'homme commençait à peine à parcourir, ses traces étaient fort peu visibles pour des voyageurs aussi inexpérimentés que nous. De loin en loin, cependant, nous retrouvions quelques marques, comme des roues d'un chariot, et sur cela nous continuions à cheminer. Enfin, une lueur se montre devant nous. Évidemment, disons-nous, ce doit être l'auberge de Sanderson : pleins de joie, nous piquons de ce côté. Nous courons encore pendant une demi-heure ; mais, à mesure que nous avançons, nous doutons de notre espérance. La lueur, que nous avions toujours devant nos yeux, devient une lumière immense qui couvre toute notre droite, et je reconnais avec dépit qu'elle est causée par les flammes d'une forêt à laquelle apparemment on a mis le feu, pour y substituer un champ de maïs. Pour mettre le comble à notre embarras, nous arrivons à un point où le chemin se partage en fourche ; l'un continue à droite, avec quelques ornières presque imperceptibles, vers la forêt incendiée ; l'autre à gauche dans une direction que l'obscurité nous empêche de discerner. Dans notre perplexité, nous

descendons de cheval pour faire une reconnaissance plus complète. Cet examen ajoute encore à notre anxiété ; Hector prétend qu'il faut marcher à droite, mais je suis d'avis de suivre à la gauche. Je l'engage à pousser quelques cris, dans l'espoir que Rieken et Murphy, qui doivent se trouver derrière nous, entendront sa voix ; mais rien, pas même un écho n'y répondit.

— Restons ici, lui dis-je alors, et attendons qu'ils arrivent ; ils ne peuvent tarder à nous rejoindre.

Mais, intérieurement, je craignais que nous n'eussions pris un sentier pour un autre et que nous ne fussions obligés, en fin de compte, de passer la nuit entière dans la plaine. Non pas que je redoutasse le moins du monde de dormir à la belle étoile ; la nuit était si douce, si lumineuse et si transparente, que c'eût été un véritable plaisir dans cet incomparable climat ; mais nous étions dans le voisinage de la forêt, qui brûlait toujours à 4 ou 5 milles de nous, et les bêtes fauves, chassées par les flammes, pouvaient fort bien être tentées de venir flairer la chair humaine dans la savane ; j'étais sans armes, et Hector n'avait plus qu'un petit nombre de capsules à son revolver. Pour lui, ignorant absolument les dangers que pouvaient offrir ces contrées inhabitées, il n'en soupçonnait aucun ; aussi me gardai-je bien de lui communiquer mes réflexions. Tout à coup je le vois armer son pistolet ; il va tirer, dit-il, pour donner avis de notre situation à nos compagnons

restés en arrière. Je voulais l'en empêcher, craignant que le bruit n'attirât de notre côté un tigre ou un lion ; mais comment le lui dire? Le coup part. L'oreille tendue, l'œil fixe et dilaté vers le bois enflammé, j'écoute: dans le même instant, je crois entendre au fond de la plaine un soupir lointain qu'accompagne un rugissement étouffé. Nos bêtes grattent le sol avec les sabots, reniflant, ce me semble, avec inquiétude. J'avoue que j'eus peur : un horrible frisson me courut dans toutes les veines; c'est un tigre, me dis-je, il ne peut être bien loin. Hector ne se doutait de rien; mais il fut lui-même frappé du même bruit.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il.

J'allais lui répondre, lorsqu'un nouveau son arriva à mes oreilles. Je respirai ; ce son était celui d'un pas cadencé, léger encore, mais régulier comme celui de chevaux marchant à l'amble.

— Ce sont eux, c'est Murphy et Rieken , dit Hector.

C'étaient eux, en effet. Quelques instants après, ils nous avaient rejoints. Je leur expliquai comment nous avions douté de notre route.

— Elle est tout droit devant vous, répliquèrent-ils ; celle de droite s'engage dans la forêt et regagne plus loin des sentiers qui mènent à San-Juan Guichicovi.

Je n'en demandai pas davantage, et, sans leur parler de la terreur dont leur présence venait de me délivrer, je remontai à cheval et continuai avec eux,

ainsi qu'Hector. Une heure après, nous discernions de nouvelles lumières ; c'étaient celles de l'hôtel Sanderson, où nous ne tardâmes pas à arriver. L'habitation ressemblait à celle de Xuchil : c'était une longue baraque en planches, divisée comme la première en plusieurs compartiments, ayant à l'entrée la buvette, et ensuite la salle à manger où les frères Tillmann, qui tenaient la maison, nous firent immédiatement servir le souper. Nous eûmes des œufs avec une poule au riz, et pour dessert une tasse de café au lait, luxe inusité depuis que j'avais quitté la table hospitalière de M. Allen, à Minatitlan. Le dortoir suivait la salle à manger, et les lits s'y trouvaient rangés dans le même ordre qu'à Xuchil. Aussitôt après le souper, je me retirai ; mais Murphy, pris d'une migraine violente, reste de la petite orgie de la veille, resta sur pied toute la nuit et nous empêcha tous de dormir. Le *bar-room*, d'ailleurs, s'était changé en un tripot où hôtes et hôteliers jouèrent jusqu'au matin, avec des éclats de voix et des jurements qui eussent tenu éveillées jusqu'aux marmottes de la Savoie.

Dans l'impossibilité de jouir d'aucun repos, je me levai de bonne heure, afin de contempler à l'aise le spectacle des montagnes voisines au soleil levant : c'était toujours la plaine comme la veille, avec ses ravins maigrement arrosés et boisés ; mais au delà du site de Sanderson's, elle se rétrécit considérablement, resserrée qu'elle est entre les chaînes secondaires de la Sierra qui la séparent, à l'est, des forêts

de Boca del Monte, et au sud, des eaux du Sarabia et du Malatengo. J'espérais que nous aurions continué dans la matinée; mais je pressai inutilement Murphy de profiter de la fraîcheur pour gagner l'intérieur du pays. Quoique sensible aux attentions dont j'étais l'objet de la part de mes compagnons de route, surtout de la part d'Hargous et de Murphy que je ne saurais oublier jamais, j'étais fatigué cependant de la vie d'aventurier yankee que je menais avec eux, depuis huit jours, et qui m'ôtait toute ma liberté individuelle. Il me tardait d'arriver au Barrio de la Soledad afin de recouvrer mon indépendance, et de retrouver la politesse espagnole, ainsi que les Indiens, dont je préférais l'hospitalité simple et sans ostentation aux prétentieuses et détestables hôtelleries américaines. Mais ce pauvre Murphy eut la migraine la plus grande partie du jour; ce fut donc à grand'peine qu'on parvint à le faire monter à cheval vers quatre heures du soir. Une fois en selle, il reprit sa gaieté et oublia complétement son mal de tête.

Après avoir traversé les eaux du Sarabia, on continue encore, durant l'espace de quelques milles, à parcourir la savane, ondulée et boisée par intervalles; on laisse à gauche la hacienda de Boca del Montè, qui se trouve à peine à un mille et demi du tracé américain. Mais les bois forment déjà des bouquets plus épais, et les ondulations de la prairie deviennent de véritables collines, aux flancs chargés de beaux ombrages, sous lesquels roulent

avec rapidité des ruisseaux limpides qui vont se joindre un peu plus loin au *rio Mogané*, l'un des affluents du Malatengo. Dans leurs sombres profondeurs je découvre de mystérieuses beautés qui donnent au payage un caractère de plus en plus pittoresque ; mais le soir projette déjà ses ombres sur les avenues de la montagne où nous venons d'entrer, et les dernières splendeurs du soleil s'éteignent dans des flots d'or et de pourpre au-dessus des crêtes voisines, au moment même où j'invoquais plus ardemment la lumière pour en admirer les détails. Depuis une demi-heure nous avions passé le Mogané ; il restait juste assez de ce court crépuscule, qui précède la nuit sous les tropiques, pour me permettre de discerner, sur l'observation de Murphy, plusieurs *tumuli* couverts de verdure et le soubassement pyramidal d'un *teocalli*, ruiné également, enveloppé d'un manteau de végétation. C'était la première trace de l'antique civilisation indigène que je voyais depuis mon retour en Amérique. Je voulus le contourner, malgré l'obscurité croissante sous la haute futaie qui nous environnait, tout en faisant remarquer à mon compagnon des restes de fortifications anciennes autour de ces débris. La rivière *Pachiné*, qui vient du sud-ouest s'unir au Malatengo, roule dans un large et profond ravin, baignant la base de ce site curieux, auquel il servait autrefois de circonvallation. Du moment que nous eûmes traversé cette petite rivière, nous entrâmes sur le territoire de San-Juan Guichicovi, dont ces

débris rappellent les anciennes destinées ; ils me rappelaient à moi le souvenir des Mijes, de cette nation vaillante qui combattit si longtemps pour son indépendance, en tenant tête tour à tour aux Chiapanèques, aux Mixtèques, aux Zapotèques et aux Mexicains, et qui a su la garder encore presque intacte aujourd'hui, en dépit de la conquête espagnole.

C'est dans ce ravin que nous descendons en quittant le promontoire où s'élève la pyramide, et nous continuons à marcher dans ses profondeurs, en suivant en amont les sinuosités du Malatengo, que nous traversons à plusieurs reprises. On dit que le paysage présente ici des effets fort remarquables ; mais il est nuit, et elle est d'autant plus obscure, que nous cheminons entre deux remparts de terre ou de rocher dont je ne puis pas même distinguer la couleur. Nous faisons un ou deux milles dans les ténèbres les plus compactes ; ce n'est qu'au moment de remonter du ravin à la plaine que je vois, non une lumière, mais des millions de points lumineux qui se balancent dans l'espace, se heurtent, se choquent, s'entre-croisent de toutes les manières dans le feuillage, à quelques pas de nous, formant une illumination fantastique dont on pourrait difficilement se faire une idée ; on eût dit des milliers de fantômes invisibles, courant les uns après les autres en ne laissant voir que les feux de leurs flambeaux. Je restai quelques minutes avant de pouvoir me rendre compte de ce spectacle féerique. En me rap-

prochant, j'en reconnus la cause : des myriades de lucioles volaient dans les arbres bordant le ravin, qui ressemblaient en ce moment aux bosquets enchantés des jardins d'Armide. Jamais je n'avais vu la réunion de tant de mouches luisantes à la fois, et l'on sait qu'au Mexique elles sont d'une grosseur et d'un éclat éblouissant.

Elles disparurent derrière nous avec les bocages qui couronnent le ravin du Malatengo, et nous arrivâmes quelques instants après à un rancho misérable, décoré du nom d'hôtel, comme les baraques de Xuchil et de Sanderson's et le hangar du docteur. Celui-ci était tenu par un Américain qu'on appelait Nash, ancien soldat de la suite de Walker au Nicaragua ; mais ayant trouvé plus de profit à abandonner les flibustiers, il leur avait tourné le dos pour se ranger avec l'ennemi. Après la guerre, il était passé au Guatémala, d'où il était arrivé, exerçant diverses petites industries, jusqu'au rancho qu'il avait loué et transformé en hôtel. Nash était en manches de chemise, chaussé, à peu de chose près, comme le docteur Chandler, et tout aussi empressé que lui autour de ses hôtes. Mais il leur donnait une cuisine infiniment supérieure. Les Américains, en général, le regardaient comme un traître, et ne pouvaient le souffrir. Quant à Murphy, de qui j'obtins ces détails, il n'en faisait que rire, et il lui donna en arrivant une poignée de main tout aussi cordiale qu'au capitaine Chamberlain. L'intérieur du rancho était occupé tout entier par les prépara-

tifs du souper, John Hargous et quelques autres, qui nous avaient précédés, ayant annoncé à Nash un supplément de convives. Plusieurs indiennes zapotèques, formant le harem de ce sultan yankee, trituraient le maïs sur le *metlatl*, ou pierre à moudre le grain, pétrissaient les *tortillas* ou galettes, qu'elles mettaient cuire ensuite sur un large *comal*, ou tourtière mexicaine, montée sur trois pierres, qui faisaient l'office de fourneau ; d'autres faisaient frire les œufs et poulets, et Nash s'évertuait à nous préparer un potage sur lequel il comptait pour rétablir sa bonne renommée, gâtée par sa désertion. Il dressa son souper sur des planches étayées sur des caisses vides, et si la table n'était pas luxueuse, je dus convenir que son potage était bien le meilleur auquel j'eusse goûté depuis Minatitlan. La plupart des compagnons de Murphy étaient arrivés ici presqu'en même temps que nous, qui à cheval, qui à pied ; tous prirent gaiement comme nous leur part du festin, en dedans ou en dehors du rancho, sans penser davantage à la petite trahison de l'hôtelier.

Vers onze heures, le rancho se vida peu à peu. Chacun se retira pour dormir, à droite et à gauche, à la belle étoile, et je demeurai seul avec Murphy et Hargous qui, après avoir tenté d'y établir leur couche, l'abandonnèrent à leur tour, ne pouvant résister à la chaleur qui s'y était concentrée. Moins sensibles qu'eux à cette incommodité, je me réjouissais de garder la cabane pour moi seul, et je com-

mençais à fermer l'œil, étendu sur les planches dont on avait fabriqué la table, deux heures auparavant, quand je m'éveillai subitement au grognement de deux ou trois porcs et d'autant de chiens, qui étaient venus silencieusement se coucher à trois pas de moi. Qu'on ajoute à cela une nuée de moustiques, bourdonnant tumultueusement autour de ma tête, et l'on aura une idée du genre de repos que promettait l'abri du rancho. Une heure suffit pour m'en dégoûter. J'emportai sous le bras ma couverte et une moustiquaire, que je me hâtai d'aller dresser en plein air, comme avaient fait Hargous et Murphy. Un des camarades de route, qui ne dormait pas encore, se met à rire de ma déconvenue, et m'apporte quatre perches, où il m'aide à placer mon pavillon. Un grand hamac de toile indigène, plié en cinq ou six, me sert de matelas, et je m'étends enveloppé de ma couverte, la tête appuyée sur mon sac de voyage, en guise d'oreiller. La nuit était calme et sereine au delà de toute expression; une fraîcheur douce et embaumée des émanations lointaines de la forêt, répandait dans mes sens une langueur délicieuse qui contrastait avec l'air chaud et vicié que je respirais quelques instants auparavant.

Au-dessus de ma tête des milliers d'étoiles d'or, d'une grosseur inaccoutumée, se détachaient de la voûte azurée qui, jusque dans ses profondeurs infinies, paraissait inondée d'une sorte de poussière lumineuse, où mon œil captivé cherchait sans

cesse à découvrir de nouvelles constellations. Cette magnificence, à quoi rien ne se peut comparer dans les froides régions de notre Europe, m'entraînait de rêverie en rêverie; je me transportais dans un monde idéal, me figurant les temps antiques, où les pères de la race humaine fondaient dans la Chaldée la science astronomique ; sous la gaze entr'ouverte de ma moustiquaire, ma vue descendait tour à tour ou remontait de la terre au firmament, s'égarant dans le demi-jour douteux qui rendait les ténèbres transparentes, et donnait une forme à tous les caprices de ma pensée. Dans cette contemplation délicieuse, j'oubliai peu à peu le ciel et la terre, les moustiques et le rancho de Nash : mes yeux appesantis se fermèrent, et je dormis bientôt d'un sommeil profond.

V. *Petapa et la nation des Mijes. Causes de la révolution mexicaine. Grottes du Guiexila.*

Je m'éveillai au bruit des voix qui m'appelaient. Il faisait grand jour. Le soleil s'élevait à l'horizon dans un océan de nuages diaprés de rose et d'orangé, lançant ses feux au-dessus des hautes collines de *Cabeza de Tigre*, de *Guie-Vixia* et de *Xochiapa*. Pendant que Nash apprête le déjeuner, je me hâte de faire ma toilette, tout en inspectant le pays que je n'ai pu reconnaître la veille. A six heures, chacun achève de prendre son café et l'on se remet en selle, après avoir donné au déserteur de Walker une poignée de main plus cordiale que la

nuit d'avant. Au bout de la vallée où Nash avait planté ses pénates, la route s'élève en serpentant aux flancs des contre-forts du mont *Guiexila*, suivant en amont le cours du *Rio de Xochiapa*, que l'on considère comme le principal des affluents du Malatengo ; mais, avec les rives encaissées du Pachiné et les hauts tumuli des Mijes, on laisse derrière soi les dernières traces de cette nature vivace, de cette végétation splendide, où se roulent, entre les richesses exubérantes des tropiques les eaux multiples qui apportent leur tribut à la vallée du Guazacoalco. Tout change, tout prend un caractère plus distinct et plus prononcé à mesure que l'on approche des plateaux supérieurs de la cordillère, le climat, le sol, l'aspect de la végétation et des montagnes. L'air est sec et chaud ; le roc blanc et friable se montre fréquemment à la surface de la terre grisâtre et raboteuse, couverte de grandes herbes flétries et que ne suffisent pas à féconder les longs mois de la saison pluvieuse. La transformation est complète : mais à côté de cette stérilité relative, il se présente un avantage qui la compense amplement aux yeux de l'Européen qui voyage dans ces contrées : c'est l'absence de moustiques et surtout de ces moucherons si nombreux et si incommodes à la suite de l'époque des eaux, qu'on appelle *rodadores* (1). L'entrée au plateau de Xochiapa, où l'on

(1) *Rodadores*, c'est-à-dire *Rodeurs ;* c'est un moucheron gros à peine comme la tête d'une épingle, fort incommode, qui entre dans la bouche, les yeux et les oreilles. Les Américains le redoutaient beaucoup ; c'est ce qu'en anglais on appelle *sand-fly*

débouche de la gorge du Malatengo, en arrivant au sommet des collines, le délivre entièrement de ces ennemis, et les moustiques ordinaires ne se rencontrent plus que de loin en loin, au fond de quelques vallons humides.

De ces hauteurs, on domine l'immense savane qui ondule au loin à nos pieds, et l'œil embrasse tout autour une foule de tableaux ornés de bois, de coteaux verdoyants et de montagnes capricieusement découpées. Par derrière, à l'ouest, on aperçoit les crêtes menaçantes de San-Juan Guichicovi, dont l'aspect dénudé attristerait le regard, si elles ne se présentaient si noblement encadrées dans l'azur splendide de l'horizon. Leurs lignes grandioses s'unissent par des mouvements pleins de grâce à ceux de ***Petapa***, que l'on voit s'abaisser tout à coup au sud, formant la vallée transversale de l'isthme de Tehuantepec où, par une suite de chaînes secondaires et de contre-forts inférieurs, elles se rattachent subitement, du côté opposé, à la sierra gigantesque de la frontière chiapanèque. Les monts de la Guacamaya et de Mazahua sont les principaux anneaux de ces chaînes, et leurs plus hautes cimes, ombragées de riches forêts de pins, atteignent à peine 1,500 mètres au-dessus du niveau du Pacifique. En avant de ces montagnes, s'étendait à nos pieds la plaine de Xochiapa, terminée à quelques milles de distance par les collines de la ***Majada*** et de la ***Mesilla***. C'est dans ce bassin désert, ondulé de coteaux escarpés et rocailleux, en-

trecoupé de bas-fonds marécageux et de fondrières, que se forment les sources du Rio de Xochiapa. Ces coteaux, ainsi que les prairies intermédiaires où paissent les troupeaux d'une métairie voisine, appelée la *Hacienda Antigua*, sont parsemées d'avocatiers et de bouquets de chênes verts rabougris qui ne montrent de vigueur qu'au bord des ruisseaux. Je vis en passant quelques débris de constructions espagnoles et des tertres de forme pyramidale, qui paraissaient avoir servi de base anciennement à des édifices indigènes.

Après avoir cheminé durant plusieurs heures sur la route directe des Américains à Tehuantepec, nous la laissons à notre gauche pour prendre à droite un embranchement, également tracé par eux, et se dirigeant sur le *Barrio de la Soledad*, bourgade de la nation mije, qui doit être le terme de mon voyage avec Murphy et les siens. Nous nous rapprochons de plus en plus de la base des montagnes, et c'est par un des contre-forts du Guiexila, qui les relient à la chaîne inférieure de la Majada, que nous entrons au bassin de Petapa. Le chemin suit, en gravissant par les sinuosités d'une gorge peu profonde, les pentes d'une haute colline, à laquelle mes compagnons de route donnent le nom peu grammatical de *Niza-Conejo*. Au fond du ravin, roulent les eaux du Malatengo, dont le cours principal se forme de la rivière de Petapa et de ses affluents. Ses flancs arides sont tapissés d'une herbe rare et desséchée, avec quelques chênes espacés

de loin en loin, poussant avec peine dans le sol gris et rocailleux où ils semblent attendre vainement la fécondation qui leur est nécessaire. Le temps n'était plus où les populations innombrables qui s'opposèrent si souvent aux entreprises des Espagnols, fourmillaient dans ces montagnes, qu'elles avaient su fertiliser par leurs travaux; mais on découvre encore beaucoup de vestiges d'ancienne culture. Dans les terres rouges, disposées en sillons horizontaux sur les pentes de ces immenses contre-forts, on ne saurait méconnaître les grands ouvrages, dont nous entretiennent les auteurs contemporains de la conquête, ouvrages, entrepris naguère par ces peuples industrieux, pour modérer l'écoulement des eaux, en retenant la terre végétale sur des terrasses emmuraillées, qui rappellent celles des Israélites dans la Palestine.

A mesure que nous avançons, le paysage devient plus aride et plus stérile. Les déclivités de la montagne, dépouillées de végétation, n'offrent que quelques broussailles flétries, mais pas le moindre ombrage : nous chevauchons sur la roche nue et brillante; elle brûlait sous le sabot de nos montures et nous renvoyait avec force les rayons du soleil de midi. Nous arrivons au point le plus élevé de ces collines à l'heure la plus ardente du jour; mais nous allons descendre au bassin de Petapa; il reste à peine un ou deux milles à faire pour gagner le Barrio. La vallée s'ouvre devant nous à un quart de lieue de distance où Murphy me signale une série de mame-

lons couverts de cassiers et d'autres arbustes épineux : c'est le site du pueblo. Au delà se dessinaient, dans un horizon sans nuages, la silhouette fantastiquement découpée des montagnes de la *Banderilla* et d'*Almoloya* qui couvrent, à l'ouest et au sud, le bassin de Petapa. En voyant d'en haut la verdure qui semble orner le fond de la vallée, je conçois l'espoir d'y trouver un peu plus de fraîcheur. Mais la chaleur y est encore plus étouffante ; une atmosphère lourde et presque sans humidité me saisit entre les broussailles où nous venons de descendre ; quelques ruisseaux d'eau croupie et malsaine coulent péniblement sous les buissons, dont le feuillage mince et les grandes gousses brunes laissent passer tous les rayons du soleil avec un redoublement de chaleur. Je m'en console cependant ; car au même instant j'entends la cloche du village qui sonne l'*Angelus* et dont le timbre argentin m'annonce enfin que j'arrive, et que j'arrive en pays chrétien. On ne saurait s'imaginer combien cette cloche, qui a bercé notre enfance, ranime de souvenirs et donne d'émotion, au sortir des forêts et des contrées sauvages que j'achevais de parcourir.

Quelques minutes après j'entrevoyais les premières huttes du pueblo, où dominait le portail élancé de sa blanche petite église ; elles sont groupées sur un mamelon couvert de broussailles verdoyantes, dont le tableau réjouit mes yeux blessés de l'éclat du soleil. Je pousse gaiement mon cheval vers la hauteur qu'il franchit rapidement ; me voilà traversant une

ruelle étroite de *ranchitos*, éparpillés sans ordre entre des haies de cactus étincelants et de toute forme, et je m'arrête avec Murphy devant une maison d'une apparence un peu plus complète, qu'on appelle l'*Hôtel Français*. Elle était propre, bien bâtie en pierre et en torchis, récrépie à la chaux, et plus confortable à l'intérieur qu'aucune des hôtelleries américaines que j'avais rencontrées en route : l'hôtel était tenu par M. Blanco, créole mexicain, en société avec un M. Belcher, Français. J'y fus cordialement salué à mon entrée par deux ou trois compatriotes : après les premiers compliments, nous passâmes à la salle à manger avec Murphy, Hargous et Rieken ; nous y trouvâmes un dîner passable, entièrement servi à la mode européenne et auquel nous fîmes tous également honneur. Dans l'après-midi, un autre Français se présenta pour faire connaissance avec moi : c'était M. Adrien Laffont, natif des environs de Bordeaux. Il était venu chercher fortune au Mexique et avait fini par s'établir planteur et négociant au Barrio de la Soledad, où il avait épousé la fille de Don Luis Calderon, le plus riche habitant de l'endroit. M. Laffont n'avait pas trente ans, mais il connaissait parfaitement le pays, ayant été employé par la Compagnie Louisianaise aux travaux du tracé américain. Après avoir causé quelques instants, il me conduisit à sa maison, une des plus commodes du Barrio, m'y offrant cordialement l'hospitalité. J'acceptai avec d'autant moins d'hésitation, que c'était l'unique

moyen de me séparer de mes compagnons de route et de résister aux importunités qu'ils auraient pu me faire pour m'engager à continuer avec eux jusqu'à Tehuantepec.

El Barrio de la Soledad, *Santo-Domingo* et *Santa-Maria de Petapa* sont aujourd'hui trois petits villages, groupés en triangle entre les contre-forts de la montagne de Guiexila, à moins de 3 milles de distance l'un de l'autre : leur population réunie s'élève à peine à 3,000 âmes, aux trois quarts Indiens. Des trois ensemble se composait, il y a cinquante ou soixante ans, la grande bourgade de Petapa qui comptait à cette époque plus de 10,000 habitants, de la même nation que ceux de Guichicovi ; encore n'étaient-ce là que les restes des anciennes villes indigènes de Guiexila, de Guievixia et de Guichilona, dont les débris existent dans les montagnes, environnées d'épouvantables précipices, à peu de distance des sites ou haciendas qui en ont gardé les noms. Toute cette région, comprenant, à l'est, les cimes de la Sierra de Macuilapa qui domine le village actuel de Zanatepec et les montagnes qui s'étendent, du côté opposé, vers Lachixila, baignées par la rivière de Tehuantepec, au sud, et, au nord, par celle de la Villa-Alta, jusqu'aux savanes où roulent les affluents de l'Alvarado et du Guazacoalco, appartenait à la même nation des Mixi ou Mijes, la plus renommée comme la plus vaillante de ces contrées. Déjà ils l'occupaient d'une mer à l'autre, lorsque les Wabi ou Huabes, chassés d'un pays lointain que

quelques écrivains disent être le Pérou, vinrent par mer débarquer à Tehuantepec, dont ils s'emparèrent. Du XIVe au XVe siècle, les rois zapotèques leur arrachèrent l'une après l'autre leurs plus belles provinces, et ils se virent réduits, pour défendre leur indépendance, aux sites les plus âpres et les plus glacés de leurs montagnes. Les exploits de leur dernier roi jetèrent quelque éclat sur leur nationalité expirante. Ce prince s'appelait Condoy. La légende, toujours amie du merveilleux, raconte qu'il n'avait ni père ni mère ; il sortit un jour des cavernes qui existent au pied du Cempoaltepec, suivi d'une puissante armée avec laquelle il chassa en quelques mois les ennemis de son pays et lui rendit momentanément son antique splendeur.

Prince d'un indomptable courage, Condoy était partout à la fois, battant tour à tour les Mixtèques et les rois du Zapotecapan, les Chiapanèques et les Zoqui, sans jamais être battu lui-même. Cette prospérité fut néanmoins de courte durée : les princes voisins, épouvantés des victoires de Condoy et comprenant le danger qu'il y avait à lui laisser consolider sa puissance, envahirent ensemble les provinces des Mijes à la tête de toutes leurs forces. Leurs villes furent ruinées, et Xaltepec leur capitale, qui passait pour une des plus florissantes de la plaine, sur un des affluents du Guazacoalco, fut prise après une longue résistance et livrée aux flammes. Condoy s'en échappa des derniers avec les débris de son armée : ses ennemis le traquèrent comme une bête fauve, sacca-

geant les campagnes et les cités, ruinant tout ce qui pouvait leur faire obstacle. Les Mijes désespérés trouvaient à peine un abri dans les forêts les plus sauvages, et ils en étaient réduits à envier les tanières des animaux féroces. Dans cette affreuse extrémité, le bruit courut tout à coup que Condoy avait disparu ; que fatigué de combats et désireux de donner le repos à ses sujets, il était rentré avec ses soldats chargés de dépouilles dans la caverne d'où il était sorti quelques années auparavant. Ce qui est certain, c'est qu'on ne le revit plus. On annonça qu'ayant fermé avec une grosse pierre l'entrée de la grotte, il en était sorti par une autre issue et qu'il était parti à la conquête d'une région lointaine, d'où il retournerait un jour pour régner de nouveau sur les siens. Quoi qu'il en soit, les Mijes vaincus demeurèrent soumis dès lors aux rois de la Mixtèque et du Zapotecapan, à l'exception d'un petit nombre qui, jusqu'à l'époque espagnole, continuèrent dans leur résistance dans les cantons austères qui environnent le Cempoaltepec.

Ce qui reste de cette nation sur l'isthme de Tehuantepec est disséminé actuellement en divers villages de la montagne. Entre les plus importants est celui de Guichicovi que j'avais laissé à ma droite en venant de la plaine de Xochiapa au Barrio. Ses habitants, tout en acceptant l'Évangile à leur manière, avec le joug de l'Espagne, n'ont pas pour cela renoncé à leur indépendance ; ils sont restés Mijes jusqu'au bout. En dépit des dominicains qui furent

leurs instituteurs dans la religion chrétienne, ils ont gardé une multitude de rites de leur paganisme antique, et ils continuent, ainsi que la plupart des populations indigènes de Chiapas et de Guatémala, à sacrifier, comme autrefois Israël, sur les hauts lieux. A leurs superstitions passées ils ont même trouvé le moyen d'en ajouter de nouvelles, et c'est l'élève des bestiaux qui leur en a fourni l'occasion. Dans les fertiles vallons qui existent au fond de leurs montagnes, les troupeaux rencontrent durant toute l'année des pâturages féconds : mais entre tous les animaux importés d'Europe, ce sont les mulets qui ont obtenu le plus de faveur aux yeux des Indiens de Guichicovi. Ils en font un commerce considérable avec Oaxaca, Chiapas et Tehuantepec : chaque année, au jour de la Saint-Jean, patron de leur église, il se tient dans leur village, comme dans la plupart des bourgs du Mexique et de l'Amérique Centrale, une foire qui est extrêmement courue de tous les pays environnants. Ce jour-là on ne voit, pour ainsi dire, que des mulets et des mules ; dans les sentiers de la montagne, dans les rues du pueblo, ce ne sont que muletiers, que *rancheros* et Indiens, conduisant, chassant en files nombreuses ces animaux devant eux. Comme d'habitude la fête commence à l'église, les majordomes des diverses confréries, réunis au *cabildo*, ou bâtiment de la municipalité, attendent, dans leur plus beau costume, le moment de s'y rendre : entre-temps on leur amène une mule, la plus belle du village, ornée de fleurs

et de rubans, et le chef de la confrérie de San-Juan lui adresse un discours en langue mije, comme à la représentante du génie de sa race bâtarde. Je ne saurais dire si l'animal y répond. Ce qui est certain, c'est que la municipalité se dirige ensuite vers l'église, conduisant la mule avec honneur. Le curé, revêtu du surplis et de l'étole, vient la recevoir à l'entrée du temple et l'asperge d'eau bénite. Qu'il le veuille ou non, il faut que la bête entre avec les majordomes et qu'elle assiste à la messe. C'est une condition *sine quâ non* que l'on impose au prêtre, lors de son installation, et à laquelle il doit se soumettre ainsi qu'à beaucoup d'autres, s'il veut qu'on le reçoive pour curé de San-Juan Guichicovi.

Dans la nuit après notre arrivée au Barrio, Murphy vint avec Hargous me faire ses adieux chez M. Laffont, comptant se remettre en chemin le lendemain de bonne heure. A ma surprise, je les rencontrai dans la matinée à l'hôtel où ils étaient logés. Des nouvelles étaient arrivées de Tehuantepec, et elles étaient des plus fâcheuses sous tous les rapports. Tout le monde sait quelle était alors, quelle est encore actuellement la situation du Mexique. Deux partis divisaient ce beau pays : l'un, soi-disant défenseur de l'Église catholique, occupait avec la capitale ses environs immédiats, ainsi qu'une portion de l'État fédéral et de ceux de Jalisco, de Guanajuato, de Queretaro, de la Puebla et de la Véra-Cruz ; à la tête de ce parti est encore aujourd'hui le général Miramon , officier jeune, actif, entrepre-

nant et rempli de courage, mais peut-être trop militaire et trop Espagnol pour être en état de conduire les rouages putréfiés de ce gouvernement. Dans le reste des États de la confédération mexicaine, on reconnaît nominalement l'autorité de Juarez, président du parti qui s'intitule libéral, quoique par la difficulté qu'il y a à correspondre avec ces diverses provinces, il y ait en réalité autant de présidents qu'il y a de généraux en chef ou de gouverneurs suprêmes. Fortifié à la Véra-Cruz, Juarez y a pour appui et pour porte de derrière le château de San-Juan de Ulloa, la mer et les vaisseaux des États-Unis (1).

Indien Zapotèque des montagnes voisines de l'isthme, Benito Juarez est l'élève d'un curé qui, après lui avoir enseigné la grammaire et quelque peu de latin, l'envoya poursuivre ses études au collége d'Oaxaca. Les races indigènes dont j'ai été à même de connaître tant d'individus, au Mexique et dans l'Amérique Centrale, sont, en bien des provinces, non-seulement doués d'une grande intelligence, mais aussi d'une rare aptitude pour les sciences, en dépit de leur contenance trop souvent menteuse. Les Zapotèques, en particulier, se distinguent entre les autres familles indigènes, et Juarez est considéré parmi le plus grand nombre comme un homme d'un talent et d'une probité remarquables. De légiste il devint gouverneur de l'État qui lui avait donné nais-

(1) Cet article est écrit depuis le mois de novembre 1860.

sance, et lorsqu'il fut démis de cette charge, il se retira les mains vides et sans avoir acquis la moindre fortune, chose à peine croyable dans un pays où la médiocrité volontaire est si rare. Élu député au congrès, il fut porté plus tard à la tête du tribunal suprême, poste qui au Mexique équivaut à la vice-présidence. C'est ainsi qu'à la démission de Comonfort, il crut, interprétant la loi comme il l'entendait, devoir se charger du gouvernement. Le parti de l'Église s'efforça de le lui arracher par une contre-révolution, et, après diverses péripéties, Juarez, incapable de lui résister, se retira à la Véra-Cruz où il organisa son ministère. Mais la fermeté honnête qui est au fond du caractère de cet homme d'État, en se heurtant contre des obstacles de toute nature, devient aujourd'hui plus préjudiciable qu'utile à lui-même et à son pays. Entouré d'influences qui le poussent aux partis extrêmes, il prend l'obstination pour de l'énergie et se persuade qu'il ne saurait reculer sans déshonneur, après avoir adopté une résolution, dictée, ce semble, par la justice de sa cause. Les fautes du clergé, l'abus que les ordres religieux ont pu faire de leur puissance, en des jours plus prospères, et dont Juarez a été trop bien à même de mesurer l'étendue, pallient à ses yeux les iniquités commises par la faction dite libérale. Entraîné par cette faction dont il est le chef, par des généraux qui se disent à lui et s'intitulent pompeusement les libérateurs de la patrie, il se voit obligé de tolérer leurs violences et leurs exactions criminelles, tout en

s'élevant contre les brigandages du parti de Miramon qu'il impute indistinctement à l'Église.

Au milieu de tant d'agitations et de troubles, de crimes de toute sorte que se reprochent tour à tour l'une et l'autre faction, au Mexique, le lecteur qui, de l'Europe, a l'œil fixé sur ces événements, n'y voit en général que la lutte ouverte entre libéraux et gens de l'Église. S'il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette appréciation, on se trompe nécessairement, quand on veut y découvrir toutes les causes originelles de la guerre actuelle ; mais les partis qui se battent au Mexique ne se soucient pas toujours d'y appeler l'attention de l'étranger. Au moment de la déclaration de l'indépendance des États hispano-américains, la lutte naquit surtout de la jalousie des créoles, ou fils d'Espagnols nés en Amérique, contre ceux qui venaient de la métropole : exclus par cela même, comme encore aujourd'hui à Cuba, de toute participation aux emplois et au gouvernement, ils ne pouvaient sans envie voir que leurs frères fussent seuls en possession des charges. A la suite de l'indépendance, les créoles pur sang, ou qui se croyaient tels, formèrent une sorte d'aristocratie qui chercha à son tour à s'accaparer le gouvernement : les métis, nés du mélange de la race conquérante avec les Indiens ou les nègres, et qui avaient puissamment aidé les premiers à renverser le joug de l'Espagne, jaloux, à leur tour, travaillèrent à les supplanter ; actuellement, les Indiens, eux-mêmes, qui commencent, en quelques provinces, à se mêler au mouve-

ment intellectuel, sans avouer ouvertement leur origine, prennent part à la lutte où ils entrevoient l'entier affranchissement de leur race.

La défense de l'Église et cette espèce de libéralisme, affectés tour à tour par les partis, au Mexique, ne sont donc que des masques : sous le premier se décèlent les menées des débris de la race conquérante, minorité triomphante un moment de la mère patrie, dont elle s'est violemment séparée en 1821 et lui tendant ensuite une main suppliante, en se voyant la victime des conséquences de sa propre victoire. Le second, habit à la mode de nos jours, recouvre les efforts des races croisées ou indigènes, longtemps humiliées dans toute l'étendue de l'Amérique espagnole. Six fois plus nombreuses que l'autre, elles combattent pour reconquérir leurs droits; aussi est-ce bien pour cela qu'on voit, dans ce parti, tant d'individus rouges, jaunes, cuivrés ou blanchâtres, et si peu de blancs purs. Ce qui est bien certain, c'est que ce n'est pas à l'Église qu'ils en veulent : ils sont catholiques, ils le sont tous et plus qu'on ne saurait l'imaginer. Ce qu'ils poursuivent, c'est l'extinction d'une domination étrangère qui, il faut le dire, n'a trouvé malheureusement que trop d'appui dans le haut clergé. Est-il donc étonnant que, dans un pareil conflit où toutes les passions humaines sont en jeu, la cupidité, l'avarice, les intérêts privés de toute sorte, affublés d'un manteau de libéralisme, aient saisi ce prétexte pour dépouiller l'Église et bannir ses ministres ? L'histoire mo-

derne offre une foule d'exemples du même genre ; je ne chercherai pas à les justifier. Je me contente de rapporter ce que j'ai vu ; ce que j'ajouterai, c'est que, en dépit de tant de funestes dissensions, je crois que ces races hispano-américaines, instruites par l'expérience douloureuse qu'elles ont faite, peuvent attendre encore des jours calmes et prospères. Par leur mélange avec les races latines et catholiques, elles ont compris instinctivement ce que valait la liberté ; mais si cette liberté se traduit pour elles dans l'égalité absolue de tous devant la loi, elles devraient songer que sa conservation consistera principalement dans leur union et leur obéissance au pouvoir établi. Quant à ce pouvoir, il serait à désirer pour le Mexique qu'il fût fort et stable ; l'indépendance de l'étranger, l'extinction de la prépondérance d'une race sur une autre, le respect des droits de tous ne sauraient exister avec ces oligarchies turbulentes et faibles qui ont dévoré sa vitalité durant tant d'années. On sait que les indigènes du Mexique ont toujours eu un sentiment profond du respect dû à l'autorité ; c'est le secret du souvenir étonnant qu'ils ont gardé de la royauté, même de la royauté conquérante. Mais les Mexicains, à quelque race qu'ils appartiennent, sont tous naturellement religieux ; dans de telles conditions, ils peuvent donc espérer, sous un gouvernement fort, d'obtenir l'égalité légale et de voir l'Église catholique reprendre parmi eux une juste et légitime influence.

Telle était à mon dernier voyage et telle est encore actuellement à peu de chose près la situation du Mexique. L'État d'Oaxaca, dont le territoire de Tehuantepec fait partie, était en la possession des libéraux, ainsi que les États voisins de Chiapas et de Tabasco. Dans toutes les provinces, mais en particulier dans celles qui sont traversées par des routes fréquentées, on ne voyait que désordres de tout genre, incendies et pillages. Sous le nom d'une faction ou d'une autre, des bandes armées ravageaient les villes et les campagnes, et, dans le voisinage de l'isthme, les mêmé bandits, prenant tour à tour le nom de *Patricios* ou de *Juchitecos* (1), volaient et assassinaient impunément les voyageurs, suivant le parti auquel ceux-ci passaient pour appartenir.

Entre les nouvelles que Murphy avait reçues la nuit de notre arrivée au Barrio, était celle de l'apparition de Manzano, un des chefs les plus redoutables des Patricios, dans le voisinage de Tehuantepec. Il n'avait pas, toutefois, l'air de s'en soucier beaucoup. Les Américains, venus avec lui par le *Guazacoalcos* étaient nombreux et bien armés : leur réputation était faite, et ils se croyaient eux-mêmes parfaitement en état de résister aux bandes de Manzano. Mais il était venu une autre nouvelle qui leur donnait beaucoup moins de confiance : la mauvaise

(1) *Patricios* est le nom qu'on donna, au Mexique, aux déserteurs irlandais de l'armée d'invasion américaine, à cause de saint Patrice leur patron ; il passa, dans plusieurs provinces, aux soldats du parti Miramon. *Juchitecos*, ou habitants du Juchitan, bourg indien près de Tehuantepec et qui fut presque toujours du parti libéral.

administration de la Compagnie Louisianaise portait décidément ses fruits. Elle avait fini par se mettre tout le monde à dos, et ses propres partisans commençaient à s'inquiéter de sa situation : ce n'était pas seulement les employés qui se plaignaient de ne pas recevoir leur solde ; mais les ouvriers, chargés des travaux de terrassement, les pauvres Indiens, qu'on occupait de toutes les manières, n'étaient pas plus avancés qu'eux, et on leur devait de longs arriérés. La saison des pluies arrivait à grands pas : leurs semailles, auxquelles on les avait arrachés par ordre des alcaldes, n'étaient point faites, et ils n'avaient pas un *medio* à donner à leurs femmes pour acheter le maïs nécessaire. D'un autre côté, l'insolence brutale de certains agents américains, l'incapacité d'une foule d'autres, dégoûtaient tout le monde indistinctement. Il y avait des réclamations de toutes parts ; mais on n'écoutait personne. Enfin, le juge de Juchitan, métis connu d'un bout à l'autre de l'isthme pour les nombreux assassinats qu'il avait commis, prit lui-même fait et cause contre les Américains, quoiqu'il passât pour être de leurs amis : il est vrai qu'il avait des réclamations importantes à faire pour son propre compte. Il venait d'arriver au Barrio avec une escouade de Juchitecos et pensait à se rendre à Lachivela, siége central de la compagnie, afin d'obliger M. Sidell à ajuster ses intérêts, en même temps que ceux de ses clients. Au cas contraire, il menaçait de mettre l'embargo sur l'établissement et d'incendier la maison, si on lui opposait

de la résistance. Ce bon juge était, d'ailleurs, dans les meilleurs termes avec Murphy et Laffont ; celui-ci l'invita à dîner avec nous et me le présenta dans sa maison. Il fallut, suivant l'usage, lui tendre la main ; mais ce ne fut qu'à regret et rempli d'une horreur intérieure que je reçus la sienne, m'imaginant y voir le sang des vingt-neuf victimes qu'il se vantait hautement d'avoir assassinées.

Le lendemain, Murphy partit avec ses compagnons de route : je profitai de ce que j'étais seul pour visiter le village ainsi que ses environs avec M. Laffont. Santa-Maria, qui renferme à peine de 1,300 à 1,400 âmes, est le principal des trois *pueblos* qui composaient naguère la ville de Petapa; il passe également pour être le plus ancien établissement espagnol sur l'isthme de Tehuantepec. Santo-Domingo est encore moins considérable : ses habitants, au nombre de 900 environ, récoltent annuellement une grande quantité de vanille, d'indigo et de salsepareille. L'église du village, en assez mauvais état, n'a de remarquable que l'extrême solidité de ses murs : attenant se trouve le *convento*, c'est-à-dire le presbytère, qui est habité par un jeune et aimable curé, de l'ordre de saint Dominique. *El Barrio de la Soledad*, grâce au passage des étrangers et principalement des Américains, renfermait alors une population un peu plus nombreuse que Santa-Maria : ses cabanes de pierres, cimentées d'argile et couvertes en feuilles de palmier, sont dispersées sans ordre autour d'une colline raboteuse, baignée par

le courant d'un ruisseau qui s'unit au Malatengo. La meilleure et la plus commode de ces maisons était celle où j'étais logé : bâtie à l'ombre de plusieurs beaux orangers et d'amates au riche feuillage, elle dominait à l'une des extrémités du mamelon tout un ensemble de montagnes qui embrassent, de trois côtés, le bassin de Petapa ; de cette situation pittoresque, mon regard courait alternativement des forêts qui couvraient le fond de la vallée aux assises gigantesques de cet amphithéâtre, dont les derniers gradins se perdaient dans les nuages.

Le jour suivant était un dimanche. Le curé de Petapa que nous avions visité la veille, sur l'avis de M. Laffont, nous avait proposé une excursion aux grottes de Santo-Domingo, célèbres dans le pays, et s'était chargé de trouver les guides nécessaires. Aussitôt après la messe, M. Laffont fit servir le déjeuner, et bientôt après nous montâmes à cheval pour aller prendre le curé à son presbytère. Avec nous se trouvaient M. Charles Belcher et M. Blanco de l'hôtel français. Nous traversons rapidement les petits bocages épineux qui couvrent le voisinage des trois bourgades et nous mettons pied à terre devant le convento. Le curé était prêt et une demi douzaine d'Indiens mijes, armés chacun de son machète et chargés d'*ocote* et de bougies, étaient assis, en nous attendant, à la porte du presbytère. On se met en chemin à travers les bois, dans la direction de l'ouest, en suivant en amont le cours principal du ruisseau qui forme le Malatengo. C'est le point de

départ de la route de Mazatlan et d'Oaxaca qui s'engouffre en cet endroit, dans une des gorges percées entre les contre-forts du mont Guiexila. Le fond de ce ravin est horriblement bouleversé. Entre les bancs de gravier et les monceaux de pierre, entassés pêle-mêle, où la rivière creuse son lit, se dressent çà et là, comme des îlots de verdure, d'énormes rochers, tombés du haut de la montagne : quelques-uns de ces blocs ont jusqu'à 100 pieds de diamètre ; une brillante végétation s'est emparée de toutes leurs saillies, et sur leur sommet où l'on ne peut monter que par de rudes escaliers creusés dans leurs flancs, s'élancent entre les fleurs et les cactus épineux, de gracieux bouquets d'arbres entre lesquels se dresse le toit pointu d'une chaumière, recouverte de feuilles de palmier. A droite et à gauche de ce ravin, la montagne s'élance brusquement, étageant l'une sur l'autre ses assises immenses de roche calcaire et de verdure à une hauteur qui défie le regard. On dirait deux promontoires placés par les Titans à une demi-lieue de distance l'un de l'autre, aux deux côtés de la rivière qui disparaît entre les massifs de la forêt dans le sombre rétrécissement du précipice.

Nous le suivons à peine durant une heure. L'entrée des grottes est creusée à droite, dans un des flancs du contre-fort, à une hauteur de plus de 800 pieds au-dessus de la vallée : c'est là qu'il faut grimper : on laisse les chevaux aux soins d'un domestique, et chacun s'accroche en montant par un sentier perpendiculaire aux lianes et aux arbustes qui se

croisent et s'entrelacent mille fois à la paroi de ce rocher. Cette ascension pénible dura plus d'une heure, par une chaleur effrayante; j'étais haletant, trempé de sueur, et mes habits étaient aussi mouillés que si je fusse tombé dans un bain chaud.

Une sorte de petite esplanade s'étend au devant de la grotte comme un immense balcon : des arbustes épineux d'où s'élancent quelques grands arbres, enracinés dans les crevasses du roc, protégent mystérieusement l'ouverture. En arrivant à une pareille hauteur, on est heureux de s'étendre un moment sous leur sombre feuillage. C'était l'heure la plus ardente du jour : le soleil était vertical au-dessus de nos têtes, tamisant doucement à travers ce dôme de verdure ses rayons qui plus loin inondaient la campagne de torrents de lumière. Devant moi s'élevait, dans une distance de deux ou trois lieues, le pic d'*Almologa*, environné de nuages : le *Portillo*, gouffre perpendiculaire, d'où descend, avec la rivière d'El-Barrio, l'un des chemins qui mènent à Tehuantepec, le sépare d'une autre montagne presque aussi haute qui appartient au noyau de la Banderilla. On embrasse du même coup d'œil tout le bassin de Petapa richement ondulé de bois aux reflets métalliques et les collines de Lachivela qui s'étendent à l'est, dans un lointain vaporeux, couronnées par les cimes bleuâtres des monts de Chimalapa.

Le paysage empruntait à l'heure du jour un éclat merveilleux. Aussi n'était-ce pas sans une sorte d'ap-

préhension que je me retournais du côté opposé ; devant moi c'était la nature resplendissante de vie et de lumière ; derrière, la bouche béante de la caverne noire et ténébreuse comme les tombeaux qu'elle renfermait. L'ouverture, formant une arcade de 80 pieds de long sur une hauteur de 20, s'enfonçait en descendant par une pente rapide sous la roche calcaire, inspirant d'avance nos guides d'une terreur superstitieuse, accrue en ce moment par la vue de plusieurs traces de tigres imprimées sur la poussière, à quelques pas de l'entrée. Pour les encourager, je poussai un grand cri sous la voûte, auquel l'écho seul répondit : mes compagnons, d'ailleurs, ayant des armes à feu, je me laissai glisser sur la déclivité par où l'on descend à la première grotte, à 100 pieds environ plus bas. Tout le monde aussitôt me suivit dans la profondeur : quelques rayons brisés du soleil venaient y mourir près de nous, en colorant d'une teinte bleuâtre les saillies de la voûte, que l'imagination vivace des Indiens transforme souvent en autant d'êtres surnaturels, gardiens de cet antre ténébreux. Tout à coup vingt torches s'allumèrent, projetant leur éclat sur les objets environnants. Nous étions au milieu d'un vaste salon naturel, enrichi à profusion de cônes, de dentelures, d'aigrettes, de stalactites aux facettes brillantes, présentant toutes les couleurs du prisme. L'albâtre végétait sous toutes les formes, affectant mille figures bizarres, incrustées de petites lames cristallines qui étincelaient comme des diamants.

Une nappe d'eau limpide, de 100 pieds d'étendue, qui termine à droite le salon, en se perdant sous les dernières courbes de cette coupole grandiose, ajoute une autre grandeur à cet effet éblouissant. A la lueur des flambeaux, cette onde paisible que le souffle du zéphyr n'a jamais troublée, réfléchissait harmonieusement les splendeurs mystérieuses de cette grotte solitaire.

Au bord du bassin, un tronçon d'albâtre, comme d'une colonne brisée dont la base est restée debout, était l'autel secret où les Indiens venaient adorer de temps en temps les divinités d'un passé qu'ils ne comprennent plus : ils en avaient creusé l'extrémité, et j'y trouvai quelques débris de charbon et de copal avec un bouquet de fleurs flétries depuis peu de jours. Tout autour des restes de poteries brisées montraient bien qu'ils y offraient autre chose que de l'encens : ailleurs encore où la stalagmite revêtait quelque forme fantastique, figurant quelque être vivant, je remarquai du copal ou des fleurs, indiquant bien que, dans leur simplicité, les pauvres indigènes s'imaginaient retrouver, sous ces caprices de la nature, le souvenir de leurs dieux perdus ou les génies de la caverne. C'est dans une des grottes dont fourmillent les montagnes d'Oaxaca, qu'un religieux de saint Dominique découvrit un jour les apprêts d'un sacrifice solennel que les Indiens de son village allaient offrir à la déesse Pinopinaa, identifiée, suivant eux, avec la sœur du dernier roi de Tehuantepec : cette princesse était morte, sans avoir été mariée, peu

d'années avant l'arrivée des Espagnols, et ses prêtres, qui s'étaient succédé de père en fils durant plus de deux siècles, continuaient à lui rendre leurs adorations sous une image d'albâtre que la main de la nature avait placée au bord d'un ruisseau souterrain.

A la suite du grand salon, de longues galeries conduisent à d'autres grottes, creusées de toutes parts dans les profondeurs de la montagne : on franchit, pour y arriver, des roches, bizarrement accumulées, des précipices où roulent des eaux cachées dont le murmure arrive sourdement à nos oreilles, des escarpements, tristement éclairés par les torches qui se suivent en ligne, des débris de colonnes, de frontispices, aussi blancs que la neige, et dont le chaos sublime rappelle les descriptions funèbres du Dante. Ces passages ne sont même pas toujours sans danger ; le pied glisse à tout moment sur ces monceaux d'albâtre où l'humidité de la terre suinte dans un travail incessant, et parfois le bruit d'une masse détachée d'en haut, et tombant au fond d'un abîme invisible, répercute des échos qui nous surprennent de cent côtés à la fois.

A l'extrémité d'une des dernières grottes, on me fit remarquer, tracées sur la paroi, diverses figures en ocre rouge, rudement exécutées et plusieurs empreintes d'une main en couleur noire, dont l'aspect me rappela celles que Stephens rencontra sur les murs d'un grand nombre de ruines à Uxmal et ailleurs. Cette main énonçait évidemment une idée su-

perstitieuse; quant aux autres figures, elles ont peut-être une signification plus complète : car précisément en face, on voit dans le sol de la grotte une petite ouverture, juste assez grande pour y laisser passer un corps humain. Laffont m'assura qu'on pénétrait par là dans une grotte inférieure, et des Américains qui s'y étaient fait descendre avec des cordes, disaient y avoir trouvé des ossements humains, avec des pointes de flèches en obsidienne et des débris de poterie antique. J'avais grande envie d'y aller voir moi-même et de reconnaître où cette grotte pouvait conduire. Les guides indiens cherchèrent aussitôt à m'en dissuader, disant qu'il y avait quelquefois du danger dans ces profondeurs. Ce langage aurait suffi pour m'animer à y aller : mais je vis tant d'anxiété dans leurs regards, surtout quand ils les portaient sur leur curé, que je renonçai à ma résolution. Ils en parurent évidemment soulagés. Je fus informé depuis que l'ensemble des grottes de Santo-Domingo communiquait par des passages secrets avec d'autres grottes plus importantes, destinées autrefois à la sépulture des princes de Petapa. On parlait vaguement de leur étendue, de la magnificence et de la grandeur des travaux que la main de l'homme y avait exécutés dans les temps antiques : là se célébraient naguère des rites superstitieux dont les restes se retrouvaient parmi les Indiens de Guichicovi. A ce sujet, un *arriero* de Juchitan racontait que s'étant perdu un jour en cherchant ses mules dans la montagne, il était entré dans une de ces grottes sépul-

crales et qu'il y avait compté plus de cent urnes d'une forme bizarre, ornées de peintures et rangées en ordre dans des niches autour de la caverne. Saisi de terreur à cet aspect inaccoutumé, il s'était pressé d'en sortir, et depuis lors il lui avait été impossible d'en retrouver l'entrée.

Après cinq heures entières de marches et de contre-marches dans ce labyrinthe, je donnai le signal de la retraite, au grand contentement de nos guides. De retour au grand salon, nous gravîmes rapidement la pente intérieure que nous avions descendue en arrivant. Je revis la lumière du jour avec une vive sensation de plaisir. Le grand air libre et chaud, l'azur du ciel, resplendissant des feux du soleil à son déclin, l'horizon lointain des montagnes, l'aspect de la vallée verdoyante entre les déclivités perpendiculaires de l'Almoloya, tout contribuait à raminer mes sens, au sortir de ces sépulcres ténébreux de l'idolâtrie zapotèque. Je me sentais transi, presque glacé du froid humide et pénétrant de la caverne. Laffont me passa, pour me réchauffer, un flacon de mezcal ou eau-de-vie d'aloès, et la descente rapide que nous entreprîmes ensuite acheva de rappeler la chaleur dans mes veines.

Nous remontons aussitôt à cheval et nous voilà galopant vers Santo-Domingo, où nous laissons le curé en le remerciant de sa complaisance. En arrivant au Barrio, nous trouvons le pueblo tout rempli de nouvelles plus alarmantes les unes que les autres. On ne parlait que de la prise d'Oaxaca par le gé-

néral Cobos, lieutenant de Miramon, et de la présence de Manzano dans le voisinage de Tehuantepec. Ce qu'il y avait de certain, cependant, au milieu de tant de rumeurs, c'est que le général Degollado, commandant les troupes libérales, s'était avancé jusqu'à Tacubaya, et qu'il avait été défait par Miramon aux portes mêmes de Mexico. Ayant pris la fuite, il avait laissé aux mains de l'ennemi un matériel considérable, et suivi du jeune Alvarez et de quelques autres officiers de haut grade, il avait traversé rapidement le Michoacan pour descendre à Acapulco. Embarqué sur le bateau à vapeur de la Compagnie Louisianaise, il avait repris terre à la Ventosa, d'où il était arrivé à Tehuantepec ; dans cette ville il n'était resté que quelques heures, et après avoir reçu les compliments de condoléance des amis de son parti, il venait de passer à Lachivela dans le plus strict incognito, afin de gagner Minatitlan, d'où il comptait aller rejoindre, avec ses compagnons, Juarez à la Véra-Cruz.

Ces diverses nouvelles me décidèrent à ne pas retarder davantage mon départ d'El Barrio, malgré les instances de M. Laffont, pour me garder plus longtemps sous son toit hospitalier. J'étais encore incertain de quel côté je dirigerais mes pas après mon arrivée à Tehuantepec: je balançais entre l'Etat d'Oaxaca et celui de Chiapas, et je pensai à ne me décider pour un côté plutôt que pour l'autre, qu'après avoir reconnu celui où je pourrais voyager avec le plus de sécurité au milieu des événements de la

guerre civile. Un autre motif m'excitait à accélérer mon départ. On était au premier jour de juin, et la saison des pluies s'était annoncée déjà par une ou deux averses fort peu rassurantes. Il était donc urgent de me remettre en route et de gagner Tehuantepec : car les eaux une fois entamées, les chemins sur l'isthme deviennent à peu près impraticables malgré les travaux des Américains, et il est difficile, souvent même dangereux, de traverser à gué les rivières débordées. M. Rieken était venu m'inviter une seconde fois à passer quelques jours à Lachivela; j'en profitai pour presser M. Laffont de me procurer pour le lendemain deux mules de charge pour mon bagage et un cheval de selle pour moi, ainsi qu'un *mozo de camino* (1). Tout cela était d'autant plus facile qu'il n'y a guère plus de douze mille d'El Barrio à Lachivela, et mon hôte me promit de s'en occuper immédiatement.

VI. *Lachivela. La plaine de Tehuantepec. Histoire du dernier roi de cette ville.*

Le lendemain, 2 juin, tout se trouva prêt comme je l'avais demandé. Laffont et un autre Français voulurent m'accompagner et me servir eux-mêmes de guides jusqu'à Lachivela. Vers midi on sella les chevaux, et on appareilla les mules, tandis qu'on nous servait à déjeuner. J'obligeai ensuite mon muletier à prendre les devants dans l'appréhension de

(1) *Mozo de camino*, garçon de chemin, domestique pour servir le voyageur avec le muletier.

l'orage qui commençait à menacer. D'énormes nuages noirs et cuivrés couraient au ciel et s'amoncelaient rapidement, venant du nord-ouest au-dessus de la vallée : l'air mat, imprégné d'odeurs enivrantes, devenait étouffant et l'on ne sentait plus le moindre souffle de brise. Laffont, prévoyant la tempête, m'engageait à rester un jour de plus et la niña Magdalena, sa femme, me grondait doucement, m'assurant qu'il était dangereux de me mettre en chemin en ce moment. Mais j'étais décidé à partir quoi qu'il advînt. Au lieu d'écouter leurs remontrances, je hâtai le repas, et quelques instants après nous étions tous les trois à cheval. La route, en sortant d'El Barrio, reprend au sud-est, pour gagner, deux lieues plus loin, le tracé principal des Américains ; elle continue à travers les plaines ondulées qui terminent de ce côté le bassin de Petapa.

A trois milles environ du village, nous arrivons au sommet d'une colline peu boisée, d'où la vue embrasse tout le plateau de Lachivela que dominent dans le lointain les lignes bleuâtres des monts de Tarifa et de Mazahuita. A gauche, Laffont me signale d'autres montagnes beaucoup plus élevées : ce sont les croupes de l'Atravesado, dans la sierra de Macuilapa, ainsi que le passage de la Gineta, célèbre dans le pays, et par où l'on traverse de l'État de Chiapas au territoire de Tehuantepec. De l'endroit où nous venons d'arriver, le pays change complétement de caractère. La végétation est de plus en plus rare; le sol, rougeâtre et pierreux, est à peine recou-

vert d'un mince gazon et il se montre fréquemment labouré d'ornières profondes creusées par les eaux de l'hiver. On marche presque constamment dans ces chemins creux, bordés de coteaux dénudés qui dérobent complétement la vue des montagnes dont je viens de parler.

L'orage, cependant, continue à nous menacer : le tonnerre gronde dans le lointain et des éclairs éblouissants sillonnent à tout moment les nuages amoncelés au-dessus de nos têtes. Laffont m'assure que nous en serons quittes pour la peur et que nous arriverons à Lachivela avant qu'il éclate. A mi-chemin d'El Barrio, le paysage redevient un peu plus accidenté ; entre les palmiers qui s'échelonnent en bouquets gracieux, des deux côtés de la route, j'aperçois une longue et laide baraque, fabriquée de troncs d'arbres, d'où quelques Américains à demi ivres sortent, en chantant, pour nous saluer d'un *good-bye* ; un autre, vieillard débraillé et couvert d'ordures, est penché sur le ruisseau qui traverse la route, buvant de l'eau à pleines gorgées, comme une bête, faute d'avoir davantage d'eau-de-vie ou bien pour se dégriser. C'était là la station d'Almoloya, une des principales pour les voitures de la compagnie Louisianaise. Ce spectacle m'a rempli de dégoût. Je pousse en avant ma monture sans répondre ; mes compagnons me suivent et nous arrivons sans nous arrêter sous les petits bois de Lachivela, où je revois mon muletier qui marchait lentement devant nous.

L'horizon devenait de plus en plus noir et menaçant; le vent chassait avec violence du nord-ouest et nous fouettait par rafales de grosses gouttes de pluie serrée au visage. Le soleil, voilé, depuis une heure, derrière un épais rideau de nuages, durement mélangé de cuivre et de violet, était descendu au couchant, et les ténèbres de la nuit succédaient rapidement au crépuscule. Il était plus qu'urgent d'arriver. Heureusement la *Casa grande* de Lachivela n'était pas éloignée. Chacun accélère le pas de sa bête, et, au détour d'une allée coupée dans le taillis, nous débouchons dans un vaste espace découvert, au centre duquel s'étalait une grossière baraque carrée, bâtie sans aucune espèce d'architecture: c'était la maison de la Compagnie, le siége de l'ingénieur en chef du chemin de Tehuantepec. Il était temps. A peine sommes-nous abrités sous l'auvent de la galerie extérieure, que l'averse brise ses dernières écluses et tombe comme un torrent sur la campagne. Je mets pied à terre et je suis reçu par M. Rieken, en l'absence de son chef, M. Sidell, parti la veille pour Minatitlan. Il m'introduit dans la salle aux employés supérieurs de la compagnie; je passai avec ces messieurs une soirée assez agréable et ensuite une nuit fort paisible dans la chambre de M. Sidell qu'on avait mise à ma disposition.

Le lendemain matin, M. Laffont vint me faire ses adieux, tandis que j'étais encore au lit, et partit ensuite, sans vouloir attendre que je me fusse levé. Depuis la veille, on attendait le courrier qui avait

dû partir, quinze jours après nous de la Nouvelle-Orléans, et le retard où il était commençait à jeter de l'inquiétude dans les esprits à Lachivela. On soupirait avec d'autant plus de vivacité après son arrivée, que les fonds manquaient absolument à la *Casa grande* et qu'on espérait que M. Lasère lui-même apporterait de l'argent. Les réclamations les plus pressantes s'y succédaient, et l'on a vu qu'il y avait des créanciers qui n'y allaient pas de main morte. M. Rieken ne savait plus comment y répondre, et c'était pour cela même que M. Sidell s'était rendu à Minatitlan, comptant y trouver le président de la Compagnie. Moi-même j'attendais le passage du courrier pour partir avec lui pour Tehuantepec ; mais trois jours s'écoulèrent sans la moindre nouvelle.

Antérieurement à la Compagnie Louisianaise, Lachivela n'était qu'une hacienda, propriété d'un milanais, M. Maqueo, honnête négociant qui, depuis plus de trente ans, habite l'état d'Oaxaca, où il a fait sa fortune et où il s'est marié. La maison de cette métairie, appelée la *Casa blanca*, est cent fois plus agréable et mieux construite que la *Casa grande*, sa voisine, chef-d'œuvre de mauvais goût et d'ineptie yankee. Le plateau où elle est bâtie, situé à sept cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de l'océan Pacifique, termine précisément au point le plus élevé de la route américaine, à l'endroit où elle traverse le col de Lachivela et où les chaînons inférieurs de la cordillère s'abaissent davantage. Le

vent qui trouve un passage aisé entre ces gorges souffle d'ordinaire avec une grande violence sur ce plateau, qui est regardé pour cela, comme fort salubre et surtout extrêmement frais, relativement à son altitude ; les moustiques y sont rares et l'on y jouit presque constamment de la température la plus agréable. En sortant de la *Casa grande*, la première matinée après mon arrivée à Lachivela, je fus un moment saisi de la force du vent. Le temps était humide, le ciel couvert et les vallées qui s'étendaient devant moi m'apparaissaient baignées dans la vapeur. Au-dessus de ces vapeurs, une triple rangée de collines s'étageaient en amphithéâtre, formant un paysage enchanteur : on eût dit une scène des Apennins, non de la région sévère qu'assombrissent les pins, mais de pentes chaudes et riantes comme celles de l'Arno autour de Florence; d'autres collines, ombragées de riches forêts, se ramifiaient aux dentelures accidentées de la Sierra, où l'Uzpanapan prend sa source, entre les pics sourcilleux de l'Atravesado et des monts de Macuilapa.

Cependant, le courrier, continuant à être en retard, j'annonçai mon intention formelle de partir pour Tehuantepec. M. Rieken, désespérant lui-même de son arrivée, eut l'obligeance de mettre à ma disposition une des voitures de la Compagnie, restée à Almoloya, et le lundi 6 juin, à midi, je quittai Lachivela. Le plateau, de ce côté, se termine à plusieurs cents pas de la *Casa grande*, au

pied de quelques mornes abruptes, couverts de verdure, au-dessus desquels s'élèvent les cimes des monts Prieto et de la Guacamaya, où les eaux qui se partagent inégalement, entre les deux océans, ont leurs sources. M. Webster, mon conducteur, lance rapidement les chevaux de la voiture qui gravissent en courant le passage tortueux creusé entre les rochers. A quelques pieds au-dessus de nos têtes, mille filets de cristal roulent de ces hauteurs pour se joindre ensuite au ruisseau de l'Almoloya ; sous leur action fécondante, les plantes, les lianes, les arbustes, tous les trésors, enfin, de la flore tropicale, reparaissent avec une richesse et un éclat que j'avais perdus de vue depuis le passage du Malatengo. La journée était magnifique et la splendeur du soleil rehaussait vivement la beauté de ce tableau printanier. Quelques instants après, nous franchissions le col de Lachivela et nous commencions aussitôt à descendre par le revers méridional de la montagne. Le paysage alors, change d'aspect comme par enchantement ; l'œil saisit à la fois des forêts, des collines lointaines, des vallées couvertes de bois, des rochers à pic, revêtus des couleurs les plus chaudes, dont les tableaux se mêlent et se confondent, se perdent et se retrouvent sous des points de vue chaque fois plus nouveaux, à mesure que l'on descend vers la plaine. Ces vallées retirées, ces ombrages touffus, ces eaux vives qui apparaissent, tantôt suspendues en cascade sur un roc vertical, orné de toutes les richesses de la na-

ture, tantôt plongées au fond d'un gouffre, exercent une puissance irrésistible. On voudrait parcourir une à une ces gorges obscures, explorer ces précipices, dont les profondeurs présentent des images en même temps si terribles et si riantes.

Mon conducteur me signala, en passant, une ravine, encaissée entre des rochers formidables, d'où s'élançaient, au milieu d'une multitude de plantes aquatiques, des fougères arborescentes d'une richesse de feuillage et d'une hauteur prodigieuse : entre leurs gracieuses dentelures, miroitait, sous les merveilles accumulées de ce réduit, comme au fond d'une coupe, une nappe de cristal quasi imperceptible, mais qui réfléchissait en ce moment tous les rayons du soleil : c'était une fontaine, qui se dérobe en partie sous la roche d'où elle jaillit et dont les eaux, alternativement chaudes, tièdes ou glacées, suivant la saison, ont, au dire de tout le monde, la vertu de guérir toutes les infirmités humaines. A quelques pas du lieu d'où j'avais contemplé cette merveille, nous nous croisons avec cinq ou six *señoritas* à cheval, autant de domestiques, portant chacun un enfant sur le devant de sa selle, suivis de dix ou douze Indiens mijes, chargés, comme d'habitude, d'énormes fardeaux, et dont la tête seule porte tout le poids. Ils montaient lentement la côte, les uns derrière les autres : quelques instants après, un nouveau détour de la route nous met en face de trois ou quatre autres cavaliers, escortant un métis fort et corpulent, qu'à son col de perles bleues et jaunes je reconnais pour

un ecclésiastique. Webster, qui paraît le connaître, le salue en passant et me dit que c'est le curé de San Juan Guichicovi qui venait de prendre des bains dans la fontaine merveilleuse, pour se guérir d'une maladie. Il y avait en cet endroit une maison rustique, assez grande pour loger beaucoup de monde, et le curé, pour n'y pas demeurer seul, y avait amené à sa suite toute sa famille, frères, sœurs, nièces, neveux, etc., toute la caravane enfin que nous avions passée.

Nous continuons à descendre avec la même rapidité. Au détour d'un rocher, mon conducteur arrête ses chevaux tout à coup et me dit : Regardez ! — La plaine de Tehuantepec était à mes pieds. A ma droite s'étageaient trois ou quatre éminences, tapissées d'une verdure sombre et noire, au-dessus desquelles se dressait une série de montagnes gigantesques, aux cimes aiguës, revêtues des plus brillantes couleurs, aux flancs profondément déchirés et dont les tâches noirâtres indiquent vaguement la verdure dont ils sont parés çà et là. C'est la chaîne des monts de *Guiengula* qui couvre, au nord-ouest, la ville de Tehuantepec, vers la route d'Oaxaca : devant ces mornes inaccessibles, dont les déclivités se déroulaient brusquement vers la plaine, avec un mélange d'ombres vigoureusement tranchées et de lumière éblouissante, s'étendaient au loin les villages, les prairies, les marais et les rivières qui environnent, comme d'un réseau verdoyant, les quatorze quartiers de Tehuantepec. Les rochers escarpés,

les collines, les coupoles moresques et les tours blanches des églises et des chapelles, jaillissaient, dans un désordre poétique, du fond des bois et des jardins, inondés d'un soleil ardent dont les rayons obliques faisaient ressortir les moindres accidents de ce panorama enchanteur. Le *Morro*, dernier promontoire de la cordillère zapotèque, arrête au bord du Pacifique l'arrière-plan de ce tableau grandiose, entre le ciel vaporeux et l'Océan dont les ondes bleues viennent se briser à ses pieds. Jamais cette vision magnifique ne s'effacera de mon souvenir et, cependant, la nature m'a si souvent présenté de ces spectacles sublimes, en voyageant dans ces Alpes mexicaines, que je ne saurais auquel donner la préférence.

Une heure après, nous étions tout à fait descendus dans la plaine. Dès lors, tout cet enchantement disparaît avec le paysage où je planais du haut de la montagne et la voiture continue à rouler dans une allée droite, assez semblable à celle d'un parc entre les mimosas et les autres buissons épineux qui recouvrent les environs, alternativement sablonneux et marécageux, de Tehuantepec. En passant, nous laissons, sans le voir, à notre gauche, le village d'*Iztaltepec* : mais j'aperçois à moins d'une lieue de distance, au-dessus des bois, l'éminence solitaire qui lui a donné son nom et dont les rudes anfractuosités de calcaire blanc éclatent vivement aux rayons du soleil couchant. Aux approches de la ville, le terrain tourbeux de la plaine que nous venons de parcourir,

depuis la descente de la montagne, cède la place à un sol de sable, mais surabondamment arrosé par un vaste système d'irrigation qui alimente une multitude de milpas et de jardins, dont la fraîcheur contraste avec l'aridité environnante. Cette partie de la route américaine, aujourd'hui abandonnée (1), conduit le voyageur presque à son insu dans les faubourgs de Tehuantepec, et il est déjà dans la ville qu'il s'en croit encore à quelque distance. On parcourt plusieurs rues, formées par les haies des jardins, où, du milieu des grands cactus et des bananiers dont elles se composent s'élancent des cocotiers à la tête élégante, dont le feuillage dentelé se destine encore sur l'azur déjà trop foncé du firmament. Le soleil s'est couché, et le court crépuscule qu'il nous laisse dans ces contrées, me permet à peine de discerner entre les richesses de cette végétation luxuriante quelques vieilles maisons espagnoles, des huttes en ruines, qui se dressent pêle-mêle avec d'autres plus neuves, dans des enclos de bambous et de roseaux, ainsi qu'une église ou deux, dont le délabrement annonce le déclin de la cité où je faisais mon entrée. La voiture continue à rouler sur la couche épaisse de sable de la rue, unique pavé de Tehuantepec et s'arrête enfin, vers sept heures du soir, en face d'une grande place, devant l'*Hôtel Oriental*, un des principaux de la ville.

(1) Aux premières pluies, cette route se changea en une fondrière intransitable même pour les gens à pied ou à cheval, et les Américains furent obligés de se servir de l'ancienne route espagnole, ainsi que tout le monde le leur avait prédit.

C'était une belle maison, d'ancien style colonial espagnol, composée d'un rez-de-chaussée d'une élévation considérable, avec des marches à trois pieds au moins au-dessus du sol de la rue : malgré son aspect vieilli et abandonné, elle avait un air de grandeur qui me rappela la prospérité antique de Tehuantepec : on y voyait de vastes appartements, ayant chacun une ou deux hautes fenêtres, renflées de grands balcons grillés, sans autre fermeture que deux énormes volets, au lieu de vitraux qui eussent été superflus dans ce pays. Les portes s'ouvraient par des arceaux dentelés sur un immense corridor, entourant, sur deux côtés, une cour spacieuse, plantée de deux ou trois cocotiers, qui penchaient, à cent pieds de hauteur, leurs larges feuilles découpées à jour sur un vaste bassin rempli d'une eau limpide. L'hôtel avait sa table d'hôte, *à la française*, disait-on. Après un dîner que je trouvai assez bon, grâce surtout à la triste chère que j'avais faite à Lachivela, le maître de l'hôtel me conduisit à ma chambre : elle était aussi grande qu'une église, ce qui n'est pas un mal dans un pays si chaud. Les murs en étaient peints à la détrempe et pour tous meubles, il y avait deux chaises, une table avec une aiguière et un lit de sangle, recouvert d'un drap. C'était presque trop encore pour passer la nuit sous ce climat brûlant : la chaleur était extrême, et comme la saison des pluies était en retard cette année, l'atmosphère était sèche et embrasée à l'excès.

Antérieurement à la ruine de l'empire toltèque,

qui arriva au XIe siècle, les Mijes occupaient tout le territoire de l'isthme de Tehuantepec, d'une mer à l'autre : mais on ignore si ce furent eux qui fondèrent la ville que les Mexicains appelaient de ce nom. Ce qui paraît certain, c'est que les *Huabes* ou *Wabi*, chassés, ainsi qu'il est dit plus haut, d'une contrée méridionale, vinrent, en côtoyant les rivages de l'océan Pacifique, jusqu'aux lagunes qui s'étendent de Tehuantepec à Tonala, où ils constituent encore actuellement une population de pêcheurs fort laborieuse, et s'emparèrent, par la force des armes, de tous les lieux environnants jusqu'au pied des montagnes. Conquis à leur tour, deux ou trois siècles plus tard, par Ahuitzotl, roi des Mexicains et oncle de Montézuma II, ils passèrent bientôt après sous le joug des Zapotèques; ceux-ci, commandés par leur roi Cocijoéza, profitant de l'éloignement des troupes mexicaines, réduisirent promptement tout le territoire de Tehuantepec sous leur obéissance. Les Mexicains firent de vains efforts pour se remettre en possession de cette belle contrée : ils ne servirent qu'à faire briller d'un plus vif éclat les armes et le courage de Cocijoéza, avec qui Ahuitzotl finit par conclure un traité d'alliance, en lui donnant sa propre nièce, Flocon-de-neige, en mariage. De cette union naquit Cocijopij, placé plus tard par son père sur le trône de Tehuantepec et qui était dans la fleur de l'âge, lorsque le bruit de la marche de Cortès sur Mexico, vint jeter l'alarme dans tous les royaumes de l'Amérique. Cocijopij fit,

ainsi que son père, hommage de sa couronne au ro d'Espagne et ce fut lui qui reçut Alvarado, lorsque ce guerrier passa par ses terres à la conquête du Guatémala. Cortès arriva à son tour à Tehuantepec, quelques années après son lieutenant, et ce fut au port de la Ventosa qu'il descendit, pour construire les brigantins avec lesquels il partit à la découverte de la Californie. Reçu avec les honneurs souverains par le prince indigène, il l'obligea à recevoir le baptême, malgré sa répugnance et l'opposition des seigneurs de sa cour. Cocijopij fut baptisé alors sous le nom de Don Juan Cortès de Montezuma : mais il conserva au fond de son cœur l'attachement le plus entier au culte de ses pères qu'il continua à pratiquer secrètement durant un grand nombre d'années.

Cela ne l'empêcha pas de bâtir, néanmoins, un couvent superbe pour les dominicains à qui étaient échues les missions de la province d'Oaxaca et de Tehuantepec; mais sa munificence et sa générosité, dont ceux-ci gardèrent longtemps un profond souvenir, ne cachaient que plus habilement ses véritables dispositions. De tous les rois indigènes qui avaient survécu à la conquête, Cocijopij était celui qui avait retenu avec le plus d'éclat les dehors de la souveraineté. Son palais, d'une grande étendue, était rempli sans cesse d'une multitude empressée à lui rendre ses hommages et il ne paraissait en public qu'avec un appareil digne de la majesté royale. Cependant, en dépit de sa générosité et de la dévo-

tion qu'il affectait, en se rendant chaque jour à l'église, les dominicains reconnaissaient avec chagrin le peu de sincérité de sa foi. Sur le rapport d'un Espagnol qui s'était introduit de nuit au palais, leurs soupçons prirent encore plus de consistance. Le père Bernardino de Santa-Maria, vicaire général de Tehuantepec, en fit part à un noble zapotèque qui remplissait les fonctions de fiscal dans son église et en qui il avait une grande confiance. Celui-ci parut surpris de cette révélation ; mais, sur l'invitation du religieux, il promit en soupirant de s'enquérir de la conduite du roi, son maître. Quelques jours après, il lui apprit que la nuit suivante, on devait célébrer un sacrifice solennel au palais de Cocijopij. Le vicaire s'empressa aussitôt de requérir la justice et, à l'heure de minuit, il se transporta sans bruit à la résidence royale, accompagné de l'alcade mayor.

Aucune précaution n'avait été prise pour la garantir de la trahison ; tous ensemble y pénétrèrent sans être arrêtés par aucun obstacle. Tout le monde était au sacrifice. Ils traversèrent l'une après l'autre, une suite de cours et de galeries jusqu'à la salle qui servait de temple aux idolâtres. Une multitude de brasiers brûlaient à l'intérieur, répandant une fumée odorante, et sur un autel somptueux éclataient, entourées d'un vaste luminaire, les images des anciennes divinités de Mictlan et de Tehuantepec. Le roi, revêtu de la robe blanche et de la mitre d'or, ornée de plumes de quetzal,

était debout, entouré des prêtres de Yopaa (1), remplissant les fonctions de pontife. La présence soudaine du vicaire de Saint-Dominique coupa court au sacrifice, et les spectateurs éperdus s'enfuirent pleins d'épouvante. « — Votre Altesse est « mon prisonnier par ordre du révérendissime « évêque, » dit avec douceur à Cocijopij le père Bernardino, en le prenant par le bras. Le prince, interdit, ne trouva rien à répondre. Comprenant que la résistance serait inutile, il se dépouilla silencieusement de sa robe sacerdotale et le suivit avec calme au monastère, tandis que les prêtres qui l'avaient aidé étaient transportés à la prison publique.

Dans cette conjoncture, il était heureux pour les dominicains d'avoir emmené le roi avec eux, au lieu de l'enfermer à la municipalité. On savait qu'il n'y avait point de prison au couvent : car la population entière se fût insurgée contre les Espagnols et les religieux : mais ceux-ci, reconnaissants des faveurs qu'ils avaient reçues du monarque dépossédé, lui avaient préparé un appartement convenable, où il fut traité avec tous les égards dus à son rang. Ce qui n'empêcha pas, cependant, toute la ville de se lever en tumulte le lendemain : la nouvelle de l'arrestation de Cocijopij s'était répandue avec la rapidité de la foudre et de toutes parts on vit accourir

(1) *Yopaa* ou *Lyobaa*, c'est-à-dire, *lieu des sépultures*. C'est le nom zapotèque de *Mictlan*, aujourd'hui *Mitla*, à sept lieues environ de la ville d'Oaxaca.

des montagnes et des bords de la mer une multitude furibonde, demandant à grands cris qu'on lui rendît son roi bien-aimé. Les Espagnols étaient en trop petit nombre pour qu'on pût espérer de dissiper le rassemblement par la force ; ils avaient donc tout à craindre de la fureur de ce peuple. Les dominicains alors s'adressèrent au prince. Ils lui firent observer qu'ils n'avaient fait qu'obéir à leur devoir en l'arrêtant dans son apostasie, et que dès que les ordres de l'évêque seraient venus, il serait mis en liberté après avoir reçu l'absolution de son péché. Que quant à eux, ils ne pouvaient le relâcher jusqu'à ce moment et qu'il valait mieux qu'il commandât à ses vassaux de se retirer, que d'exciter des violences qui aggraveraient encore leur condition et la sienne, au lieu de l'améliorer.

Cocijopij avait déjà trop vécu sous la domination espagnole pour ne pas comprendre la force de ces raisons. « Mon père, répondit-il, mes vassaux, sont « mes enfants, et comme tels je les ai traités ; ils ne « seraient pas dignes de moi, si, après m'avoir vu « hier encore à leur tête comme leur roi, ils n'étaient « touchés du misérable état où ils me voient réduit « maintenant. Mais faites que je puisse leur parler « et ils s'empresseront de suivre mes ordres. » La foule couvrait déjà les abords du monastère, ainsi que les terrasses qui le précèdent. Le roi parut sur le perron de l'église. A sa vue, tous tombèrent la face contre terre, fondant en larmes, poussant des cris et des gémissements qui eussent attendri le

cœur le plus dur. Sur un signe de la main, le silence le plus complet succéda à ce bruit. « Je savais, « dit-il, en prenant la parole, que vous étiez tous « de loyaux et fidèles sujets, reconnaissants de la « bonté avec laquelle je vous ai toujours traités. « Mais souvenez-vous qu'il y a longtemps déjà que « je vous avais annoncé, comment nos royaumes « et nos seigneuries devaient passer en des mains « étrangères. Ce destin s'est accompli ; nous ne sau- « rions nous y soustraire. Les pères avec qui je « suis ici m'aiment et me traitent avec les égards « qui me sont dus. Retournez donc à vos foyers ; « cessez un tumulte qui ne fait qu'ajouter à ma « douleur et n'aggravez pas votre condition et la « mienne par des démonstrations qui vous expose- « raient sans fruit à de nouvelles persécutions. »

Ce langage était celui de la raison. Il fut entendu. Tous se retirèrent tristement, en versant des larmes qui, pour être moins bruyantes, n'en étaient que plus amères. Quelques jours après, des commissaires étant arrivés pour informer, de la part de l'évêque d'Oaxaca, de l'apostasie du roi de Tehuantepec, Cocijopij répondit avec fermeté que ne pouvant connaître en lui autre chose qu'un ami et non un supérieur, il récusait sa juridiction ; qu'il s'était soumis, sans perdre aucun de ses droits souverains à la cour d'Espagne et qu'en conséquence il en appelait au vice-roi à Mexico. Les commissaires eurent beau l'assurer de la part de l'évêque qu'il ne s'agissait que d'une cause pure-

ment spirituelle, sans aucun attentat à ses droits temporels, Cocijopij n'en persista pas moins dans sa résolution. Ils en transmirent alors la nouvelle à l'audience royale qui donna l'ordre de laisser venir le roi à Mexico, sans rien lui ôter des honneurs auxquels il était accoutumé. Après que tant d'années et d'événements avaient passé sur les royautés américaines, c'était une chose inouïe qu'un souverain indigène apparût avec cet éclat aux yeux des populations. De Tehuantepec à Mexico, son voyage fut un triomphe continuel; on accourait de toutes parts sur la route où il devait passer, jeunes et vieux considérant avec des larmes de joie et de tristesse ce prince, descendant de tant de rois, le neveu de l'infortuné Montézuma, dont la mort avait été le commencement de leurs douleurs et de l'oppression étrangère.

A son arrivée, Cocijopij fut reçu avec toutes sortes d'égards dans la capitale. Mais ce fut apparemment durant son séjour que le visiteur Valderrama, surnommé le *bourreau des Indiens*, arriva au Mexique: car au lieu de voir traiter son affaire, comme il l'espérait du génie aimable du vice-roi Vélasco, on la laissa traîner en longueur durant plus d'une année; après quoi, sentence fut passée contre lui, qui le condamnait à perdre ses États et domaines avec la souveraineté et le titre de roi, sentence d'autant plus injuste qu'elle était en tout contraire aux intentions comme à la volonté de la couronne. Dans cette situation, il n'y avait malheureusement

plus d'appel. Le roi de Tehuantepec, ruiné déjà par les dépenses énormes que lui avaient occasionnées son voyage et son séjour à Mexico, se remit tristement en chemin pour sa capitale, où, à cause même de ses revers de fortune, ses vassaux ne l'attendaient qu'avec plus d'impatience pour célébrer son retour. Mais, en arrivant à Nexapa, le cœur brisé par le chagrin, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante dont il mourut.

VII. *Panorama de la ville de Tehuantepec. La sorcière de Rayudeja.*

La ville de Tehuantepec, à laquelle les Espagnols avaient donné le nom de Guadalcazar, était à cette époque extrêmement peuplée, et les noms de ses quatorze quartiers conservés jusqu'à ce jour, attestent encore son antique importance. La plaine qui l'environne, aujourd'hui à peu près déserte, était alors supérieurement cultivée et arrosée, parsemée de villages riches et populeux, et, durant plus d'un siècle, elle continua à passer pour une des contrées les plus fertiles et les plus productives du Mexique. Les dominicains, qui y commandaient en maîtres, la regardaient comme un paradis terrestre. Il s'y faisait un commerce considérable, et le port où Cortès avait construit ses navires était un des principaux entrepôts de la Nouvelle-Espagne. « Ce port de Tehuantepec, dit le moine Thomas Gage, est le meilleur de tous les ports du pays pour la pêche; de sorte que nous rencontrions quelquefois

dans le chemin quatre-vingts ou cents mulets, tout chargés de poissons salés pour Guatémala, la Ville des Anges (*Puebla de los Angeles*) et Mexique. Il y a de riches marchands qui trafiquent à Mexique, au Peru et aux Philippines, où ils envoient leurs petits vaisseaux d'un port à l'autre et en retournent richement chargés de marchandises de toutes les provinces qui sont situées du côté d'Orient et du Midy. »

Durant les trois siècles de la domination espagnole, la prospérité de Tehuantepec alla en décroissant ainsi que sa population, et quoique actuellement, on la regarde encore comme la seconde ville de l'État d'Oaxaca, elle se trouve réduite à moins de treize mille âmes. Cette population est une des plus mélangées qu'il y ait au Mexique : elle se compose principalement d'Indiens zapotèques et de métis ; quant aux familles espagnoles, auxquelles on peut joindre maintenant un petit nombre d'étrangers, Allemands, Français et Américains, elles sont fort restreintes. Sa décadence, loin de s'arrêter avec le gouvernement fédéral, n'en a été que plus rapide et elle a été peut-être encore moins épargnée que les autres villes de la république, dans les troubles de la guerre civile. Où elle a surtout souffert, c'est dans les désordres causés par les rivalités de la petite ville voisine de Juchitan. Ces rivalités, si communes entre les populations indigènes et qui aidèrent si puissamment les Espagnols à les conquérir, demeurèrent comprimées, avec plus ou moins de force, aussi

longtemps qu'ils restèrent les maîtres du pays : mais elles se réveillèrent à la suite de l'indépendance, et les instincts de race se mêlant à leur jalousie naturelle, allumèrent un incendie qui continue, depuis trente ans, à dévorer les plus belles provinces du Mexique. Juchitan, presque entièrement habité par des Indiens zapotèques et mijes, ne supportait qu'avec impatience le joug de Tehuantepec où les métis et les créoles, uniques dépositaires de l'autorité gouvernementale, étaient auparavant en nombre considérable.

Juchitan commença la guerre. Melendez, métis de cette bourgade, irrité qu'on lui eût refusé le poste de gouverneur de Tehuantepec qu'il avait sollicité, nourrissait contre les chefs de l'État résidant à Oaxaca une haine implacable. C'était en 1850. Un nouvel impôt sur le sel venait d'être établi et le choléra ravageait la province. Artificieux et entreprenant, autant que ses concitoyens étaient superstitieux, il leur persuada que les créoles étaient également la source de ces deux fléaux, qu'ils avaient inventés, ajouta-t-il pour les exterminer, après les avoir ruinés. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer les Juchitecos, et sur-le-champ il leur proposa de marcher sur Tehuantepec. Commandés par ce chef improvisé, ils s'avancent en masse contre la ville ennemie : repoussés dans cette première attaque, ils sont poursuivis chaudement par les troupes fédérales jusque sous les maisons de Juchitan. Mais la vue de leurs femmes et de leurs enfants retrempe leur

courage : ils repoussent à leur tour les soldats envoyés contre eux qui se replient avec de grandes pertes sur la ville. Le premier faubourg est emporté par les Juchitecos, qui y mettent le feu et assiégent le gouverneur renfermé au centre de la place dans les épaisses murailles du monastère de Santo-Domingo. Cependant l'insurrection gagnait toute la campagne : les Indiens de Huilotepec, de San-Geronimo et d'Iztaltepec viennent s'unir aux Juchitecos et achèvent ainsi la victoire de Melendez. La ville se rendit et les rebelles demeurèrent les maîtres de la plus grande partie du département. Tehuantepec, déjà ravagé par l'incendie de ses faubourgs, fut rançonné et pillé : ses habitants et, en particulier, les créoles, furent exposés à toute sorte d'outrages ; les uns expièrent leur résistance et leur origine par la torture ou la mort, et les autres se cachèrent ou s'enfuirent à Oaxaca.

Tehuantepec demeura un an entier en la possession des insurgés. Pour en finir, le gouvernement se vit obligé de composer avec eux : on abolit l'impôt sur le sel ainsi que le cadastre ; on oublia le choléra qui avait disparu, et Melendez, amplement dédommagé de ses fatigues, se retira prudemment sur les frontières de Guatémala. Durant la présidence de Santa-Anna, la faction créole travailla à regagner son antique prépondérance, et Tehuantepec chercha à se venger, en opprimant Juchitan : mais la prise d'armes du général Alvarez, bientôt suivie de l'abdication du dictateur, rendit promptement la partie

plus égale. La guerre civile se ranima à Tehuantepec plus vive et plus cruelle qu'auparavant : la chute de Comonfort qui avait reçu la présidence des mains d'Alvarez, loin de remédier à cet état de choses, ne fit que l'envenimer. La lutte recommença presqu'à la fois dans toutes les provinces du Mexique et elle continue, comme chacun le sait, avec une rage et une furie incroyables. Sans autre motif que son aversion pour le sang espagnol, Juchitan et les Indiens, en général, ainsi que la portion la plus cuivrée des métis, ont embrassé le parti, dit libéral ; c'est aussi celui que soutiennent la plupart des étrangers qui ne sont pas originaires de l'Espagne.

Les créoles et ceux qui s'imaginent l'être sont de droit les soutiens de Miramon. On les appelle *Patricios* à Tehuantepec : ce sont les mêmes qui s'attribuent *gratuitement* la défense des immunités ecclésiastiques et des biens de l'Église. Je crois, toutefois, en avoir dit suffisamment plus haut pour démontrer que la religion catholique n'est réellement pas en jeu dans cette partie sanglante, mais bien les restes de l'influence espagnole. Dans l'État d'Oaxaca, les prêtres même ont pris les armes et se battent, les uns pour une cause, les autres pour une autre, suivant que la couleur de leur épiderme est plus ou moins foncée. A Tehuantepec même, le prieur du couvent de Santo-Domingo, Fray Mauricio Lopez, l'unique dominicain que son ordre décrépit ait pu envoyer d'Oaxaca, est un des chefs les plus actifs du parti libéral : c'est lui qui, à l'époque de mon passage,

était, avec le gouverneur, don Porfirio Dias, le maître absolu de la province et dirigeait les hardis Juchitecos qui, encore une fois en possession de Tehuantepec, occupaient tous les postes de cette ville. Je dois le dire ici, en hommage à la vérité, ni l'une ni l'autre de ces deux factions, dont les discordes désolent le Mexique, n'est exempte de reproches : les cruautés qu'elles commettent tour à tour, les pillages qu'elles organisent, les perfidies, les assassinats, sont également à l'ordre du jour chez les patricios comme chez les libéraux : ils volent, ravagent et incendient avec le même sang-froid, et tout le monde a gardé le souvenir de ce prêtre, curé de Juchitan, qui saccagea, il y a si peu de temps, la ville de Tehuantepec, sans lui épargner aucune des horreurs de la guerre. Surpris par les patricios, il fut tué bientôt après lui-même dans une mêlée ; mais son portrait, placé dans l'église de Juchitan, est vénéré par les libéraux, à l'égal des saints.

Telle était donc la condition de ce malheureux pays, lorsque j'arrivai à Tehuantepec. La première nuit que j'y passai fut extrêmement pénible : une chaleur sèche me dévorait, m'empêchant de fermer l'œil, et ce ne fut que vers le matin que l'atmosphère, rafraîchie par le serein, me permit de goûter quelques instants de sommeil. Au premier rayon du jour qui pénétra dans ma chambre, je sautai de mon lit de sangle et je m'empressai de faire mes ablutions à une fontaine, située tout près de moi, mais dont le murmure incessant n'avait pu réussir à m'endormir.

Je me dirigeai, tout en sortant, vers la place principale, qui est fort grande, entourée de deux côtés d'édifices à galeries, mais généralement sans caractère. La maison la plus remarquable était celle de don Juan Avendaño, pour qui j'avais une lettre d'introduction. N'ayant aucune connaissance dans Tehuantepec, je me présentai chez lui sans façon, quoiqu'il ne fût encore que six heures du matin. Je le trouvai dans une vaste salle : il arrivait du bord de la rivière où il avait été se baigner, coutume générale parmi les deux sexes de toute classe dans cette ville. Don Juan Avendaño est un négociant zapotèque, natif d'Oaxaca, où sa famille occupe une position aisée et honorable : c'est un petit homme de trente à trente-cinq ans, à l'air franc, aux manières ouvertes et courtoises. A Tehuantepec, où il était fixé alors, on le regardait comme un des plus puissants soutiens du parti libéral et des étrangers : il était le banquier et le fournisseur général des Américains qui l'aimaient beaucoup, tout en l'exploitant, et qui ne parlaient de lui qu'avec les plus grands éloges.

Sur la présentation de la lettre dont j'étais porteur, Avendaño me fit un accueil fort empressé : il me pria de considérer sa maison comme la mienne, et ajoutant l'effet aux paroles, il envoya chercher sur-le-champ par ses domestiques mon bagage à l'*Hôtel Oriental*, en me disant confidentiellement que cette maison me convenait fort peu. Je crois qu'il avait raison : ce qui est certain, c'est que, durant les trois

semaines que je continuai à jouir de son hospitalité, j'y fus constamment l'objet des attentions les plus délicates. Je pris avec lui une tasse d'excellent café : aussitôt après il me proposa de me conduire en visite chez le curé, prieur de Santo-Domingo, et chez le gouverneur. J'acceptai sans hésiter.

Tout en sortant, il me fait traverser la rue, dite *del Comercio*, où était l'hôtel que je venais de quitter sur son invitation. Devant s'étend une place, moins grande que l'autre, offrant à droite, l'édifice de la municipalité : là, comme à l'ancien palais du gouvernement, situé à quelques pas en artière, j'aperçus des soldats juchitecos, demi-nus, au regard insolent, dont plusieurs montaient la garde sous l'auvent de la galerie extérieure. Plusieurs maisons à demi ruinées formaient la face gauche de la place. Au fond, sur une double terrasse, élevée comme une grande esplanade, de dix à douze pieds au-dessus du niveau de la rue, se dresse le monastère avec l'église de Santo-Domingo, dont l'apparence altière et massive donne plutôt l'idée d'une forteresse que d'un monument religieux. Un seul coup d'œil me suffit pour me rappeler l'époque et les circonstances où il fut bâti, et je compris que les dominicains avaient ici, comme en tant d'autres localités des anciennes colonies espagnoles, dû songer, en édifiant ces hautes murailles, à s'en faire une retraite contre l'insurrection souvent menaçante de leurs ouailles, ainsi qu'il arriva lors de la prison du roi Cocijopij. Tout ce qui frappe aujourd'hui les yeux, avant d'y arriver, les

escaliers, les terre-pleins, les murs de clôture de l'esplanade, tout annonce la ruine : l'église, qui se présente la première en haut de la terrasse, est elle-même tristement dégradée au dehors comme au dedans. Son portail élevé, bâti en brique rouge, ne présente pas un seul ornement, et l'on aurait de la peine à deviner à quel style elle appartient, si l'on n'apercevait une coupole demi-moresque couronnant, un peu avant d'arriver à l'abside, le corps de l'édifice. Un petit nombre d'étroites lucarnes projettent la lumière dans l'unique nef dont il se compose. Tout y est triste et lugubre : les autels, espacés de distance en distance le long des murs, sont, ainsi que le maître autel, dépouillés des riches métaux qui les ornaient naguère ; ils ne se distinguent plus que par leur malpropreté et les grossières images en bois que les spoliateurs ont dédaigné d'en enlever.

Des bâtiments qui s'élevaient à la droite de l'église, il n'y a plus que des ruines. C'est à sa gauche que se dresse le monastère : on y pénètre par un porche étroit et bas : il est bâti, comme le reste, sans ornements, ni architecture saillante, sans autres fenêtres que des lucarnes ramassées ; mais ce qui le distingue des autres édifices de Tehuantepec, c'est qu'il porte un étage au-dessus du rez-de-chaussée. A l'intérieur, il a la forme de tous les couvents ; une ou plusieurs cours carrées, entourées de galeries, sur lesquelles s'ouvrent, en haut comme en bas, les salles et les cellules. Tout est voûté : on monte à l'étage supérieur par un large escalier en brique,

aussi délabré que le reste du monastère qui l'est bien plus encore que l'église. Mais cet état de délabrement ne saurait se comparer à la saleté dégoûtante qui règne partout. Il est vrai que ce sont les soldats demi-nus de la garnison qui l'habitent aujourd'hui. Je n'ai jamais rien vu de si immonde; ils y sont avec leurs concubines, leurs femmes et leurs enfants. Au moment où j'y entrai avec Avendaño, la plupart de ceux qui n'étaient point de garde étaient étendus dans toutes les postures, criant, hurlant, en jouant sur des nattes : j'en vis sous la galerie qui sert de passage entre la sacristie et l'église, couchés, avec leurs femmes, dans un pêle-mêle obscène, à la porte même du sanctuaire. Mon cœur se soulevait de dégoût. On peut imaginer, cependant, avec quel intérêt je parcourais ce monastère si horriblement profané; je me rappelais le souvenir de l'infortuné Cocijopij, son fondateur; je me le représentais amené de force dans ces cellules, habitées aujourd'hui par les descendants abrutis de ses anciens sujets. Quelle leçon pour l'Espagne, si l'Espagne d'alors avait pu prévoir ce dont je fus témoin ! Dieu vengeait le dernier roi de Tehuantepec !

J'avais hâte de soulager mes regards d'un si triste spectacle. En sortant, j'entrai avec don Juan Avendaño chez le prieur qui habite une sorte de maison provisoire à côté de son couvent. Il me reçut avec une grande politesse et des manières fort agréables. Fray Mauricio est un homme de quarante à cinquante ans, ayant du sang indien dans les veines. Il possède

une instruction supérieure à celle de la plupart des prêtres que j'ai connus dans ces parties du Mexique : il avait l'habit de son ordre qu'il portait, d'ailleurs, fort bien. Après quelques instants de conversation, il me conduisit chez le gouverneur qui habitait lui-même tout près de là. Son accueil fut également rempli d'aménité. Mais son aspect et sa tournure me frappèrent vivement. Zapotèque pur sang, il offrait le type indigène le plus beau que j'eusse encore vu dans tous mes voyages : je crus à l'apparition de Cocijopij, dans sa jeunesse, ou de Guatimozin, tel que je me l'étais souvent figuré. Grand, bien fait, d'une distinction remarquable, son noble visage, agréablement bronzé, me paraissait dénoter les caractères les plus parfaits de l'ancienne aristocratie mexicaine. Porfirio Dias était, d'ailleurs, encore tout jeune. Occupé de ses études à Oaxaca, il n'avait pas achevé de se graduer, lorsque la guerre civile le poussa dans la carrière des armes, et c'était à Juarez, qui le connaissait personnellement, qu'il devait sa nomination de gouverneur de Tehuantepec. A la suite de cette entrevue, j'eus l'occasion de le revoir à peu près tous les jours : il prenait, ainsi que deux ou trois officiers de la garnison, ses repas chez mon hôte ; je fus donc parfaitement à même d'étudier son caractère et sa personne. Sans toucher en quoi que ce soit aux idées politiques, je puis dire que les qualités qu'il découvrit dans l'intimité ne firent que justifier la bonne opinion que j'avais, à première vue, conçue de lui et, qu'il serait à désirer

que les provinces du Mexique fussent administrées généralement par des hommes de son caractère.

Après dîner, don Juan Avendaño me proposa un tour de promenade au *Dani-Guivedji* (Entre le mont du Tigre) : j'acceptai avec d'autant plus d'empressement que j'espérais, dans cette excursion, trouver quelque trace de l'ancien palais de Cocijopij, dont j'étais curieux de reconnaître la place : j'en avais parlé inutilement au prieur de Santo-Domingo, il n'avait pas été capable de me donner le moindre renseignement à cet égard. Une heure nous restait avant le coucher du soleil. C'était plus qu'il n'en fallait pour gravir ce monticule qui se dresse brusquement derrière la place, embrassant les principaux quartiers de la ville entre ses pentes escarpées et le bord de la rivière qui la partage en deux. Sa forme, qui est celle d'un S, se déroule du nord au sud, projetant en amont et en aval plusieurs rochers à pic, dont les extrémités recouvrent de leur ombre plusieurs faubourgs, habités par les Indiens. Sur ses flancs se groupent, au-dessus de la place, des cases en adobe et des huttes de bambous, entremêlées de jardinets, formant un dédale de ruelles étroites, étagées en zigzag l'une au-dessus de l'autre et dont l'ascension est un véritable casse-cou. C'est par là que don Juan me fait monter, sans réfléchir qu'il n'y a pas même un sentier tracé dans la roche blanche, au delà de ce quartier aérien.

Bientôt cependant nous arrivons au sommet, haletants et trempés de sueur : mais on est amplement

dédommagé alors par le spectacle admirable qu'on découvre autour de soi. C'est un panorama complet où l'œil embrasse à la fois la ville et la campagne, les quartiers qu'enlace la montagne, avec leurs églises moresques, leurs maisons blanches et crénelées, ombragées de beaux palmiers, et les portions de la cité, bâties à l'autre bord de la rivière, au pied du mont *Guidji-Lieza* qui s'élève en face de nous. La plaine apparaît tout autour, ondulée d'éminences abruptes, dont chacune porte une ruine et raconte un souvenir ou une légende des rois de Tehuantepec. Plus loin le regard s'étend sur la surface azurée de l'océan Pacifique, illuminé des splendeurs du soleil couchant, ou bien va se perdre dans le vaste hémicycle de la cordillère, dont les profondes anfractuosités achevaient de se confondre dans une ombre commune. A l'est, mon compagnon me signale, l'un après l'autre, les promontoires et les îlots, parsemés sur les lagunes qui s'avancent à plus de 12 milles dans les terres : c'est là, me dit-il, que les pêcheurs wabi vont, comme au temps de Cocijopij, offrir de mystérieux sacrifices au *Cœur du Royaume* (un des titres de Quetzalcohuatl), dans les temples souterrains de l'île enchantée de Monopostiac. Étendue, d'un côté, sur la plaine comme un large ruban métallique, reflétant les derniers feux du jour, la rivière de Tehuantepec serpentait majestueusement jusqu'à la mer, répandant sur son passage la vie et la fraîcheur ; de l'autre, elle sortait avec fracas des gorges profondes que la nature lui a creusées entre

les monts de *Guiengula* et de *Miztiguié*, dont les crêtes formidables se dressaient menaçantes derrière moi, à moins d'une lieue de distance.

C'est du haut de ces nids d'aigles que le roi des Zapotèques défia durant une année entière toutes les forces de la puissance mexicaine. Vu de la ville, dont il n'est éloigné que de 5 à 6 lieues, le site de la forteresse de Guiengula a la forme d'un cône tronqué et nivelé au sommet. Environné d'effroyables précipices et souvent voilé de nuages, ce plateau, où l'on ne peut arriver qu'après une journée d'une ascension désespérante, est parsemé de magnifiques ruines en pierre de taille, palais, temples et fortifications, dont l'étendue et la grandeur architecturales remplissent le voyageur d'admiration. Non content des sources abondantes que la nature y fait naître et qui aujourd'hui nourrissent encore de leur humidité de grands bosquets de bananiers, Cocijoéza y avait fait creuser de vastes étangs où il transporta du poisson de la rivière. Trois fois le roi des Mexicains dépêcha de nouvelles troupes pour déloger son ennemi de ce site redoutable ; trois fois elles furent taillées en pièces, au passage, ou décimées dans la plaine, et le superbe Ahuitzotl se vit réduit à lui offrir la paix.

Une fois sortie des gorges de Guiengula, la rivière de Tehuantepec devient plus calme : elle parcourt la plaine en la vivifiant, couvre de cultures verdoyantes les alentours sablonneux de la ville, se partage en mille petits ruisseaux qui fertilisent les jar-

dins entre les angles arides du Guivedji. Assis sur le socle de la croix qui couronne le dernier étage de la montagne, je considérais dans une contemplation muette ce cercle sublime de paysages qui s'abîmait rapidement dans l'ombre du soir.

— Il est temps de descendre et de regagner le logis, me dit mon hôte, en me touchant légèrement à l'épaule ; ces lieux ne sont plus sûrs après le coucher du soleil, et Tehuantepec est inondé de bandits.

Hélas! j'oubliais, dans ma béatitude, la guerre civile, Juarez et Miramon, les Patricios et les Juchitecos qui, par leurs discordes cruelles, avaient changé en un enfer ce paradis terrestre. L'astre du jour avait disparu derrière le Guiengula, et ses cimes aiguës avaient perdu l'une après l'autre leur dernière auréole. Tout à coup les cloches des églises et des chapelles s'ébranlent dans tous les quartiers à la fois, envoyant aux échos des montagnes leur carillon harmonieux.

— *La oracion de la noche!* me dit don Juan, en ôtant son chapeau, l'*Angelus!* Puis après quelques instants de recueillement, il me donne le bonsoir.

Je continuai ensuite à descendre avec lui, et en quelques minutes nous avions traversé l'espace sablonneux de la place qui nous séparait de sa maison. Dans la soirée, toutes les familles riches ou pauvres, assises sur les grands balcons grillés de leurs maisons ou sur le seuil de la porte, respirent la fraîcheur, à la clarté des étoiles, s'entretenant des évé-

nements du jour ou du temps, faisant de la politique de parti, tout en guettant de l'œil les passants attardés de l'un ou de l'autre sexe, que la nécessité ou le goût des aventures amenait sur le sable fin de la rue. Sous ce ciel admirable, les nuits sont si douces et si brillantes, qu'on les passerait volontiers à la belle étoile, en étalant son lit ou son petate (1) au dehors, comme cela se pratiquait naguère. Mais les discordes civiles ont changé ces mœurs patriarchales : les calmes jouissances de la vie tropicale ont fait place à l'état de siége qui règne avec toutes ses terreurs, sans être déclaré. Mon hôte avait bien raison. A la tombée du jour, il y a du danger à sortir de chez soi : ce ne sont pas tant les voleurs ordinaires qui sont à craindre que les bandits militaires ; ainsi que des chacals, ils rôdent continuellement autour des maisons, dans les ruelles étroites, aujourd'hui sous le nom de *Juchitecos*, demain sous celui de *Patricios;* ils dépouillent et assassinent impunément ceux dont ils veulent faire leur proie.

A huit heures, le bruit des tambours résonne sous les hautes galeries du palais et du monastère ; les échos du Guivedji et du Guidji-Liéza répètent tristement les notes prolongées des clairons qui annoncent la retraite. Les bandits, décorés du nom de soldats, vont rentrer à la caserne. Erreur ; ils resteront dehors, avec ou sans permission, peu importe, afin de faire le coup de main. La retraite est pour le

(1) Le *petate*, du mot mexicain *petlatl*, natte du pays.

bourgeois ou le voyageur ; elle lui dit qu'il est temps de rentrer ou dc se mettre sur ses gardes. En attendant, des sentinelles, l'arme au bras, sont échelonnées à tous les postes. On s'imaginerait que c'est un gage de sécurité : tout au contraire. Un passant a-t-il le malheur de s'aventurer sur la place, fût-ce même à cent pas de la sentinelle déguenillée, il entend aussitôt un *quien vive!* rugir menaçant à ses oreilles. Ce *qui vive*, qui est le même dans toute l'Amérique espagnole, est la chose la plus stupide du monde. Si l'on ne répond immédiatement par le mot d'ordre connu, *la Patria* et je ne sais plus quelle autre réponse du même genre à une seconde interpellation, on vous tire à bout portant un coup de feu à la tête ou dans le dos. Tant pis pour l'étranger qui n'a pas encore appris à dire ces formules sans raison d'être, puisqu'un ennemi les sait aussi bien qu'un ami, il les apprendra à ses risques et périls ; tant pis pour celui qui n'entend pas ou qui est distrait ; on peut lui tirer dessus comme sur un ennemi ou une bête fauve. Trois pauvres femmes furent tuées de cette manière, durant mon séjour à Tehuantepec et les Juchitecos en firent la matière des plus cruelles plaisanteries. Quelquefois de tragique la scène devient burlesque et ridicule. C'était par une nuit obscure, peu de jours avant mon départ : la sentinelle, en se promenant de long en large, voit passer un objet à quelques pas du palais. Il hurle son *quien vive* ordinaire à faire trembler les murailles : personne ne répond ; l'objet continue à mar-

cher. Alors le Juchiteco tire à tout hasard et tue, qui?... une vache qui avait rompu ses liens et courait à la recherche de son veau.

Don Juan Avendaño était négociant; et comme à peu près tous les marchands, naturels ou étrangers dans les villes de l'Amérique Centrale, il tenait une boutique à l'angle de sa maison, donnant sur la place; avec la boutique il y avait une buvette et, dans la grande salle attenante, se trouvait un billard, jeu introduit malheureusement par nos compatriotes qui en ont donné le goût aux Hispano-Américains, déjà trop joueurs. Le billard réunissait chaque soir chez Avendaño les notabilités de la ville, inclus le gouverneur et le prieur de Santo-Domingo. C'était un rendez-vous curieux, particulièrement dans ces temps orageux : on y entendait beaucoup de choses, et pour moi c'était une source d'observations chaque jour nouvelles. Quoique les femmes à Tehuantepec, en exceptant, toutefois, les créoles, soient les moins réservées que j'aie vues en Amérique, elles ont, cependant, encore assez de modestie pour ne pas se présenter dans des lieux publics comme celui-ci. Je n'en vis jamais qu'une : elle s'y mêlait aux hommes, sans le moindre embarras, les défiait audacieusement au billard et jouait avec une adresse et un tact incomparables. C'était une Indienne zapotèque, à la peau bronzée, mais jeune, svelte, élégante et si belle, qu'elle ravissait, comme autrefois la maîtresse de Cortès, les cœurs des blancs. Je n'ai pas retrouvé son nom dans mes notes, soit que je l'aie oublié ou

que je ne l'aie jamais entendu : mais je me rappelle que quelques-uns lui donnaient en riant, devant moi, le nom de la *Didjaza*, c'est-à-dire la Zapotèque dans cette langue ; je me souviens aussi que la première fois que je l'aperçus, je fus si frappé de son air superbe et fier, de son riche costume indigène, si analogue à celui sous lequel les peintres représentent Isis, que je crus voir cette déesse égyptienne ou Cléopâtre en personne. Ce soir-là elle portait un jupon d'une étoffe rayée, couleur vert d'eau, simplement roulée autour du corps, qui se trouvait ainsi serré dans ses plis, de la hanche à quelques doigts au-dessus de la cheville : un *huipil* de gaze de soie rouge incarnat, brodé d'or, sorte de camisole à manches courtes, partait des épaules, voilant son buste sur lequel s'étalait un grand collier, formé de pièces d'or, percées par le bord, et enchaînées à la suite les unes des autres. Ses cheveux séparés sur le front et tressés avec de larges rubans bleus, formaient deux nattes splendides, pendantes sur son cou, et un autre *huipil*, en mousseline blanche brochée, encadrait sa tête, exactement avec les mêmes plis et de la même manière que le *calantica* égyptien. Je le répète, jamais je ne vis une image plus frappante d'Isis ou de Cléopâtre.

Je ne m'étendrai pas sur sa réputation : elle était au niveau de celle de la plupart des dames de Tehuantepec, à quelque nuance qu'elles appartinssent; c'était la légèreté trop générale des mœurs de cette ville, essentiellement voluptueuse par son caractère

et sa situation, qui avait obligé don Juan à se séparer de sa femme et à la renvoyer provisoirement avec sa jeune fille chez ses parents, dans l'état voisin de Chiapas. Mais cette Indienne, si belle et si séduisante aux yeux de ceux que je trouvai avec elle, était un objet de mystérieuse terreur pour beaucoup d'autres. Quelques-uns la regardaient comme une folle; mais le plus grand nombre, surtout dans les classes inférieures, la redoutaient comme une sorcière et la croyaient en communication avec les *naguals* ou génies du mont *Rayudeja*. Outre la science approfondie des simples et de leurs combinaisons, on lui attribuait une foule de connaissances, dont elle faisait usage, ajoutait-on, au gré de ses amitiés ou de ses haines, et, jusqu'à son adresse au billard était considérée comme faisant partie de son art magique. Les Indiens la respectaient comme une reine; à quelque heure de la nuit qu'elle se hasardât à passer devant les postes de la garde, les sentinelles semblaient la reconnaître instinctivement et retenaient leur *quien vive*.

Pour moi, quoique assez incrédule à l'endroit de son pouvoir surnaturel, je n'étais pas fâché d'avoir une idée de ce qu'on appelait une sorcière à Tehuantepec. Lorsque don Pancho Portocarrero, l'un des amis d'Avendaño, m'attira pour la première fois dans la salle du billard, afin de me montrer cette merveille, il me sembla que les séductions de sa personne devaient excercer une puissance bien autrement redoutable sur ceux qui se laissaient entraîner

par ses charmes, que tous les sortiléges de ses breuvages enchantés. Je ne pouvais m'empêcher, toutefois, de trouver quelque chose d'étrange dans son regard : elle avait les yeux les plus noirs et les plus vifs du monde, surtout lorsqu'elle était occupée au jeu. Mais il y avait des moments où elle s'arrêtait tout à coup : elle s'appuyait sur le bord du billard ou contre la muraille et son œil devenait fixe et terne; on eût dit d'un mort. L'instant d'après sa paupière s'abaissait et de dessous ses longs cils d'ébène jaillissait un éclair qui faisait frissonner souvent celui sur lequel il tombait.

— *Es loca;* elle est folle! me dit une fois don Abram, le principal employé d'Avendaño.

Était-ce de la folie, comme il le prétendait? était-ce, ainsi que le croyaient les autres, une absence, et son esprit absorbé se transportait-il avec son nagual, en un monde inconnu? C'est au lecteur à le juger. Je n'ai pas eu l'occasion d'adresser une seule fois la parole à cette femme : je me contentais de l'observer, tout en écoutant ce qu'elle disait et ce qui se disait autour d'elle. Elle s'exprimait en castillan aussi bien que la première *señora* de Tehuantepec; mais rien n'était mélodieux comme sa voix, lorsqu'elle parlait avec l'un ou l'autre cette belle langue zapotèque, si douce et si sonore, et qu'on pourrait appeler l'italien de l'Amérique.

VIII. *Les Naguals et le Nagualisme. L'ermite de la Guacamaya.*

Après quelques jours de repos, je m'étais proposé une excursion au mont Guiengula, afin de visiter les ruines remarquables dont j'ai parlé plus haut. Murphy venait d'arriver, de retour de son expédition à Guatulco, rapportant un grand nombre d'idoles et d'autres objets antiques qu'il avait rencontrés dans les ruines de l'ancienne ville de ce nom. En abordant à la côte, il l'avait trouvée à peu près déserte; aussi y avait-il, ainsi que ses compagnons, souffert extrêmement du manque de vivres et d'eau potable. Il retournait, cependant, assez satisfait du résultat de son voyage : il avait levé le plan du port de Guatulco et signalé tous les sondages. Suivant son rapport, ce havre, d'une capacité remarquable, serait aussi beau et aussi commode que celui d'Acapulco : l'entrée en est aisée, et des bâtiments d'un tonnage considérable peuvent y jeter l'ancre en toute sécurité. Sur les indications que je lui avais données au Barrio, il avait découvert, à deux lieues environ du pueblo actuel de Guatulco, les ruines d'une vaste cité fortifiée, qu'il supposait être le Guatulco des anciens; elles sont situées sur un plateau environné de profonds précipices et s'étendant en promontoire vers la mer. Les traditions dont je lui avais parlé, lui avaient été confirmées par les habitants du voisinage; on lui avait assuré que, dans des temps ex-

trêmement reculés, des navires étaient venus à plusieurs reprises des contrées lointaines de l'occident, c'est-à-dire, de la Chine et du Japon, ajoutait Murphy, trafiquer avec les princes marchands de Guaculco. A ces détails mon ami joignit une circonstance tout à fait lugubre, et qui était venue clore tristement son expédition. Un jeune artiste de talent, le même qui l'avait aidé à lever les plans du port et dessiné les paysages environnants, était tombé à la mer, tandis qu'il esquissait, de l'extrémité d'une chaloupe, le promontoire de Guatulco. Il était aussitôt disparu; mais au même instant une large tache de sang avait marqué la surface de l'eau, et l'on supposait qu'un requin l'avait entraîné immédiatement dans les profondeurs de l'Océan.

En appenant que j'avais l'intention de visiter le *cerro* de Guiengula, il me proposa de m'y accompagner avec plusieurs de ses camarades. Rien ne pouvait m'être plus agréable; leur présence assurait la sécurité de cette excursion contre les bandits qui infestaient, disait-on, tous les environs de la route d'Oaxaca, et je pouvais compter d'avoir avec moi au moins un ou deux dessinateurs, capables de faire le croquis des principales ruines. Comme on ne pouvait songer à retourner le même jour à Tehuantepec, malgré la proximité de la montagne, il était nécessaire de faire quelques préparatifs, soit pour ne pas mourir de faim au sommet du plateau, soit pour s'abriter contre la pluie si elle venait à tomber. Murphy ayant promis de s'en occuper,

nous convînmes de l'excursion pour le surlendemain.

Il devenait grand temps de se mettre en mesure, si nous voulions l'entreprendre avant le commencement des eaux. On était au 13 juin et il n'était pas encore tombé la moindre averse dans la plaine de Tehuantepec. La saison était évidemment en retard; aussi la chaleur était-elle ardente et sèche à l'extrême : le soleil cuisait dès le matin ; le sable des rues brûlait sous nos pas, même au milieu de la nuit, et la bouche haletante, on éprouvait sans cesse une soif inextinguible. Ce jour-là, cependant, quelques nuées blanches que j'avais observées, depuis la veille, s'étaient étendues par degré et l'atmosphère, étouffée d'abord comme sous un couvercle de plomb, avait fini par être un peu moins lourde et permettait de respirer. Au coucher du soleil, une brise légère souffla du nord : la cime des arbres commença à frémir, tandis que de grandes feuilles jaunes, détachées de leurs rameaux, tombaient avec un bruit sec et mélancolique. Incommodé par la prolongation de cette longue sécheresse, je me retirai de bonne heure, en disant au domestique qui me servait de m'apporter de quoi me rafraîchir. En attendant, je me couchai, la peau brûlante et tendue.

Le domestique entra quelques minutes après, tenant à la main une cruche remplie de limonade : il m'en versa un verre, et voyant que je paraissais encore peu enclin au sommeil, il s'assit au chevet de

mon lit pour être prêt à me servir au besoin ou à entamer un bout de conversation, si j'avais l'air d'y prendre intérêt. Ce garçon s'appelait Eusebio; c'était un jeune Zapotèque de douze à quinze ans, peau de bronze foncé, à l'œil vif et fort intelligent. Il appartenait à la domesticité de don Juan Avendaño et je me l'étais attaché, en lui donnant de temps à autre un ou deux *medios* pour le récompenser de son empressement.

A quelques pas du lit, mes sacoches étaient ouvertes sur une malle et j'y avais mis quelques effets dans le dessein de les emporter, en montant au Guiengula. Eusebio y avait jeté les yeux; quelque chose le préoccupait en les regardant. — Est-ce que Monsieur pense se mettre en route, me demanda-t-il avec un sourire indéfinissable? — Pourquoi donc, Eusebio? — C'est que je vois que sa seigneurie a préparé ses sacoches. — Sans doute, nous allons après-demain visiter le Guiengula. — Le Guiengula! Monsieur n'ira pas au Guiengula, j'en suis sûr. — Pourquoi donc, Eusebio? — *Quien sabe?* on dit qu'il y a du danger à monter là haut. — Mais d'autres y sont allés avant moi, Eusebio. Du danger, d'ailleurs il n'y en aura pas, les Américains viennent avec moi.... Les Patricios, s'ils en avaient l'envie, n'oseraient nous attaquer. — Je ne veux pas parler des Patricios.... — Alors, qui donc m'empêcherait d'y monter, Eusebio? — Je ne sais pas... mais je sais que Monsieur n'ira pas.....

J'écoutais, surpris de la persistance que cet en-

fant mettait à me dire que je n'irais pas au Guiengula. Pendant cet entretien, le tonnerre avait commencé à gronder dans l'éloignement et le vent du nord, soufflant avec force, ouvrit avec fracas les volets de ma fenêtre, en bouleversant quelques objets que j'y avais posés. C'était l'annonce de l'orage qui ne pouvait tarder à éclater. Eusebio sourit, en reportant sur moi ses yeux avec une expression singulière que j'avais remarquée quelquefois en certains jeunes Indiens : il alla fermer la fenêtre et se rasseyant ensuite à côté de moi, il reprit : — Monsieur voit bien qu'il n'ira pas maintenant au Guiengula... Et puis, ajouta-t-il, d'un ton grave et qui avait quelque chose de solennel dans la bouche d'un enfant, la Didjaza me l'a dit.... les Américains n'y monteront plus.....

Cette fois, je tombai des nues. Dans mon étonnement d'entendre mêler le nom de cette étrange créature au projet de notre excursion, je me levai subitement sur mon séant, et, fixant directement les yeux sur mon petit domestique; — Eh! bien, lui dis-je, qu'est-ce que tu me chantes-là avec la Didjaza? — Rien, *señor*, rien, s'écria Eusebio, effrayé de ma vivacité. — Allons, calme-toi, petit, ajoutai-je, en lui donnant un medio, pour lui inspirer de la confiance; seulement je veux savoir pour quel motif nous ne pourrions plus aller là-haut avec les Américains. — C'est que l'on dit partout que les Américains sont des infidèles qui troublent les morts dans leurs tombeaux. Les morts doivent rester en repos où on les a mis.

Je n'avais rien à opposer à une raison aussi juste. Depuis l'expédition du major Barnard, diverses excursions avaient eu lieu au Guiengula et en d'autres localités historiques. Des tumuli avaient été ouverts; des uns on avait enlevé des ossements, des autres des idoles et des vases de toute grandeur, qui avaient été emportés aux États-Unis ou au Mexique. Or, les voyageurs qui ont visité ces contrées, savent avec quel respect jaloux les Indiens gardent les édifices antiques et les sépulcres de leurs pères, avec quelle admirable discrétion ils dérobent aux regards profanes de l'étranger l'entrée des grottes où sont déposés les restes de leurs princes. On conçoit, dès lors, de quel œil ils devaient voir nos excursions au Guiengula ou ailleurs. Quant à la Didjaza, si elle n'était pas sorcière, je comprenais qu'elle souhaitât de passer pour telle, afin d'exercer plus d'ascendant sur ses compatriotes; qu'en sa qualité d'Indienne zapotèque et de descendante des anciens seigneurs du pays, comme je l'appris ensuite, elle devait tenir à ce que les étrangers qui affluaient à Tehuantepec, surtout depuis les travaux de la route, n'insultassent pas à leurs cendres. Ces réflexions, les dernières paroles d'Eusebio me les avaient suggérées, toutes à la fois, et je commençais à penser que la Didjaza, tout en cherchant à passer pour folle ou pour sorcière, n'était pas si folle qu'elle voulait le paraître, surtout en venant jouer au billard. Elle s'y trouvait précisément avec les notabilités de la ville et voyait les étrangers, principalement les Américains qui fréquentaient, surtout le soir, la buvette d'Avendaño : elle

entendait tout, sans avoir l'air d'y prendre garde, à ceux-ci inspirant l'amour par ses charmes et son excentricité, aux autres l'épouvante, qui lui servait à soutenir sa réputation et son influence sur les masses qu'elle exploitait.

Pendant que je faisais ces réflexions, l'orage avait éclaté. J'entendais l'averse qui battait violemment le sable de la rue et le pavé de la cour. — Allons, je vois bien que nous ne pourrons pas aller au Guiengula, dis-je à mon petit domestique. — Oh! non, *señor*... Vous entendez l'orage ; demain ce sera pis encore... Je vous le disais bien. — Nous verrons cela. Mais, réponds-moi Eusebio, pour savoir ces choses-là, il faut que la Didjaza soit sorcière. — Oh ! non, señor... — Si, si... Du reste, qu'elle le soit ou ne le soit pas, ce n'est pas mon affaire et je ne veux lui causer aucun mal. Seulement je dois te dire que j'ai entendu raconter quelque chose du mont Rayudeja et du Guiengula. C'est là que demeure son nagual et peut-être aussi le tien; vous avez peur que les Américains, en chassant les tigres et les chats sauvages, ne tirent sur eux et alors vous mourriez avec eux, n'est-ce pas?

Eusebio pâlit sous sa peau bronzée et resta muet de terreur, en m'entendant parler avec tant de légèreté de ces matières mystérieuses et dont les indigènes dérobent d'ordinaire la connaissance avec tant de soin aux étrangers et même à ceux qui ne sont pas de leur race, dans leur propre pays. Je savais par l'ouvrage si rare et si curieux du domini-

cain Burgoa, avec quelle force les superstitions du nagualisme étaient encore enracinées dans les idées des aborigènes, dans les états d'Oaxaca et de Chiapas. C'était même une des raisons qui avaient déterminé mon voyage dans ces contrées : je voulais avoir le cœur net au sujet de toutes ces sorcelleries indiennes. J'aurais souhaité pouvoir éclaircir le mystère qui continue à les envelopper et reconnaître s'il y avait quelque fondement aux enchantements extraordinaires, dont parlent toutes leurs chroniques, et dont une si large part est attribuée aux princes guatémaliens.

Etait-il vrai, ainsi que le prétendent, d'ailleurs, les auteurs espagnols les plus sincères et les plus véridiques, qu'ils fussent capables de se transformer en toute sorte d'animaux, de se transporter instantanément d'un lieu à un autre, d'assister invisiblement aux conseils de leurs ennemis ? Pouvait-on ajouter la moindre croyance à ce que dit Sahagun, qu'ils fussent en état de faire apparaître sous les yeux des spectateurs, une rivière, une source, des bois, des palais, là où il n'existait rien de semblable une minute auparavant, de les faire évanouir, un moment après ; de s'ouvrir le ventre, de couper un bras ou une jambe à leur voisin, de le tuer même, puis de le guérir, de le ressusciter, aussitôt, sans que rien y parût, et tout cela devant une foule nombreuse, assemblée pour être témoin de ces spectacles merveilleux ? Tout cela, raconté avec une bonne foi, plus incroyable encore, par des hommes

sérieux, à une époque très-rapprochée de nous, n'était-il point l'effet d'une hallucination étrange, produite par des causes qui nous sont inconnues? Témoin moi-même de l'habileté avec laquelle les sorciers modernes, appelés *Curanderos* ou *Zahoris*, se servaient du magnétisme et de la ventriloquie, j'avais lieu de croire, comme l'indiquent Sahagun et Torquemada, qu'à l'aide de breuvages et de fumigations, ils travaillaient à troubler le cerveau de leurs sectateurs, en leur faisant voir des fantômes de tout genre, afin de leur imposer leur volonté et de les soumettre d'une manière absolue à leur influence.

C'est à ces moyens redoutables, supposé même qu'ils n'eussent eu, en réalité, aucune communication avec les puissances du monde invisible, que les restes du sacerdoce et de la noblesse indigènes eurent recours, dans les années qui suivirent la conquête du Mexique, pour détourner le peuple des instructions du clergé catholique et l'amener aux conciliabules secrets qu'ils tinrent alors, pour célébrer les rites du culte proscrit et conspirer dans l'ombre contre leurs conquérants. Quoique soumis, en apparence, comme le roi Cocijopij, aux nouvelles lois qui leur avaient été imposées, et suivant, avec une ponctualité affectée, les principales obligations de l'Église catholique, ils s'assemblaient de nuit, soit dans quelque palais retiré, soit dans les bois ou au fond des grottes. Entre les rares souvenirs qui sont restés de cette époque intéressante, l'histoire rappelle avec étonnement la multitude des cavernes de l'état d'Oaxaca,

où, malgré la vigilance des dominicains, les Indiens continuaient à célébrer leurs solennités antiques. Derniers refuges de la religion prêchée par Quetzalcohuatl, c'est dans ces grottes que les débris du sacerdoce indigène s'efforcèrent de perpétuer la puissance qui achevait de leur échapper. Ainsi s'organisèrent les éléments de cette société redoutable qui, sous le nom de Nagualisme, fonctionna en secret, pendant près de deux siècles, dans toute l'étendue du Mexique et de l'Amérique centrale. Dans ses opérations ordinaires, le nagualisme rappelait principalement l'usage où l'on était, sous l'ancienne loi toltèque, de tirer l'horoscope des nouveau-nés et de leur imposer un nom, concordant avec leur calendrier, leur ôtant en même temps quelques gouttes de sang, de l'oreille ou de dessous la langue, pour les offrir à Chalchiuhlicué, la déesse des eaux et la protectrice des petits enfants, que l'on purifiait par une sorte de baptême, en cet instant. Il n'y a donc rien de bien étonnant à ce que ce rite se continuât chez ceux qui avaient conservé quelque attache pour le culte de leurs pères. Mais ce qu'on ne saurait trop remarquer, c'est l'habileté avec laquelle les ministres idolâtres réorganisèrent dans l'ombre tout un système de cérémonies, tirées de leur rituel, pour en faire la contre-partie des cérémonies catholiques et en atténuer l'effet dans l'esprit des populations.

Dans tous les lieux où ils crurent pouvoir compter sur le refroidissement du zèle des pasteurs catholiques ou sur leur négligence, les chefs du acerdoce

antique reprirent en secret leurs fonctions, rétablissant les degrés de leur hiérarchie ou la modelant sur celle de l'Église; ce qui, après tout, n'offrait pas de bien grandes difficultés, vu les rapports frappants que l'une avait avec l'autre. Quoiqu'on ait bien peu de détails sur cette recrudescence de l'idolâtrie mexicaine, on sait, cependant, que son siége principal, dans les états guatémaliens, était fixé à Zamayac, bourgade importante de la province de Xuchiltepec, et que son pontife avait, sous sa juridiction, un grand nombre de ministres d'un rang inférieur. Le dernier grand-prêtre, fait prisonnier en 1703, par le Père Margil de Jésus, franciscain, mourut au monastère de *Cristo-Crucificado* de la Antigua Guatémala : il se vantait, au rapport de la procédure qui le concerne, de s'être transporté plusieurs fois dans les royaumes de l'Europe et d'avoir même assisté invisiblement au consistoire des papes au Vatican. La grande prêtresse du temple souterrain de Huehuetan, fondé par Votan, dans la province de Soconusco, à l'origine de la civilisation américaine, ne fut interdite de ses fonctions qu'en 1697, Nuñez de la Vega, évêque de Chiapas, qui avait été instruit de son existence, durant sa visite pastorale, ayant mis fin à ce pontificat féminin, et livré aux flammes, dans un auto-dafé solennel, les archives et les divinités de cet antique sanctuaire. A Tehuantepec, le sacerdoce de Mitla, exercé par Cocijopij, se perpétua, malgré les dominicains, et plus de cinquante ans après la mort de ce prince, il existait

encore dans la personne de son fils naturel Coquitela.

Dans les localités inférieures, des sacrificateurs d'un rang moins élevé pratiquaient leurs rites, à l'instar des curés et des religieux qu'ils cherchaient à supplanter dans l'esprit de leurs ouailles. Du moment qu'un enfant venait de naître, le père introduisait le prêtre nagualiste afin de l'offrir aux dieux avant le baptême chrétien. A sept ou huit ans, il était confirmé dans le nagualisme, et si on l'en jugeait capable, on commençait à l'initier aux mystères de la secte. Le mariage, de même, n'avait lieu à l'église et n'a lieu encore aujourd'hui, qu'à la suite des cérémonies nationales. Il n'était pas jusqu'au lit de la mort qui ne fût l'objet de leurs précautions : dès que le curé s'était retiré, en bénissant le moribond, le nagualiste paraissait et lavait l'une après l'autre les diverses parties du corps qui avaient reçu l'extrême-onction.

Cette secte mystérieuse ne bornait pas, toutefois, ses travaux à effacer ou à contrefaire clandestinement les sacrements de l'Église ; son but était plus grand : c'était de miner sourdement la domination espagnole et de rétablir, avec les autels de l'antique religion, le gouvernement de ses princes naturels. Ses efforts furent marqués par des ruisseaux de sang castillan et ses premières victimes furent presque toujours les religieux catholiques, envoyés pour administrer les bourgades indigènes. Les fertiles vallées de Chiapas et d'Oaxaca, ainsi que le sol monumental du Yucatan, furent souvent le théâtre de

ces scènes cruelles. Avant la fin du xvie siècle, les Zapotèques se soulevèrent deux fois, dans l'espoir de recouvrer leur indépendance, et dans l'insurrection qui éclata parmi eux, en 1550, on voit, non sans quelque surprise, son chef prendre le nom de Quetzalcohuatl. En 1713, la révolte des Tzendales, dans l'État de Chiapas, menaça, durant une année entière, de ruiner le gouvernement espagnol : tandis qu'on tuait les prêtres sur les autels de leurs églises, à Cancuc et à Oxchuc, où une sorcière de vingt ans guidait les insurgés, les temples augustes de Palenqué et d'Ococingo revoyaient avec étonnement les cérémonies des temps antiques. Il fallut déployer les efforts les plus énergiques, et le gouverneur général de Guatémala vint en personne à Ciudad-Real pour travailler à étouffer la rébellion triomphante : on célèbre encore chaque année dans la cathédrale de cette ville une messe d'actions de grâces, pour remercier Dieu d'avoir sauvé la colonie d'un si grand danger. Le Yucatan, où les Espagnols débarquèrent en 1517, ne put être conquis définitivement que de 1537 à 1540, et trois fois, durant cet intervalle, les Mayas les chassèrent de leurs terres. A plusieurs reprises, ils se soulevèrent contre leurs dominateurs, et, en 1763, l'insurrection fut générale. Elle a recommencé depuis vingt-cinq ans et elle continue actuellement. Mérida, capitale de l'État, a été longtemps assiégé par les indigènes, les villes de Valladolid et de Bacalar ont été prises et horriblement saccagées dans ces derniers temps, et les deux tiers

de la péninsule sont encore entre les mains des Mayas triomphants. Aujourd'hui, il faut le dire, les éléments indigènes se mêlent à tout et partout; idolâtres ou chrétiens, ils travaillent avec une haine égale à anéantir ce qui reste de l'élément de la conquête.

On ne saurait se le dissimuler, le nagualisme existe encore et forme une vaste organisation politique et religieuse, quoique avec des combinaisons moins savantes qu'autrefois. La destruction des sciences nationales, en répandant l'ignorance parmi les Indiens, leur a fait perdre la clef de leurs anciennes superstitions et a obligé ceux qui voulaient s'instruire, à chercher leur instruction parmi les chrétiens. Cependant il existe encore des prêtres qui revêtent à certains jours le grand costume pontifical, la robe blanche et la mitre et qui offrent, dans les cavernes ou sur les hauts lieux, des sacrifices solennels : mais des idées chrétiennes se mêlent à leurs cérémonies et se glissent dans leurs invocations ; dans les images grossièrement sculptées de leurs églises, ils retrouvent à la fois les dieux de leurs pères et les saints de la conquête. C'est cet ensemble de cérémonies, de haines politiques et religieuses, se reproduisant sous tant de formes curieuses, qui est l'essence du nagualisme moderne. Dans l'étude que j'en ai faite et les observations que j'ai été à même de recueillir, dans mes voyages et durant mon séjour parmi les Indiens, j'ai retrouvé les preuves les plus entières de l'existence d'une sorte de franc-maçon-

nerie ou de société secrète, où chefs et adeptes se lient les uns aux autres par des rites redoutables. Ont-ils tous une égale confiance dans ces rites? c'est ce que je ne saurais affirmer : ce qui est hors de doute, c'est que plusieurs de ces chefs étaient des hommes parfaitement instruits et qui avaient fait leurs études dans les universités espagnoles de leur pays.

Ce que l'on sait encore, c'est qu'entre les adeptes supérieurs, il y en a qui sont chargés, comme autrefois, de pratiquer à l'égard des nouveau-nés quelques-uns des rites cachés que j'ai signalés plus haut. Ceux-là ont encore leur nagual, c'est-à-dire qu'en dehors des chrétiens, métis ou espagnols, ils portent le nom de l'oiseau ou de l'animal du jour sous l'influence duquel ils sont nés. D'ordinaire, ils le nient, lorsqu'on leur en parle : ils croient que leurs sorciers, véritables nagualistes, confirmés dans leurs superstitions à l'âge de sept ou huit ans, par une communication directe avec cet oiseau ou cet animal, exercent un pouvoir surnaturel fort étendu. Ils peuvent se métamorphoser à volonté dans la forme de leur nagual, se transporter instantanément d'un lieu à un autre et opérer cent prodiges extraordinaires : mais, à ce pouvoir mystérieux, il y a un contre-poids; si l'animal ou l'oiseau qui est leur génie familier tombe malade ou blessé, ils éprouvent à l'instant, à la partie du corps correspondante, la même blessure ou la même maladie; si le nagual meurt, le nagualiste à la même heure meurt avec lui.

Les relations du Mexique et de l'Amérique centrale présentent un grand nombre d'exemples de cette mystérieuse sympathie, et je n'oserais en parler ici, si je ne l'avais entendu attester par une foule de gens de langues et de coutumes différentes. Les livres et les nuscrits en sont remplis, et les religieux de saint Domaminique et de saint François ne sachant comment s'expliquer les prodiges dont ils disent avoir été souvent les témoins, les attribuaient naturellement au diable. Est-ce hallucination ? est-ce enchantement ? je n'en sais rien. Le lecteur n'en croira que ce qu'il voudra ; mais je dois avouer que j'ai été moi-même témoin de plus d'une chose étrange dont j'aurai à l'entretenir plus tard, et que jusqu'à présent il m'a été impossible de m'en rendre un compte raisonnable. On comprend, dès lors, l'intérêt que je mettais à m'informer de tout ce qui avait rapport à la sorcière zapotèque et à la conversation d'Eusebio. Je la reprends où je l'ai laissée avant cette longue digression.

Les réponses évasives de ce petit Indien, la pâleur qui avait couvert son visage, au moment où j'avais mentionné son nagual, étaient pour moi une preuve suffisante que je n'étais pas bien loin de la vérité. Il resta quelques minutes sans oser ni me répondre, ni me regarder : mais entre les longs cils qui voilaient ses yeux noirs, je discernais des éclairs qui me rappelaient ceux de la Didjaza. Je le considérais avec curiosité, réfléchissant à ce que je pourrais lui dire pour dissiper ses défiances.

— Eusebio, repris-je, je ne suis pas ton ennemi, ni l'ennemi de la Didjaza ; je sais qu'elle a son nagual et que tu as le tien... — Non, señor, s'écria-t-il, en levant sur moi son œil plein de feu, brillant à la fois de ressentiment et de crainte. — Laisse-moi finir, mon ami. Je sais cela, parce que je sais ces choses mieux que toi, mieux qu'elle... Moi, aussi, j'ai mon nagual; j'en ai plusieurs, et je vais t'en montrer un... — Non, *no quiero*, je ne veux pas, répéta-t-il avec un accent de terreur. Et comme il cherchait à se retirer, je le retins par sa chemise, son unique vêtement dans ce bienheureux climat.

En même temps je tirai de ma poche une petite boîte en métal, renfermant une boussole que j'avais achetée en passant à New-York. Cet objet n'avait rien de terrifiant ; il se rassit donc, en y fixant ses yeux avec curiosité. — Voilà mon nagual, lui dis-je. Regarde cette aiguille; toujours elle se tourne du même côté ; sur la mer ou dans les bois, par la nuit la plus obscure, elle m'indique mon chemin ; elle me montre de quel côté le soleil se lève ou se couche. Si je veux monter au *cerro* de Guiengula, avec ce nagual je puis y aller les yeux fermés. Tu vois donc bien que j'en sais autant que la Didjaza, quoique mon nagual soit différent du sien.

Ce petit discours n'eut, cependant, pas tout l'effet que j'en attendais. Il y avait évidemment moins de défiance dans les regards d'Eusebio ; mais dans l'attention avec laquelle il considérait l'aiguille aimantée, il y avait presque autant d'incrédulité que de

curiosité. Il est certain qu'il n'en avait jamais vue : tout en ayant l'air de croire qu'il y avait de la magie dans cette petite boîte, il ne paraissait guère disposé à y admettre un nagual. Après tout, je lui donnais raison : il savait fort bien qu'aucun Indien n'emprisonnait le sien dans une boîte, et il était très-probablement dans la persuasion, en dépit de mes assertions, que l'étranger, avec tout son savoir, était encore inférieur à un nagualiste. Or, en ceci, il avait peut-être également raison. Je confesse, d'ailleurs, que j'ai tenté souvent d'en imposer aux Indiens avec ma boussole, mais rarement avec plus de succès.

Quant à Eusebio, craignant sans doute la suite de cet interrogatoire, il trouva un prétexte pour se lever, en m'offrant une tasse de limonade, et s'esquiva lestement, tandis que je la buvais. L'orage, qui avait commencé à gronder, continua une partie de la nuit. J'éprouvais un malaise général, j'avais les membres brûlants et j'étais d'autant plus souffrant, que depuis deux ou trois jours, je me sentais des symptômes de dyssenterie.

Le lendemain, le jour se montra, pour la première fois, triste et sombre. Le vent soufflait du nord, froid et presque glacé en comparaison des jours précédents. Malgré cela j'étouffais encore, j'éprouvais au dedans de moi-même une chaleur insupportable. Dans cette situation j'attendais l'*aguacero* avec une impatience fébrile, espérant qu'il calmerait mes nerfs si cruellement agités. Je fus trompé dans mon at-

teinte. Les nuages crevèrent tout à coup vers onze heures et l'averse se déchaîna furibonde sur la ville. En peu d'instants, la rue disparut sous les eaux, roulant sur leur lit de sable avec toute l'impétuosité d'un torrent descendu de la montagne. Debout au balcon de la chambre de don Juan Avendaño, je regardais passer ses flots bourbeux. Je ne sais quelle folle idée me traversa l'esprit : je m'imaginai qu'un bain à ce moment calmerait ma souffrance. L'orage s'était arrêté : je fais un paquet de quelques hardes et je cours à la rivière ; je me déshabille entre deux rochers et me plonge dans l'eau. Une demi-heure après j'étais de retour. Je conte à mon hôte ce que je viens de faire.

—Vous avez commis une grande imprudence, me dit-il. Ici on ne doit prendre de bains froids qu'au matin ou au soir. Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous en repentir.

Il n'avait pas achevé ces paroles que j'éprouvais un malaise plus fort qu'avant. Une anxiété terrible me saisit tout à coup : mes dents claquèrent les unes contre les autres et un frisson glacé me passa jusqu'à la moelle des os. C'était le frisson et l'annonce de la fièvre des basses terres des tropiques dont j'avais toujours eu une sorte de peur instinctive. J'allai me coucher tristement, me reprochant mon imprudence, et m'enveloppai dans une grosse couverte de laine. L'accès dura deux heures. Une fièvre chaude succéda alors aux frissons : je ressentais une soif ardente ; mon corps était en feu, mes entrailles brûlantes, je

succombais à la fois sous les deux maladies les plus à craindre sous ce climat dangereux. Une sueur abondante qui survint ensuite mit fin à mes souffrances. Je crus renaître; mais quand je tentai de me lever, quelques heures après, j'étais d'une faiblesse extrême. Je me recouchai triste et abattu, en maugréant contre moi-même. Je me voyais forcé de renoncer à l'espoir de monter au Guiengula et, dans mes rêves creux, je voyais Eusebio qui m'en barrait le chemin, en me montrant du doigt la Didjaza debout sur un rocher avec sa baguette de magicienne.

J'eus une nuit pénible et agitée. Cependant, le lendemain, je me levai sans fièvre. Le soleil était radieux. L'orage de la veille, en rafraîchissant l'atmosphère, l'avait purifiée des vapeurs lourdes qui l'étouffaient : quoique d'une extrême faiblesse, j'en éprouvais un grand soulagement; aussi, vers le soir, me crus-je assez fort pour sortir en promenade et monter au Guivedji, afin de contempler une seconde fois le magnifique panorama de Tehuantepec. Don Juan me donna un cheval, en me faisant accompagner par un de ses domestiques, également monté, grand gaillard de *zambo* (1), fort et robuste et qui paraissait bien plus enclin à parler que le petit Eusebio. Il me conduisit par le quartier de *Vijana*, où il y a un chemin moins abrupte que le sentier de la place pour arriver au *cerro*. De la base de

(1) *Zambo*, né d'un nègre et d'une indienne.

la croix, je lui montrai tour à tour les divers quartiers de Tehuantepec, les monticules et les rochers, ainsi que les montagnes qui environnent la ville et la plaine, lui demandant le nom de chacune d'elles, ainsi que les traditions qui y avaient rapport. Quand je lui indiquai le Rayudeja, il s'arrêta un moment comme s'il eût craint d'en dire trop.

— C'est au Rayudeja, ajoutai-je, en reprenant la parole, que les sorcières de Tehuantepec ont rendez-vous avec leur nagual. — Monsieur croit-il au nagual? répondit-il avec un regard fin; j'avais ouï dire que les étrangers n'avaient aucune foi dans ces balivernes. — Des balivernes! Chico, vous ne croyez pas, vous, que ce soient des balivernes. Eh, bien! moi non plus. Ce qu'on en dit est peut-être exagéré; mais il y a du vrai dans toutes ces choses. Quant à ces étrangers qui ont l'air d'eu rire, les Américains, surtout, je puis vous assurer qu'il y a dans leur pays des gens qui croient à des choses bien autrement absurdes... — Alors vous croyez que les naguals peuvent exister, *mi señor?* — Au moins, j'ai lu des livres écrits par des hommes instruits et fort sensés qui y croyaient, et je suis curieux d'approfondir la matière. Quelle est votre opinion sur la Didjaza, Chico?

Chico se montra un moment embarrassé et parut réfléchir. Voyant que j'attendais sa réponse : — C'est une femme fort étrange, reprit-il; il y a des gens qui disent qu'elle est folle.—Et vous, la croyez-vous folle ou sorcière, Chico?— *Quien sabe?*—Quels

sont ses moyens d'existence, Chico? je trouve qu'elle est toujours fort richement habillée. — Oh! rien ne lui manque. On dit bien quelquefois que ce sont ces messieurs de la ville qui lui donnent de l'argent, mais je crois que c'est faux. — Eh! bien alors? — Eh! bien, au Rayudéja... — Est-ce là qu'elle le prend? — Là où au Guiengula, à ce que l'on dit. Des gens prétendent qu'elle connaît la grotte où le grand Condoy disparut avec son armée et ses trésors et qu'elle peut y arriver par le Rayudéja; d'autres disent que c'est un nagual qui les lui donne... — Alors c'est pour cela qu'elle cherchait à m'empêcher d'y aller avec les Américains? — Je ne le crois pas. Les Américains n'auraient rien trouvé; elle seule connaît, dit-on, les souterrains qui unissent toutes les grottes des anciens Indiens, et elle y entre seule avec ses amis. — Les amis de la Didjaza, qui sont-ils? — Tous les Indiens sont ses amis; malheur aux *Ladinos* qui voudraient lui faire du mal!... — Qui est-elle donc pour qu'on la respecte à ce point? — Ils disent qu'elle descend des anciens seigneurs.... — Mais quel mal pourrait-elle faire, si elle voulait se venger de quelqu'un?.... Oh! bien des choses.... — Elle est donc bien puissante ou bien habile? — Personne n'en doute ici. Ma mère lui a vu faire éclore une rose qui n'était encore qu'en bouton, seulement en prononçant trois paroles... — Je voudrais bien voir une rose de ce genre-là. — Je ne vous le souhaite pas, monsieur. —Pourquoi cela, Chico? — Les sorcières usent de ce

maléfice pour faire partager leur passion à l'homme qu'elles désirent ; malheur à lui s'il sent une fleur de ce genre, il s'éprend pour elle et fût-elle la plus laide et la plus vieille des créatures, il croit voir la plus belle de toutes les filles. — Et vous croyez cela, Chico ? — Personne n'en doute ici, monsieur ; on en a vu souvent des exemples ; mais ces roses ouvertes par maléfice ont une autre propriété singulière, ajouta-t-il, en voyant l'intérêt que je prenais à ces explications. Si la femme qui l'a fait éclore ainsi a le malheur de la sentir elle-même, ou si par accident on la place sous son oreiller, elle perd l'esprit, devient folle pour plusieurs mois, appelant sans cesse, comme en songe, celui à qui elle la destinait.......

Tout en conversant ainsi nous avions descendu le Guivedji. Je ne sais à quel propos je vins alors à lui parler de l'ara et du culte qu'on rendait anciennement à cet oiseau dans le pays. M'interrompant alors, il me dit : — Monsieur sait-il pourquoi on a donné le nom de *Guacamaya* (2) à la montagne qui domine le plateau de Lachivela ? — Non, Chico, si vous le savez, contez-le-moi. — Monsieur saura donc qu'il y a dans toutes ces montagnes des grottes considérables, comme celle de Condoy et les souterrains de Rayudéja. Au temps où les Pères dominicains envoyaient encore des curés dans tous les

(1) *Guacamaya*, nom qu'on donnait à l'ara, ou gros perroquet, dans l'ancien idiome de Saint-Domingue et qui est resté dans la langue espagnole.

pueblos, il y a de cela plus de soixante ans, un Père qui avait une grande réputation de sainteté, nommé Frai Alonso, se rendant un jour à la hacienda de Guichilona, fut informé qu'il y avait tout en haut de la sierra une caverne où les Indiens allaient comme en pèlerinage pour consulter un vieillard qui passait pour un fameux sorcier à leur manière. Le Père, indigné qu'il y eût encore de telles idolâtries dans la province, voulut y monter pour s'assurer de la vérité. Se faisant accompagner de quelques serviteurs fidèles, il arriva non loin de la grotte, après une journée presque entière de marche entre les écueils et les précipices : l'entrée en était cachée dans un bois épais et il fallut réellement toute la vigilance du Père pour ne pas s'égarer dans ce labyrinthe. Ayant fait quelques pas dans la caverne, que voit-il ? une salle superbe, parfaitement propre et balayée, avec des nattes sur lesquelles plusieurs Indiens étaient prosternés en adoration, tenant chacun un encensoir rempli de copal, et devinez devant quoi ? — Sans doute devant une guacamaya, Chico? — Précisément, *mi señor*. Au fond de la grotte sur un autel, entouré de cierges et couvert de fleurs, était ce païen d'animal que ces misérobles aveugles adoraient comme si c'eût été notre divin Maître en personne. Frai Alonso entra si doucement que nul ne l'entendit; mais la vilaine bête se mit aussitôt à crier, du plus loin qu'elle l'aperçut, comme si elle eût eu véritablement le diable au corps. Le vieux sorcier qui était près

de là, dans une salle voisine, accourut à ses cris, poussant lui-même d'affreux hurlements, en voyant entrer l'homme de Dieu dans son ermitage de Satan. Comprenez-vous que cet abominable païen était tout nu et ensanglanté des piqûres qu'il se faisait par tous les membres avec des épines, pour donner à manger à cet oiseau damné de la viande, arrosée de son propre sang, et qu'il faisait ainsi toute sorte de pénitences en son honneur? Sans laiser à Frai Alonso le temps de s'approcher, il courut se rouler au pied de son autel infernal, couvrant la bête de ses baisers et de ses caresses, criant qu'on se gardât bien de la toucher, que c'était son dieu et son existence. Et c'était vrai ce qu'il disait le vieux païen. En dépit de sa résistance, Frai Alonso lui arracha cet oiseau du diable, qui mordait bel et bien, et faisant un grand signe de croix, il lui tordit le cou. Dans le même instant le sorcier porta avec un effroyable gémissement la main à sa nuque qui parut tordue en même temps et ce ne pouvait être que Satan en personne qui lui avait rendu ce service, en sortant du corps de la guacamaya, son nagual. Le bienheureux Père profita de cette circonstance pour adresser une exhortation pathétique aux malheureux idolâtres qui étaient demeurés là cloués par la terreur, et c'est ainsi que le nom de la Guacamaya est resté à la montagne.

IX. *Coutumes de Tehuantepec. La fièvre. Ruine de la Compagnie Louisianaise. Départ.*

Le lendemain du jour où Chico m'avait conté l'histoire de la Guacamaya, je fus pris de frissons pour la seconde fois et j'eus un nouvel accès de fièvre, plus fort que le premier : mes douleurs d'entrailles, au lieu de diminuer, n'en devenaient que plus intenses, et je m'affaiblissais considérablement. Je devenais inquiet de cette situation, et je souhaitais ardemment que la fièvre me donnât quelque répit et me permît de quitter Tehuantepec que je commençais à prendre en grippe. Le jour suivant était un samedi. Ayant eu le frisson à un jour d'intervalle, je compris que je n'en serais pas repris avant le dimanche. Trop malade pour songer à faire une longue excursion, j'allai, pour me distraire, m'asseoir au seuil de la boutique de don Juan, qui donnait en face du marché principal de la ville. Deux ou trois galeries de bois, sous une toiture en tuiles, constituent ce marché qui n'a rien de bien intéressant : on y voit quelques boutiques où l'on vend particulièrement les produits manufacturés à l'étranger. Renommé naguère pour son luxe et les riches marchandises qu'on y apportait de toutes parts, Tehuantepec a vu peu à peu sa place devenir plus déserte, à mesure que sa population diminuait, et aujourd'hui, grâce à la guerre civile, elle n'a même pas l'ombre de son ancienne importance.

Sous le toit des galeries s'étalent confusément sur

le sol les objets de détail de l'industrie nationale : ce sont les cordes et le fil de maguey et de pita, les toiles de coton, les ceintures de soie de chenille, les souliers de peau de daim, noirs et jaunes, les chapeaux de paille et de feuille de palmier, les nattes de toute qualité, depuis les plus fines aux brillantes couleurs jusqu'aux plus communes; tout cela est entremêlé de fruits, de légumes, de saucissons, de viande séchée au soleil, coupée en lanières et qu'on vend à tant l'aune, de tabac, de confitures, d'œufs, de fromage, d'iguanes à la forme horrible, suspendues à des bambeaux et qui font peur à voir, quoique ce soit le plat favori des Brillat-Savarin de Tehuantepec. Ce pêle-mêle a toutefois son côté pittoresque par l'étrangeté même de sa confusion. A l'exception d'un petit nombre d'Indiens qui viennent d'assez loin, ce sont les femmes qui sont partout chargées de la vente. Quelques-unes sont debout; d'autres sont agenouillées, occupées incessamment à rouler la pâte de maïs sur leur *metate* et à cuire à côté leurs *tortillas* qu'elles vendent toutes chaudes aux amateurs. Mais la plupart sont accroupies, les jambes croisées comme quand elles sont à l'église, les jupons étalés tout autour. Vieilles et jeunes, Indiennes et métisses, formaient des groupes devant leurs marchandises, babillant, riant, causant, criant, se disputant avec un entrain incroyable, se moquant ouvertement des chalands, qu'elles agaçaient indistinctement, en espagnol ou en zapotèque, avec une effronterie à peine égalée par celle des dames de la

halle de Paris. Les chiens, les porcs, les poules, les dindons, qui grognent et crient au milieu de ce tohu-bohu, sans compter une foule d'enfants, de l'âge de deux à dix ans, vêtus uniquement de leur innocence et coiffés d'un chapeau de paille, qui se bousculent à l'envi par-dessus les bêtes et les légumes, complètent ce tableau que je trouvais passablement original. Ce marché, après tout, n'offre aucun objet de valeur. L'orfévrerie, jadis si renommée de Tehuantepec, ne se rencontre guère que dans les boutiques où il n'y en a plus que fort peu : c'est encore là qu'il faut aller pour voir les selles et harnais ouvragés, encore fort estimés dans les départements voisins et pour le travail desquels les habitants de cette ville jouissent toujours d'un renom mérité.

Quant aux costumes, ils sont à peu de chose près les mêmes dans tous les pays voisins et dans l'Amérique centrale. Celui des Indiens seul diffère ordinairement d'une localité à une autre : en décrivant celui de la sorcière zapotèque, le plus riche que j'aie vu en ce genre, j'en ai dit suffisamment pour les femmes indigènes. Les *ladinas*, métisses ou créoles, ne présentent de grande différence que dans la forme du jupon, que celles-ci portent ample et ondoyant, comme les Européennes : les robes montantes sont fort rares ; d'ordinaire elles ont le *huipil*, bien plus commode à cause de la chaleur du climat, fait de mousseline ou de tulle brodé, et elles se servent soit du *rebozo* qui est une sorte d'écharpe longue et large

avec lequel elles se drapent la tête et le buste avec une élégance inimitable, soit d'un châle de laine ou de soie, importé de France ou d'Angleterre. Le costume des hommes n'a rien de pittoresque : pour le plus grand nombre, un pantalon de toile plus ou moins long, serré autour des reins à l'aide d'une ceinture rouge ou jaune, et un chapeau de feuille de palmier complètent leur vêtement. Quelques Indiens et la plupart des ladinos de la classe commune y ajoutent une chemise qu'ils serrent en dedans ou qu'ils laissent flotter en guise de blouse, suivant la saison. Presque tous vont les pieds nus. Les gens de la classe aisée s'habillent à l'européenne, sauf la redingote ou le paletot que beaucoup d'entre eux remplaçent par une jaquette de toile ou de drap. Depuis le séjour des Américains qui ont importé beaucoup de marchandises confectionnées, nos habits sont devenus bien plus communs, et tout le monde commence à se chausser.

Pendant que j'avais les yeux occupés de ce qui se passait au marché, j'observai qu'il y avait un grand mouvement de troupes sur la place; la caserne dn palais se vida de ses Juchitecos qui défilèrent dans la rue, tambours battants. Don Abram m'apprit que, depuis deux ou trois jours, les Patricios, commandés par Manzano, avaient fait quelques apparitions dans le voisinage, et qu'il était à craindre, si l'on n'y mettait ordre promptement, qu'ils ne tentassent une attaque sur Tehuantepec où ils avaient, d'ailleurs, un certain nombre de partisans dévoués. En

conséquence, le gouverneur, après avoir pris conseil de ses principaux officiers et de ses amis, avait résolu de faire une démonstration; il s'était mis lui-même en marche avec ses soldats, dans l'intention d'aller déloger l'ennemi de la route d'Oaxaca, où on le disait embusqué derrière les rochers.

Dans l'après-midi, me sentant un peu plus fort, je remontai à cheval et, accompagné de Chico, j'allai me promener du côté du Santa-Cruz, quartier occupé par les Indiens, à l'autre bord de la rivière. Je la traversai en face même du mont Guidji-Lieza; ayant informé Chico du but de mon excursion, il me conduisit entre deux rangées de huttes, assez semblables à des cages à claires-voies, fabriquées de cannes et de bamboux, à travers lesquelles la brise pénétrait librement, tout comme les regards indiscrets des passants. Mais que leur importe? dans ce bienheureux pays, l'indigène n'a besoin que d'un toit qui le mette à l'abri de l'eau, de deux *petates* qui fassent paravent autour de son lit, s'il en a un, et d'un troisième qui lui serve de couche et de table à la fois; à côté de sa hutte, s'il a trois bananiers, un cocotier ou deux, sa milpa de maïs et de frijol, il a plus qu'il ne lui en faut pour sa subsistance, et il passe nonchalamment sa vie dans la paix et le bien-être. Cependant, ces rues par où je passais, actuellement couvertes de si pauvres habitations, avaient été ornées, naguère, de grandes et belles maisons; à chaque pas, je rencontrais des pans de

mur de brique ou de pierre, enfouis à demi sous le sable ou la végétation, et la route que je parcourus me parut semée de débris.

J'en suivis les traces assez longtemps encore, après avoir laissé derrière moi les dernières cabanes de Santa-Cruz et du faubourg de Taqulaba; à une demi-lieue de là, le terrain s'élève sensiblement; mais c'est toujours le même sol, aride et sablonneux, quoiqu'ombragé partiellement sous une forêt de mimosas et d'autres buissons épineux. Ces petits bois où j'entrai avec Chico s'étendent sur un espace assez considérable, où d'autres débris se révèlent à mes regards; il y a des tumuli, des assises qui rappellent d'antiques sanctuaires ou des habitations considérables; mais le temps et la destruction ont passé là-dessus avec une énergie, ce semble, encore plus grande qu'ailleurs, et ce n'est qu'à grand'-peine que, en bien des endroits, on en discerne les vestiges sous le feuillage mince et dentelé des buissons. Étaient-ce là les restes de l'ancienne cité de Tehuantepec? Est-ce là que se trouvait le palais où Cocijopij fut saisi, officiant avec son costume de pontife idolâtre, et sacrifiant aux hideuses divinités de ses pères? J'avais tout lieu de le croire: mais j'eus beau interroger à ce sujet mon guide, demander ensuite des explications au prieur de Santo-Domingo, je n'obtins de l'un comme de l'autre qu'un *quien sabe* désespérant. Pendant deux heures, je parcourus inutilement, tantôt un sentier et tantôt un autre, je ne découvris aucun édifice capable d'é-

clairer mes investigations. J'en conclus que si c'était là qu'avait existé le palais du dernier roi de Tehuantepec, la politique ombrageuse du gouvernement colonial devait y avoir travaillé plus qu'ailleurs à en faire perdre le souvenir à ses anciens sujets.

En retournant en ville par la fraîcheur du soir, je me sentais si bien, si dispos et si fort, malgré les deux accès de fièvre des jours précédents, que je songeais déjà de nouveau au Guiengula, dont je souhaitais vivement visiter les belles ruines avant de quitter Tehuantepec. Sur ma route je poussai du côté de l'*hôtel San-Francisco*, où Murphy était logé avec ses compagnons; c'était une des plus belles maisons de la ville, bien tenue, suffisamment meublée, avec une cour superbe, plantée de cocotiers qui balançaient mollement leurs élégants éventails au-dessus des murs crénelés du toit. Je rappelai notre projet à Murphy, et nous convînmes que, si la fièvre me donnait deux ou trois jours de répit, nous profiterions, cette fois, du beau temps pour aller à la montagne.

Le lendemain, malheureusement, au moment où je m'y attendais le moins, je sentis tout à coup le frisson me courir de nouveau dans les veines. Il était près de midi. Le ciel était brûlant et la chaleur paraissait redevenue aussi insupportable qu'avant les dernières averses. Mais, en cet instant, j'éprouvais un froid glacial comme si j'avais été dans l'hiver le plus triste de l'Europe, et une fatigue dans

l'estomac qui m'inspirait les craintes les plus cruelles. Je me remis au lit triste et désolé. Don Juan Avendaño me voyant si abattu, vint s'asseoir à côté de moi, s'efforçant de ranimer mon courage par des paroles pleines d'une aimable sympathie. Ma tristesse ne provenait pas moins de ma situation que du dérangement que je m'imaginais causer dans sa maison ; il s'en apercevait, le brave homme, et il cherchait, par les attentions les plus délicates, à me prouver la sincérité de son hospitalité. L'accès dura beaucoup plus longtemps que les autres fois ; quand ce frisson fut passé, je souffris cruellement dans l'intervalle qui s'écoula ensuite jusqu'à la première transpiration. Cette alternative dura plus de deux heures ; j'avais la peau sèche et brûlante, le palais haletant. Une soif ardente me consumait, et le domestique que don Juan avait, en se retirant, laissé auprès de moi, pour obéir aux prescriptions médicales, croyait devoir me refuser à boire jusqu'à ce que j'eusse commencé à transpirer. Une douleur atroce me comprimait l'estomac. Incapable d'y résister davantage, je profitai d'un moment où il avait le dos tourné, pour saisir une cruche pleine d'eau fraîche, et je bus avidement, sans me préoccuper des conséquences. L'effet, cependant, répondit à à mon espoir ; ma peau devint légèrement humide ; je bus une seconde fois, et la sueur commença à rouler à grosses gouttes sur mon front. J'en éprouvai un soulagement inexprimable ; bientôt après je m'endormis.

Je ne saurais dire combien de temps dura mon sommeil. Quand j'ouvris les yeux, il faisait presque nuit, et je discernais vaguement quelques ombres incertaines. Un chant d'une grande douceur que je croyais reconnaître pour un ancien air d'opéra que j'avais naguère entendu à Paris, arrivait à mon oreille, et je distinguais qu'il se répétait comme à deux parties, du fond de la cour et du voisinage de ma chambre. Surpris, je me levai sur mon séant et criai tout haut : *Quien es?* Qui est-là? — *Soy yo*, c'est moi, répondit une voix douce, celle d'Eusebio que je n'avais pas revu depuis le soir où je lui avais parlé de son nagual.

Il était assis sur le seuil de la porte ; mais il se leva aussitôt et s'approcha : — Comment se trouve monsieur? me dit-il ; monsieur est-il encore malade? — Merci, je suis mieux, mon ami. Mais, dis-moi, Eusebio, est-ce toi qui chantais là tout à l'heure? — J'espère que je n'ai pas troublé le sommeil de monsieur ; je ne chantais, d'ailleurs, pas seul. Il y a du monde dans la chapelle, c'est aujourd'hui dimanche, et je chantais tout doucement avec les autres. — En zapotèque, Eusebio? — Oui, monsieur, en zapotèque.

Je me souvins effectivement qu'il y avait une petite chapelle tout à côté de la maison d'Avendaño, en face du marché ; de la galerie on voyait le sanctuaire sous les cocotiers de la cour voisine. C'était une pieuse coutume parmi le peuple de s'y assembler de temps en temps le dimanche soir, et je me rap-

pelais vaguement que cette mélodie lente et suave qu'on chantait tout à l'heure était une sorte de cantilène en l'honneur de Notre-Dame de Guadalupe, la patronne des indigènes du Mexique, mais qui a beaucoup de ressemblance avec l'air que j'avais cru entendre. Depuis que j'étais tout à fait éveillé, la voix douce de l'enfant ne s'y mêlant plus, le chant me paraissait moins distinct; il ne m'arrivait plus que par bouffées et lorsque le frémissement sonore des palmiers, agités par la brise, n'y joignait pas sa mélancolique harmonie.

Eusebio s'était assis encore une fois au chevet de mon lit, après avoir allumé une chandelle qu'il avait préparée sur la table : — Monsieur ne voudrait-il rien prendre, dit-il, au bout d'un instant? — Oui, donne-moi à boire; j'ai soif. — Monsieur veut-il de la limonade ou l'*atole* qu'on a apprêté pour lui? — Que veux-tu dire? quel *atole*? — Oh! il est très-bon, c'est don Juan qui l'a fait faire, et la Didjaza a dit ce qu'il fallait y mettre. — Encore une fois cette folle, Eusebio; quelle est cette bouillie? — La Didjaza n'est pas si folle; elle connaît mieux que tout vos médecins américains ce qui est bon ou mauvais pour les malades. Quand vous aurez pris deux ou trois fois de cet *atole*, vous serez guéri de la fièvre et de la dyssenterie. — Diable! ce doit être un fameux remède alors. Apporte-le-moi.

Le petit garçon alla chercher le vase à la cuisine et me le présenta rempli d'une bouillie légère, de la classe de celles auxquelles, effectivement, on donne

dans ces contrées le nom générique d'*atol* (1) : j'y trempai la cuiller et je la trouvai d'un goût médiocrement agréable. — Tu es sûr, ajoutai-je en regardant Eusebio, que don Juan a recommandé de me donner cela ? — Le señor don Juan m'a dit que monsieur n'avait encore rien pris depuis le matin et que si monsieur avait faim ou soif, il fallait lui proposer l'*atol real*. — Ah ! on l'appelle l'*atol real*, pourquoi cela ? — C'est le nom qu'on lui donne en zapotèque, parce que c'est celui de nos anciens seigneurs. — Et tu sais ces choses-là, toi, Eusebio ? — La Didjaza me les a apprises, lors de la maladie de don Pancho Portocarrero. — Et c'est avec cela qu'il s'est guéri ? — Oui, monsieur.

Sur ces paroles, j'avalai tout le contenu de la tasse. J'en éprouvai presque instantanément un grand soulagement : ce qui me restait de souffrance se calma et je crus sentir que mes forces n'étaient pas aussi abattues que je me l'étais imaginé. — Eusebio, ton atol est fort bon, lui dis-je ; tu m'en donneras davantage ce soir. Après cela, si je me sens mieux, d'ici à quelques jours, je pourrai monter au Guiengula, ajoutai-je, en regardant en face le petit Indien. — Vous n'irez pas au Guiengula, me répondit-il, en souriant d'un air fin et satisfait ; je vous avais toujours dit que vous n'iriez pas. — Comment cela ? — Vous n'irez pas, je vous l'assure. Ces jours-ci, il pleuvra passablement, mais dès qu'il fera un peu

(1) *Atol*, du mot mexicain *atulli*, signifie en général la bouillie qui se fait du maïs ou d'autres farineux de ces contrées.

plus beau, monsieur partira probablement comme les Américains. — Les Américains! Allons donc, Eusebio, mais ils ne s'en vont pas. — *Si señor ;* ils font actuellement leurs préparatifs, et cette semaine ou la semaine prochaine ils partiront tous ensemble pour Lachivela...

Cette réponse m'étonna passablement ; mais le petit bonhomme avait l'air si certain de son fait, que je trouvai inutile de le contredire sans preuve. Je remis donc au lendemain à m'assurer de sa véracité. J'étais, d'ailleurs trop content de la potion qu'il m'avait apportée, pour chercher à le tourmenter davantage : ce que je venais d'en prendre me causait un tel bien-être, après les souffrances que j'avais endurées, que je m'étendis de nouveau dans des dispositions d'esprit et de corps qui me paraissaient tout à fait d'un heureux augure. Trop faible, cependant, pour être tenté de causer longtemps encore avec Eusebio, je lui demandai une seconde tasse d'atol, après quoi je me rendormis doucement, en rendant grâce à Dieu de la santé qu'il daignait me rendre en ce moment.

Je passai une nuit paisible. A mon réveil, le soleil inondait ma chambre, j'avais la tête fraîche et calme, l'estomac et les entrailles sans la moindre douleur. A peine habillé, je cherchai Avendaño pour lui parler de l'*atole* qu'il m'avait envoyé la veille. On me répondit qu'il était parti de grand matin pour Juchitan, et j'appris ensuite que redoutant une incursion des patricios sur Tehuantepec, il avait cru,

à tout hasard, devoir se mettre à l'abri de leurs cruautés, en attendant le retour du gouverneur. Après déjeuner, j'allai voir Murphy. Je le trouvai vivement occupé à répondre à quelques-uns de ses compagnons. Contre l'ordinaire, je lui trouvai l'air soucieux et triste.

— Eh bien! me dit-il, en me serrant la main, plus d'excursion, nous partons pour Minatitlan. — Tous! m'écriai-je, non sans surprise, en me rappelant l'assurance d'Eusebio. — Oui, tous; il n'y a plus rien à faire ici. La compagnie arrête ses opérations. — En vérité, tout cela est bien extraordinaire; quand donc ces nouvelles sont-elles arrivées? — Après quinze jours de retard, le courrier est arrivé hier au soir.

Murphy entra alors dans quelques détails. L'incurie et la négligence des administrateurs de la Compagnie Louisianaise avaient tout compromis. Ainsi qu'il a été dit, le président, M. Lasère, avait dû s'embarquer sur le *Guazacoalcos* pour Minatitlan, quinze jours après notre départ de la Nouvelle-Orléans. Tout était prêt et la vapeur chauffait, dans la disposition de descendre le fleuve à l'heure ordinaire pour prendre la mer : on n'attendait plus que le président. Une heure, deux, trois, se passent : point de M. Lasère. On savait qu'il était depuis quelques jours à Bâton-Rouge, tout occupé d'intrigues électorales. Ne le voyant pas venir, les directeurs lui font savoir par le télégraphe électrique que le steamer est en retard et

n'attend plus que lui pour se mettre en route. M. Lasère répond, priant ces messieurs de lui accorder un sursis d'une heure et qu'il arrivera aussitôt par le chemin de fer. Quelques intéressés trouvent qu'il y a par trop d'outrecuidance dans cette manière d'agir et que M. le président se moque un peu trop du public. Le télégraphe, au même instant, est de nouveau mis en mouvement, mais cette fois, c'est pour New-York. Avis est donné de ce qui se passe aux frères Hargous, connus pour être les principaux bailleurs de fonds et les premiers intéressés dans la compagnie. Déjà ils avaient reçu beaucoup de plaintes contre la direction, au sujet de la mauvaise conduite, du désordre et de la malversation des employés, etc. Sur la nouvelle de l'étrange façon d'agir de M. Lasère, les frères Hargous, qui avaient dépensé pour leur part dans cette affaire plus d'un million de dollars, se décident à suspendre momentanément l'escompte des billets de la compagnie ; ordre est donné en même temps par le télégraphe d'arrêter le courrier et le départ du bateau à vapeur, en attendant plus ample information. Telle était la cause de ce retard qui, depuis plus de quinze jours, avait jeté tant de trouble sur l'isthme. Cette fois, au lieu du *Guazacoalcos*, c'était un tout petit steamer qui était arrivé à Minatitlan, portant ensemble les deux malles, mais sans aucun passager pour la Californie, avec l'annonce aux employés qu'ils étaient congédiés et que le bateau était à leur disposition pour les

ramener à la Nouvelle-Orléans. Avec tout cela, le bruit courait que la maison Hargous avait fait une banqueroute épouvantable, chose qui paraissait d'autant plus surprenante que les frères Hargous étaient considérés et le sont encore aujourd'hui comme la maison la plus honorable de New-York. Le fait était qu'elle n'avait en aucune façon suspendu ses payements ordinaires, mais seulement qu'elle retardait jusqu'à nouvel ordre l'escompte des billets de la compagnie qui avait si déloyalement abusé de sa confiance. On sait, d'ailleurs, qu'au bruit d'une suspension de payements, toutes les banques de la métropole lui offrirent spontanément de prendre ses créances, ce que les Hargous déclinèrent, en faisant connaître les véritables motifs de leur conduite.

Mais sur toute l'étendue de l'isthme, mais à Tehuantepec et aux environs, où les agents de la Compagnie Louisianaise étaient universellement détestés, à cause de leur orgueil, de leur folie et de leur mauvaise foi, qu'on juge de l'effet que durent produire ces nouvelles, unies, au premier abord, à tant d'autres bruits alarmants. Il n'y eut qu'un cri contre eux. M. Sidell, qui arriva vers le même temps à Tehuantepec, eut beau protester que ce n'était là qu'une mesure momentanée, que la compagnie payerait ses dettes, on ne l'écouta pas, et sur les réclamations unanimes des créanciers, à l'exception toutefois d'Avendaño, l'autorité fit saisir, quelques jours après, tout ce qui lui appartenait encore tant

à Almoloya qu'au port de la Ventosa et à Tehuantepec (1). Murphy et ses compagnons, qui n'étaient pour rien dans ce conflit, en pâtissaient les premiers et se voyaient dans l'obligation de s'en retourner aux États-Unis, après avoir perdu leur temps sans le moindre fruit. Pour lui, en particulier, il paraissait fort chagrin de s'en aller ainsi. Il ajouta, en terminant, qu'il comptait faire partir incessamment ses compagnons et qu'il ne tarderait pas à se mettre lui-même en chemin avec John Hargous.

Le petit Eusebio avait raison. Était-ce son nagual qui l'avait si bien mis au courant? c'est ce que le lecteur appréciera. Il n'y avait plus à en douter, les Américains allaient quitter l'isthme, et moi, je ne devais pas tarder à continuer mon voyage. Dans l'état de faiblesse où je me trouvais encore, je ne pouvais songer à faire immédiatement mon ascension au Guiengula : il fallait attendre au moins deux ou trois jours. Mais ce temps passé, la saison des pluies reprit son cours momentanément interrompu : c'était un premier obstacle ; un autre plus sérieux se présenta. Le gouverneur arriva, sur ces entrefaites, annonçant qu'il avait battu les ennemis, après les avoir délogés des ravins où ils se tenaient embusqués ; mais les affaires n'en étaient guère meilleures. Patricios et Juchitecos, vainqueurs et vaincus, battaient la campagne, dévalisant les voyageurs, pillant et saccageant les fermes et les villages avec plus d'au-

(1) Cette saisie resta sans fruit : moins d'un mois après mon départ, un ordre vint à Tehuantepec, signé du président libéral Juarez, de lever tous les séquestres mis sur les propriétés de la Compagnie.



dace que jamais : c'est au point que deux négociants américains, arrivant de la Californie, et qui comptaient se rendre à Mexico, par la route d'Oaxaca, eurent peur eux-mêmes de s'y exposer, malgré leurs rifles et leurs revolvers ; ils préférèrent s'en aller avec leurs compatriotes jusqu'à Minatitlan, pour de là gagner l'intérieur de la république. Dans cette condition, je ne pouvais hésiter. Je renonçai, à mon grand déplaisir, à mon excursion au Guiengula et me décidai à prendre, par l'État de Chiapas, le chemin du Guatémala.

Dès ce moment j'eus hâte de quitter Tehuantepec. Avendaño revint alors à propos de Juchitan. Il m'annonça que j'y étais attendu avec impatience par un aimable compatriote, qui, sur ce qu'on lui avait rapporté à mon sujet, avait un grand désir de faire ma connaissance. C'était M. Alexandre de Gives; il était établi dans le pays, depuis une quinzaine d'années, et y avait fait d'heureuses spéculations commerciales. J'avais entendu parler de M. de Gives par tous les étrangers que j'avais rencontrés sur l'isthme et qui, aussi bien que les Mexicains de toute condition, faisaient l'éloge de sa probité, de son obligeance et surtout de l'hospitalité généreuse avec laquelle il traitait les voyageurs. Sur l'invitation que m'apporta mon hôte, je fis mes préparatifs pour quitter Tehuantepec. Don Juan Avendaño me fournit avec sa cordialité ordinaire un mozo, avec des bêtes pour moi et pour mon bagage, et je me disposai à partir le jeudi 30 juin pour Juchitan.

La veille au soir, tandis que j'étais occupé à serrer mes malles, Eusebio entra triomphant dans ma chambre : il me remit un sachet en toile de coton, contenant de la farine d'atole, en me disant que c'était de la part de don Juan. J'eus beau l'interroger pour savoir de quoi se composait ce mélange mystérieux, si simple en apparence ; il me répondit constamment par un *quien sabe* et ce ne fut que plus tard, dans une excursion au Chiapas, que j'appris à connaître les éléments de cette précieuse bouillie. Mon entretien avec Eusebio fut interrompu par l'entrée de Murphy et d'Hargous ; ils venaient me faire leurs adieux. Ils comptaient partir également le lendemain pour San-Geronimo d'où ils allaient gagner Xuchil. Quant à leurs compagnons, le plus grand nombre avait déjà pris les devants avec les voitures de la Compagnie, dont les créanciers leur avaient permis de se servir encore cette fois, grâce à l'entremise obligeante d'Avendaño. J'étais sur pied le jour suivant avant cinq heures. Après avoir cordialement embrassé cet excellent homme à qui je devais tant de gratitude, je montai à cheval et circulant à gauche autour du Dani-Guivedji, je laissai bientôt derrière moi avec les hautes murailles du monastère, bâti par Cocijopij, les belles collines de Tehuantepec.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE

Paris —Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine

